NADAR

SOUS L'INCENDIE

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13
1882

A mon excellent Beffabet
et à sa chère femme qui doit
être aussi meilleure que lui.

Tes dévoués amis de
cœur

Zola

SOUS L'INCENDIE

NADAR

SOUS L'INCENDIE

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882
Tous droits réservés.

A ELISEE RECLUS

à Montreux

(Suisse).

Ce livre, fait de ci de là, intermittent, est à toi, mon ami, en souvenir fraternel de notre vie commune aux sombres heures du siège, en témoignage de mon affectueux respect : je dis respect, bien qu'étant ton doyen d'âge.

Je te le dédie parce qu'il est désintéressé, sincère. J'ai dû compter dès lors qu'il choquerait quelques-uns et me vaudrait certaines inimitiés, peut-être quelques colères.

Je n'y puis rien. J'écris ce que je pense, comme je le pense, parce que je le pense, chagriné parfois d'en froisser que j'aime, admettant même, sans en rien croire, que je puisse me tromper, puisque je suis homme. — Mais, au moins, homme libre s'il en fût, dans le plus parfait détachement, avec l'absolu dédain de tout ce qui se convoite

et s'ambitionne sur le grand marché humain, dédain éprouvé et prouvé pendant toute une vie qui commence à se faire longue : n'ayant en un mot rien à attendre de ma plume ni rien à lui demander, pas même aujourd'hui le pain.

Plus j'ai vieilli, plus j'ai pensé ce que j'avais senti, plus j'ai aimé ce que j'avais d'abord aimé, méprisé ce que je haïssais, dans l'aversion native et la défiance du convenu, généralement abasourdi devant ce qu'on appelle le succès, stupéfié d'assister toujours et encore à la perpétuelle reprise de la tant vieille pièce des sept vaches maigres qui deviennent les sept vaches grasses, et conséquemment frappé d'une stupeur admirative qui n'est pas dénuée de quelque consternation devant les politiciens et les candidats.

Mais qu'importe celui qui ne sut être qu'un homme de bonne volonté !

C'est vers toi, ami bien cher et si grand, qu'il est bon et reconfortant de regarder. De loin, je te vois dans le silencieux recueillement de ton exil, aujourd'hui volontaire, à jamais embrasé de la foi sainte en l'Humanité qui te consume, poussant obstinément jour et nuit ton œuvre gigantesque dont la seule pensée donne le vertige, amoncelant par séries de milliers superposés, ces pages où l'universel et profond savoir décon-

certe en nos cerveaux les proportions du possible comme du vraisemblable ; où enfin, par une grâce inouïe qui à toi seul était due, avec le savant qui constate, l'artiste peint, le poète chante : devant telle de ces pages, n'ai-je pas vu la plus grande ici, Sand qui t'ignorait, émue....

Et pourtant, ces facultés suprêmes, ce fantastique labeur, cet accomplissement glorieux arrivent à s'effacer devant une autre grandeur encore qui est tienne : celle de l'Exemple à nous tous donné par toi, citoyen, fils, époux et père; par toi toujours, doux entêté de Vertu — ce vieux mot qui va s'oublier tout à l'heure puisqu'on n'a plus à le prononcer ni à l'écrire, — par toi que j'aimerais seulement pour m'avoir donné et fait garder le plus sain, le meilleur des sentiments de l'homme : l'admiration.

Tel tu es, tel tu fus, tel tu resteras : — celui que je contemplais devant le Prétoire des vaincus du Prussien, complices posthumes et relaps de l'exécrable Empire continué par les non moins odieux assermentés du 4 Septembre.

Sous ton humble vareuse de fédéré, dans ta simplicité, tu dépassais de cent coudées Pilate au corset brodé d'or, bombé aux seins et sanglé des hanches, le porte-lance ignare et carnassier

qui, naturellement, te condamnait comme fut banni Aristide, parce que nous avions assurément alors comme aujourd'hui trop d'âmes hautes, de cœurs purs, de bras vaillants et d'hommes sachant la géographie.

NADAR.

PARIS POSTHUME

A Georges Sand...

Nous revenions un beau soir du bois de Boulogne, ramenant en famille une vieille amie à son logis, vers l'ancien quartier des Ternes, par quelques-unes de ces nouvelles avenues sans fin qui portent sottement les noms de nos victoires et me font toujours songer à nos défaites.

Nous étions certainement dans Paris même, encore assez loin des fortifications, et, par suite de quelque assoupissement ou distraction de notre cocher, un grison du harnois qui semblait pourtant s'y connaître, nous nous trou-

vâmes à un certain moment perdus, — perdus pour tout de bon, comme dans le bois du Petit Poucet ou la forêt de Fanfan et Lolotte, perdus comme si nous eussions peiné la nuit où le brouillard « rampe » autour de la *Mare au Diable*, et sans l'ombre d'espoir d'en faire lever le Chef-d'Œuvre, — qui venait si bien tout seul à vous, ô chère et grande Madame amie !...

Le cocher s'arrêta, — naturellement, étant à l'heure, — semblant guigner en toute sincérité aux horizons un renseignement qui boitait à venir plus encore que la Justice.

Nous nous trouvions au beau milieu de l'un de tous les carrefours de ces avenues interminables, récemment alors percées quand même à la fantaisie d'un aventurier devenu empereur de par l'audace de quelques coupe-jarrets à bout de dettes, la sagacité des campagnes « intelligentes », et surtout la grâce des « Classes Dirigeantes » : on avait préalablement tué en

juin ceux-là seuls qui n'auraient pas laissé faire... — C'était tout à fait à l'heure déjà prédite par madame de Sévigné quand elle écrivait à sa fille : « Paris est le théâtre des Nations. » — Et nous eussions eu bien mauvaise grâce en effet à nous refuser ce changement de décors dès lors que devant l'univers, à défaut d'autres exemples, nous étions encore tenus pour bons à donner le spectacle.

C'était l'ère dite des « Habiles », le temps béni des prospérités plébiscitaires, où, dans un vertigo de Saint-Guy, nous démolissions tout, Paris, Lyon, Strasbourg (—hélas!—), Marseille et le reste, pour donner à tout un chacun sa rue Impériale et ses boulevards. Le désert de Sahara s'épanouissait par un beau matin au milieu du vieux Rouen, subitement vidé comme un pâté auquel on n'a laissé que la croûte. Versailles, n'ayant plus assez de ses avenues à jamais désertes du Roy, de la Reyne,

de Saint-Cloud, etc., se distrayait de la tâche d'arracher l'herbe d'entre ses pavés pour s'offrir, à l'instar de Paris, encore un boulevard de plus, tout battant neuf. A Vannes même, au rude pays de Morbihan, le moindre Verrès ne savait trouver son gîte Proconsulaire à moins d'un million — qui toujours en faisait deux, au moins, — déposé sur l'autel de la Maçonnerie. L'Emprunt de demain accourait, couronné de fleurs, prendre au banquet sans fin la place de l'Emprunt d'hier. Allez ! Que la fête continue ! — Et le chœur infatigable reprenait à gorge déployée : *Démolissons ! Démolissons !* comme chante furieusement aux Champs-Elysées le Diable de Guignol en secouant la cabane du pauvre Saint-Antoine, qui eut au moins, lui, la chance de gagner à son expropriation la Céleste prime.

Sous cet empereur Providentiel — d'un Providentiel à tout casser ! disait l'ami d'alors, Ranc, — on bousculait les Dieux Lares, il fallait

voir ! et de gré ou de force on les alignait dans des géométries désobligeantes. — Les Anciens avaient cru pourtant avoir de bonnes raisons pour respecter les leurs et ils n'eussent pas tenu pour indifférent à l'ordre moral, au vrai, ce trouble inouï de l'ordre matériel. On ne fait pas impunément ainsi tout un peuple rompre du soir au matin avec ce qui fut son passé ; car ces garnements détruisaient, saccageaient tout chez nous jusqu'au souvenir, et en vérité comme pour mieux témoigner encore qu'ils n'étaient pas Français. — Et, vieux Parisiens nés, devant ces brise-tout, proxénètes de spéculation éhontée, agents de ruine publique, dévastant à leur guise la grande Cité livrée, nous gardions pour nous le ressentiment de l'outrage et cette amère, infinie tristesse de nous chercher vainement aujourd'hui sur ce sol qui fut nôtre et où nous nous éveillions chaque matin, nouveaux comme le voyageur arrivé d'hier dans une ville étrangère...

Plaintes vaines de quelques isolés suspects ! « — Il fallait, dit Labiénus, un tombeau de marbre à ce grand peuple qui voulait mourir. » — De marbre, non ; de similimarbre seulement, et c'était bien assez, puisque tout ce qui se faisait, s'approuvait, et ce qui se défaisait, aussi. Le succès engendrait le succès : cela se gagnait comme une maladie de peau. On allait jusqu'à parler d'Infaillibilité, et je ne sais quelle superstition puérile et malsaine attribuait le Génie à la brute inconsciente et opaque, à ce funambule opiacé, à la fois féroce et doux, qui se trouvait juché au sommet. « — Il ne parle pas, *donc* il pense » — ; et la foule se surétourdissait encore à crier bravo. Car ces moutons de Panurge n'avaient besoin ni de Ferme modèle comme à Grignan, ni de Haras comme à Viroflay, n'ayant non plus affaire de la Société d'Acclimatation, puisque, nés chez nous et ne pouvant mieux naître ailleurs, ils se reproduisent tout seuls à jamais, par un mystère de

panspermie Préfectorale, dans leur pullulation inextinguible. — Et c'était nous qui étions les aveugles, les fous, les enragés ! Quoi donc ? On nous traitait d'ingrats !...

Alors, en vérité, nous semblions tous vivre dans une de ces vastes salles que l'Allemand, croupier euphonique, appelle hypocritement « de Conversation », parce qu'on y vient uniquement pour jouer. Il n'avait ni arrêt ni trêve, l'effroyable jeu, et quand l'argent venait à manquer aux joueurs, le banquier, homme de ressources, leur en prêtait, — du leur. Law n'était qu'un croquant, et nous sommes bien plus forts que lui, puisqu'il est mort ! Messieurs, le jeu va ! — et tout le monde y topait d'emblée, et la ville de Paris s'endettait à perpétuité de cent millions annuels de plus pour la satisfaction finale de voir transporter à la Chaussée-d'Antin le Vaudeville qui était jusque-là un peu mieux place de la Bourse, — et les malins vous riaient au nez en vous expli-

quant par A+B la théorie du jour, en vertu de laquelle plus on devait, plus on était riche.

Et c'était Ratapoil, ce bon Ratapoil, ex-casseur de gueules (— pardon ! —) qui était passé « conservateur », et qui conservait avec amour, l'aimable gredin ! ayant toujours aimé ça ! Et pas superstitieux du tout pour la morale, ces honnêtes gens-là ! Si un indiscret partant au repos, si quelque conscience, par gros hasard fourvoyée là et subitement réveillée en sursaut, venait à s'étonner à la Chambre que le gouvernement eût estampillé de sa garantie le vol cynique dont les porteurs de bons Mexicains étaient victimes, des lèvres pures de Rouher, du même Rouher, jaillissait comme une fleur la réponse verte : — « On leur promettait tant qu'ils auraient dû se défier : c'est bien fait ! » — Et toute la jolie société de trépigner d'admiration devant cette morale hyperconservatrice, et de huer les jobards, de Compiègne à Fontainebleau. — A la chiantlit, lit, lit !

Ah ! ce fut une noble époque !....

. . . . . .

. . . . . .

Donc, nous étions là restés, dans ce lacis d'avenues larges comme la Voie Appienne et toutes de la même largeur, longues à mettre sur les dents, les unes au bout des autres, Oxford Street, Broadway et la Perspective Newski.

Chacun des deux côtés de ces avenues sans miséricorde était ourlé d'un non moins impitoyable chapelet de becs de gaz, douloureux pour l'œil qui s'obstinait malgré lui à les poursuivre jusqu'au sommet d'angle où, comme une pointe d'épée, ils entraient finalement dans la grande nuit.

Ces myriades de lumières cuisantes s'enfilaient pour n'éclairer rien, représentant le rôle vacant de la Vie—*persona vana* — dans cette pièce de la Mort.

A gauche comme à droite, de larges trot-

toirs, où, si longtemps qu'on marche, le vent arrive, brûlant ou glacé, et se joue par le néant des espaces déserts : terrains bouleversés envahis par les végétations proscrites, fondrières, collines coupées à pic. Quelquefois des palissades, des pierres équarries, noircies déjà par les heures, comme pour témoigner que l'homme a passé par là et s'est éloigné, désespérant d'y revenir.

Et enfin, de bien loin en bien loin, à certains points de rencontre des lignes éperdues, — ricanement muet dans le drame aphone, — une énorme, emphatique maison de sept étages sans les sous-sols, en pierre de taille, avec balcons de fonte dorée, lourde presque autant que riche, vide comme le sépulcre blanchi, plus sombre encore et plus morne que les immensités qui l'entourent, et qui, dans ces quartiers extrêmes à jamais voués aux tout petites gens, apparaît comme l'impertinent défi de la Folie à la Pauvreté. — Ils appellent ces bâtisses

des « amorces » : amorces pour amorcer qui, bons Dieux !

. . . . . .

. . . . . .

Et ayant laissé dans la voiture mon cher petit monde, qui maugréait moitié et moitié riait, — ce pendant que le cocher continuait à bramer de l'œil aux horizons, — je contemplais la buée lumineuse qui montait, halo de la grande Cité dont la confuse rumeur ne venait même plus à nous...

Alors, au milieu de cet abandon, de ce silence, devant ces ruines d'hier et ces ruines de demain, la pensée de la Mort des Choses me vint et je me demandai comment, pourquoi finirent implacablement, tel jour donné, à l'heure de leur apogée, ces métropoles immenses dont les ruines encore debout étonnent l'Afrique et l'Asie. Quelles causes surhumaines, quelle colère, quel châtiment, quel

fléau, quelle terreur folle, bestiale, chassèrent à l'heure dite des palais et des temples de Memphis, de Thèbes, de Palmyre et de Carthage, les populations foudroyées sous l'effarement et le vertige? Comment et à quel instant, après quelles fautes, notre tour venu, subirons-nous aussi cette inéluctable loi du délaissement? Quand et comment notre Paris si tumultueux, si éclatant, si insolent de vie, entrera-t-il à son tour, comme tous ses aînés, dans l'éternel, irrémissible silence des Nécropoles, voué désormais à la ronce et au lézard, ces deux inséparables compagnons des solitudes?...

Et comme j'étais à ce moment, loin, bien loin de tout ce qui fait notre agitation présente et nos querelles éphémères, solitairement penché sur le néant sans fond, — un ressouvenir attendri me vint de ces lignes navrées, éternelles que vous me lisiez un soir: vous veniez de les

pleurer, chaudes et amères, dans votre admirable « Lettre du Jardin du Luxembourg » à Hugo, notre grand exilé volontaire d'alors, — et c'est pour cela que je vous écris aujourd'hui cette page, à vous qui n'êtes plus là pour la lire, — ô glorieuse Mémoire, toujours pour moi présente et chère à jamais!...

—

LE REFRAIN DU LAIT

A Victor Hugo.

Lait de femme ou de génisse, lait de chèvre, d'ânesse ou de brebis, homme qui m'as tété, tu garderas mon goût jusqu'au tombeau.....

— Mes pères m'ont transmis le sceptre. Par tous les moyens, par le meurtre, par la torture, par l'exaction, par la proscription, je m'efforce à le garder, puisque c'est mon Droit Divin, et quand ils mettent ma Tradition de côté, je me venge et sustente en arrêtant les diligences. Je me défends contre la révolte et la maladie pédiculaire entre lesquelles ma race

vermoulue achève de s'éteindre. — De quel Droit m'en voudriez-vous ?

Lait de femme ou de génisse, lait de chèvre, d'ânesse ou de brebis, homme qui m'as tété, tu garderas mon goût jusqu'au tombeau...

— Tout petit enfant, j'ai reçu la grâce de la Vérité. Seul je la tiens. Devant ma révélation, toute votre prétendue science, toute votre philosophie sont chimères condamnables et impies. Je ne discute ni n'écoute : je m'écrase la face contre terre et j'en sais assez. Vous croirez ce que je crois, comme je le crois, ou je vous sauverai malgré vous en vous brûlant vifs. Crève tes yeux ou meurs ! — De quel Droit m'en voudriez-vous ?

Lait de femme ou de génisse, lait de chèvre, d'ânesse ou de brebis, homme qui m'as tété, tu garderas mon goût jusqu'au tombeau....

— Mes ancêtres ont toujours servi les Princes de qui nous tenons tout, honneurs et profits. Celui de nous qui travaillait, dérogeait, mais nul n'avait garde. Je n'ai eu que la peine de naître pour jouir de tout, et j'ai été élevé par des hommes noirs qui m'appelaient Monsieur le Marquis en me donnant la fessée. Je me trouve trop bien d'être d'une autre espèce que la vôtre pour ne pas m'en tenir là, et je vois de purs scélérats dans tous ceux qui n'apprécient pas que tout est au mieux. Aussi quoique né, tout comme un autre, humain et généreux, on m'a vu frapper les hommes liés et cracher à la figure des femmes captives. — De quel Droit m'en voudriez-vous ?

Lait de femme ou de génisse, lait de chèvre, d'ânesse ou de brebis, homme qui m'as tété, tu garderas mon goût jusqu'au tombeau...

— Notre race est d'épée. On m'a enseigné

d'abord à obéir pour mieux m'apprendre à commander. J'ai été élevé durement, durement j'élève mes fils, qui élèveront mes petits-fils à la dure. Commander, obéir, tout le Devoir humain tient dans ces deux seuls mots, et strictement j'accomplis le Devoir : mon honneur est là. Sur un ordre et sans pâlir, j'égorgerai en bloc ceux qui rêveraient pour l'homme d'autres destinées. — De quel Droit m'en voudriez-vous ?

Lait de femme ou de génisse, lait de chèvre, d'ânesse ou de brebis, homme qui m'a tété,s tu garderas mon goût jusqu'au tombeau.

— Je suis l'enfant de l'héritage accumulé. J'ai mangé le legs de la tante et le legs des deux oncles. J'achève présentement de manger le douaire de ma mère, et j'attends pour la manger la succession de mon père. Je suis nuisible seulement, par ce que inutile. — De quel Droit m'en voudriez-vous ?

— Je représente la race servile, étant fils et petit-fils de laquais à âmes de laquais. Je me venge de continuer à servir en faisant le mal : je flatte le maître, mais je le vole, et, par la nuit tombée, à certain tournant, sournoisement j'estropie son cheval. — De quel Droit m'en voudriez-vous ?

— Mon grand-père fut pendu. Quand je suis né, mon père était au bagne. Ma mère m'apprenait le jour à voler aux étalages et elle m'envoyait vagabonder quand venait le soir, pour n'être point gênée dans son œuvre de ténèbres. Fils de coquins, coquin je suis. — De quel Droit m'en voudriez-vous ?

— Ma sœur a nom la Faulx, on m'appelle la Faucille, et, quand une bécasse d'honnête femme nous donne refuge, nous lui volons au moins son mari. Ma grand'mère revendait à la toilette, mais était surtout messagère habile.

Ma mère, qui a été dans les chœurs, trouve inutile que j'entre au théâtre où on tombe sur de mauvaises occasions. Ma grande sœur a déjà son petit hôtel, et on a mis ses chevaux dans le journal. Je ne sais où est passé mon frère ; dans notre famille, on n'aime pas les garçons. Comme je vais avoir quinze ans, si vous avez quelque chose à me dire, parlez à maman. — De quel Droit m'en voudriez-vous ?

— Nous autres, nous sommes de la campagne. Je suis mielleux avec notre maire, que je méprise autant qu'il me dédaigne. Je prête un faux serment pour un écu, deux pour une pistole, et je ne manque pas de voler derrière la haie un fagot à mon voisin en sortant des Vêpres. Chez nous, il n'y a pas d'école. — De quel Droit m'en voudriez-vous.

Lait de femme ou de génisse, lait de chèvre, d'ânesse ou de brebis, homme qui m'as tété, tu garderas mon goût jusqu'au tombeau.

— Mon père avait les bras occupés, l'esprit libre et l'âme haute. Il me disait et répétait que l'homme ne vaut qu'autant qu'il est utile aux autres, et sa Foi était que doit manger avant tous celui-là qui a travaillé. Ma mère faisait tout simplement son doux et dur métier de femme : épouse et mère, elle aimait, elle aidait.

Je crois à l'Humanité, je crois au devoir, au sacrifice, à la bonté, au pardon, à la Justice, — ce grand mot qui résume tout, — et je tâche de faire le bien plutôt que le mal. — De quoi me glorifieriez-vous ?

Lait de femme ou de génisse, lait de chèvre, d'ânesse ou de brebis, homme qui m'as tété, tu garderas mon goût jusqu'au tombeau...

LA MATINÉE DU 4

(MÉMOIRES INÉDITS).

A Elie Reclus.

. . . . . .

. . . . . Dès la veille au soir, la révolution était faite. Plus absolument faite et plus profondément que celle de 48, au soir du 23 février. — Révolution, non ; pas même ! Le fruit pourri a-t-il besoin que tu le touches du doigt pour tomber ?

1830 avait pris trois jours, 1848 trois heures ; en trois secondes, le temps de lire la dépêche de Sedan, *MANE THECEL PHARÈS*, le second Empire s'était effondré, de par la fati-

dique, irréfragable loi du Châtiment en nos choses humaines.

Et si foudroyant et universel fut cet effondrement que, de tout ce qui avait fait et maintenu l'Empire, de ce Corps législatif et de ce Sénat pendant vingt ans forcenés de servilité et de dévouement hurlé, à cette heure effarés, fuyant ou déjà terrés, de ces millions de suffrages plébiscitaires, de tous ces hauts fonctionaires si bien pourvus, grands dignitaires gorgés, hommes d'armes et janissaires, robes courtes et robes longues, écriveurs, coupe-jarrets et gourdiniers réunis, une voix — une seule ! — eut le courage de faire entendre cette fois dernière au milieu de l'immortelle débandade le cri : Vive l'Empereur ! — Ce fut un vieillard, homme du Sénat, du nom de Chabrié, qui poussa ce cri unique, ineffable. Je préfère au moins ce vieillard et je garde son nom.

Le matin du 4, de bonne heure, j'éveillai

l'enfant pour l'emmener : il est des souvenirs qu'il est bon de laisser aux enfants, — et nous voilà partis par la ville.

. . . . . .

Nous arrivons par la rue Royale sur la place de la Concorde. C'est au Corps législatif et aux Tuileries que le pied devra être mis sur le dernier fumeron de la trop longue et exécrable fête...

De tous les quartiers de Paris, par un flux géant, la population dévale vers la Seine. Pas un armé : contre qui, contre quoi, des armes ? Des bataillons de la garde nationale à peine réorganisée, mal équipés encore, se succèdent au pas accéléré sur la chaussée, répondant au cri du peuple par le même cri : — Vive la République !

Tout à coup, de la place de la Concorde, une panique. Quelques-uns, rares, battent en retraite, cherchant en vain à remonter le formidable courant qui descend, les malmène et ra-

mène. Dans cette douzaine de détalants, j'ai aperçu une mauvaise figure, manière de bateleur pseudo-scientifique, grand criard de clubs alors et fort mangeur de prêtre, renégat avéré depuis, que je devrai retrouver plus tard, au 31 octobre, montrant encore ses semelles à l'Hôtel de Ville. — Te reconnais-tu, coquin?

A l'extrémité de la place, un double cordon luit d'armes et d'uniformes : une forte escouade de gardes municipaux à cheval, immobile, défend le passage du pont. L'officier est grave et pâle. Noyés dans cette mer populaire, — leurs chevaux mêmes de plus en plus serrés et inquiets, — que ces hommes aient la folie de s'obstiner à leur invraisemblable devoir, qu'un seul coup soit porté, moins encore, qu'un cheval impatient recule ou piaffe, je vois ces hommes, — des Français, et à cette heure ! — écrasés, anéantis comme la mouche entre les pages du dictionnaire ! Des citoyens se pressent autour de l'officier : l'un, sans parler, lui

montre l'horizon sans fin de ces multitudes où sa petite troupe disparaît et va s'engloutir ; d'autres le conjurent de ne pas donner pour rien la vie de ses hommes et la sienne. L'officier écoute sans répondre, sombre ; — puis, tout à coup il crie un commandement : sa troupe tourne à demi-droite et au pas s'éloigne. On leur ouvre passage ; des bravos civiques les saluent et un homme qui vient de leur jeter une injure est sur place corrigé par la foule.

Cependant le pont de la Chambre est depuis longtemps noir du fourmillement de la foule précipitée et le Corps législatif s'est évacué tout seul, sans autre peine. Sur la voie publique encombrée, chacun cause avec les voisins que le hasard de la marche lui donne ; on serre la main à des inconnus ; tous sourient à tous. C'est la vie facile, confiante, bienveillante, sur l'Agora ou le Forum. Comme le premier regard du malade condamné qui revient à la vie, dans

les yeux rayonne une joie calme et réfléchie : peut-on, même à cette heure, oublier que l'ennemi, une fois de plus appelé par les Bonapartes, souille le sol sacré ! — Et pourtant il semble à tous que, l'Empire balayé, le pire de la tâche est fait : ce qui reste apparaît clair et facile.

On ne songe même pas, dans ce premier moment d'immense soulagement, de délivrance, à se demander à quelles mains vont être par nous confiées nos destinées. Bien moins encore s'avise-t-on de supposer qu'à cette heure suprême, quand la Patrie est en danger, la terrible besogne de l'Empire à liquider est usurpée par des hommes qui prêtèrent serment à ce même Empire et qui, par je ne sais quelle gloutonnerie jalouse et plus niaisement imprudente encore, accaparent pour eux seuls les plus terribles responsabilités, — chose singulière, inouïe ! — sans aucun autre titre que ce serment !

A demain ces affaires sérieuses ! Pour le moment, et tandis qu'à côté l'ambition misérable et l'incapacité se partagent la place, nos bons Parisiens sont tout entiers à l'infinie volupté de sentir l'air libre dans leurs poitrines depuis si longtemps étouffées. Ils se tassent de plus en plus, fourmilière agitée, par les quais et la place de la Concorde, sur laquelle je suis revenu, tirant vers les Tuileries complétement vides et dont les grandes grilles sont fermées.

On parlemente avec les soldats de garde ; mais les paroles commencent à sembler longues, et aussitôt : — Une ! — deux ! ! — trois ! ! !... — en trois poussées homériques de la foule, l'énorme grille fléchit, s'ouvre, et, par les deux battants, S. M. le peuple rentre chez lui....

Mais un cri s'élève :

— A bas les aigles !

En effet, les quatre aigles énormes, en fonte

dorée, étalent encore impudemment leurs ailes au-dessus des piques de la traverse.

Un homme alors, un homme en bourgeron, — méthodiquement, en quatre ou cinq poussées, — grimpe jusqu'à l'un des aigles, le second de droite. Puis, cramponné aux barreaux par ses jambes enlacées, il vient d'embrasser de toute l'ampleur de son étreinte l'aigle qu'il attire à lui d'une première secousse : — Une !...

— Il est fou ! me dit un brave bourgeois qui comme moi regarde. — Monsieur, j'ai vu poser ces aigles, moi qui vous parle : ils sont rivés !

— Monsieur est de la province ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que vous n'êtes pas de Paris.

.... — Deux !!... — Trois !!!... — L'aigle est cueilli, au diable les rivets ! à l'immense applaudissement de la foule, — et il fait osciller sous l'écrasement de son poids le dénicheur appendu

qui crie : — Gare là-dessous! Et la lourde masse tombant fait trembler le sol où elle s'enfonce.

En un clin d'œil et avec la même simplicité exécutive, les trois autres oiseaux sinistres sont mis à bas par trois autres dénicheurs...

Et alors, à ce point nommé, — chose insigne, plus invraisemblable que les imaginations de nos féeries — nous voyons, de nos yeux nous voyons se hisser un dernier grimpeur brandissant de son bras libre une gigantesque, démesurée couronne d'immortelles jaunes et noires... Compris, électriquement! — Une clameur de bravos plus assourdissante encore s'élève pour sembler ne plus vouloir finir, pendant que notre homme, sans en paraître plus fier, dépose la couronne géante sur la grille de la dernière demeure de nos Empereurs et de nos Rois...

Quelle puissance de magie a donc soufflé à

ces hommes la force vingt fois surhumaine nécessaire à l'heure précise, — toujours ?

D'où jaillit, subitement improvisée, juste à cet endroit voulu et à cette seconde juste, cette couronne d'immortelles, Paris symbolisé, gouailleur et profond ?

Et cette autre fois encore, sur cette même place de la Concorde, par une nuit funèbre, quelle main mystérieuse et bénie voila sous de longs crêpes de deuil l'ineffable douleur de nos villes de France, juste encore avant l'aube qui devait éclairer l'entrée furtive du Prussien ?

Dites ?...

L'Esprit de la Révolution aurait-il donc aussi ses miracles impénétrables, ses sortilèges ?...

LES CHARPENTIERS

A Leconte de Lisle.

Les terrassiers ont dès la veille achevé de creuser les trous hiéroglyfiquement espacés, et de distance en distance, en piles rectangles, — mortaises et tenons pratiqués, — sont couchés à terre dans l'attente du labeur les longs sapins de Suède, de Norvège, de Russie, de Prusse même, aux chairs rosées, à côté de nos sapins des Vosges, au teint plus pâle.

Six heures sonnent : la cloche du chantier s'ébranle et par le double battant de la grande porte qui va se refermer sur eux, entre sans fracas

ni bruit le glorieux bataillon des Charpentiers.

Ils sont indifféremment et désormais fraternellement mêlés, Compagnons du « Devoir de Liberté » venus du faubourg Germain, « Bon Drilles » arrivant du quartier Martin, — également, au besoin, fermes à la grève, cette *ultima ratio* des travailleurs.

Chaque « gâcheur » entouré de son équipe va droit au point convenu. Avec la prestesse de vrais gabiers, les coteries déroulent les cordages ; puis ils dressent les bois des chèvres énormes et équipent les moufles, palans et garants : — chèvres éternelles comme tous les autres éternels outils du bâtisseur tels que nous les ont légués les gens de la Tour de Babel — et que nous retrouverons tels à la fin des siècles...

Alors commence le plant des poteaux, peu à peu reliés par les moises et consolidés par les croix de Saint-André et les simples contre-fiches.

Rien au hasard, tout du calcul. Le charpen-

tier a tout préparé dès le chantier. Il a choisi ses bois, rejetant l'aubier, les abreuvoirs, les chancres, excressences et gouttières, car il a appris à connaître les maladies, l'âge, et la cubature de l'arbre aussi bien qu'un forestier, et il en sait encore les lois de dessication et de conservation. Il a dû apprendre encore leur résistance à la tension, à la rupture, à la compression et ce qu'il peut demander à leur limite d'élasticité.

De même connaît-il, en vrai géomètre pratique, comment il doit assembler ses bois choisis et tous les procédés d'assemblage, — carré ou à onglet (pour anglet), à mi-bois, à tenon et à mortaise, en about, avec renfort à double tenon, par embrèvement, à tenon passant, de pièces obliques, à queue d'aronde, à mi-bois bout à bout, à trait de Jupiter, etc.

Car il tient en tête et main sa théorie des Forces, résolution ou décomposition, leviers d'assemblage, leviers composés, pièces tirées et

pièces assemblées, que sais-je, moi ! C'est presque un savant. — Long et dur métier, mais noble et beau métier, le métier de Charpentier !

Et sans hâte, sans bruit, sans cris, avec le calme de l'étude acquise, avec la certitude mathématique et la précision géométrale, se dresse peu à peu, simple dans sa complication et ses milliers d'enchevêtrements uniformément rhytmés, la masse immense en clairevoie qui se découpe dans l'éther, aussi finement incisée sur l'atmosphère bleue que les soies de la toile d'Arachnè, — solide à tout défier dans sa légèreté où le moindre élément de force donne tout ce qu'il a à donner : — image tangible de la Solidarité humaine quand la Solidarité humaine sera. — Et devant la merveilleuse et méthodique armature du squelette géant, chef-d'œuvre de science, d'art et de bon sens — le passant ébahi et charmé s'arrête, admirant...

Mais, hâtés de planter le bouquet enrubanné qu'arroseront ce soir les autres entrepreneurs

qui l'attendent impatients et Monsieur le Propriétaire, — le maître charpentier, malin, s'en tire! — les Charpentiers complètent l'Œuvre. Ils grimpent, forts et souples, à la cime des mâts de la symétrique forêt, achevant de resserrer les boulons en place.

Alors, droit debout, dominant tout à trente mètres au dessus du sol, sur une traverse à peine assez large pour ses deux pieds, respirant de ses pleins poumons cette indifférente et souveraine audace que donne le dédain de la mort, le « *Preu* », géomètre, mathématicien, héros parfois, utile toujours, à 70 centimes l'heure et de 6 heures matin à 6 heures soir, — le « *Preu* » s'est un instant campé, grand et fier, plus noble dans son geste d'athlète et sans s'en douter que la statue du Farnèse ; — et, au sublime du travail fait, il rêve un instant, le regard perdu aux horizons, pendant que le vent secoue éperdument sa large cotte

sanglée aux hanches, ample aux cuisses, et fait claquer comme un drapeau vainqueur les plis de son bourgeron bleu...

— Eh bien ! écoutez-moi mieux encore que si j'étais votre propre père, ô jeune et précieux marquis de Castellane, notre prodigieux législateur, — et croyez-moi : même avec le surpoids de vos manchettes, n'acceptez jamais le pesage avec ce simple charpentier-là !

HÉROS ANONYMES

A Charles Besselièvre.

Ce soir-là — septembre 70 — j'avais pu quitter l'observatoire aérostatique que j'avais installé placé Saint-Pierre à Montmartre — pour toute autre chose que l'inauguration de la Poste Aérienne, — et je rentrais chez moi à la tombée de la nuit.

Deux ou trois personnes m'attendaient, pour communications très importantes, assuraient-elles. C'étaient, comme toujours, des inventeurs de ballons pseudo-dirigeables, non moins férus ni convaincus que Monsieur *Dupuy de Dôme*, qui venaient me proposer chacun son petit

poisson volant — nécessairement infaillible, toujours ! — pour aller quérir à Metz, pas dessus les Allemands, et nous ramener « *l'héroïque Bazaine* », comme on disait alors. Car, pour ces braves gens, à cette heure d'alors, toutes nos destinées tenaient dans les culottes de ce vieux gredin-là, notre pauvre et cher nigaud de pays s'obstinant toujours et encore à attendre son salut de « Quelqu'un ».

Mes visiteurs partis, je comptais n'appartenir plus qu'aux miens et à moi pendant une ou deux bonnes heures, — lorsqu'un dernier personnage se présenta.

De cinquante-cinq à soixante ans, petite taille, apparence chétive et timide, physionomie froide et insignifiante : — un monsieur Tout-le-Monde s'il en fut.

— Je viens vous demander, monsieur, un grand service... me dit l'inconnu.

J'ai l'habitude de ce début, et par ces temps

de si grosse misère publique j'étais encore moins surpris. — J'attendais.

— Comme vous le voyez, monsieur, je ne suis plus jeune, et une excessive faiblesse physique m'empêche encore de faire comme tout le monde et de prendre un fusil. Je ne puis cependant supporter la pensée d'être inutile en ce moment, et voilà à quoi j'ai songé :

« Dans la compagnie d'aérostiers que vous avez créée, vous ne devez pas manquer d'hommes solides et robustes : là je ne serais bon à rien, qu'à gêner, je le sais trop bien. Mais je me suis dit qu'à un moment donné, vous pourriez avoir besoin de tenir là, sous votre main, quelqu'un qui soit tout à vous, sur un signe : — un homme à sacrifier.

» Je ne me permets pas de chercher à deviner ce que vous voulez faire ; cependant, pour préciser un peu mieux le but de ma démarche, je suppose que vous ayez, comme on

me l'a dit, l'idée de lancer sur nos ennemis un ballon chargé de matières explosibles, et que l'aéronaute ait mission de choisir, en plein sang-froid, son bon moment au dessus des masses Prussiennes pour laisser tout tomber, en mettant le feu à son ballon?... Il vous faut là quelqu'un sur qui vous puissiez bien compter, — un homme sûr. »

J'examinais avec intérêt mon interlocuteur. Il se méprit à mon silence et, avec la voix de l'homme qui prie :

— Monsieur, les hommes de votre équipe ont autre chose à faire que cela ; et puis ils ont sans doute de la famille. Moi, je n'ai pas d'enfants et pour ainsi dire pas de parents. Veuillez comprendre que je ne suis bon absolument qu'à ce que je vous demande...

Sur cette figure pâle, insignifiante pour moi tout à l'heure, je lisais maintenant, comme en une page héroïque, le dédain surhumain de la

vie, l'âpre soif du sacrifice et cet ineffable amour de la patrie qui font les Décius et les d'Assas.

Je voulus regarder encore de plus près tout au fond de cette âme :

— Parlez-moi, lui dis-je, comme on parlait au confesseur, comme on parle à l'ami : — Avez-vous quelque grand chagrin ? Êtes-vous très pauvre ?

L'homme ici sembla ne pas trop me comprendre ; il me répondit simplement :

— Je ne demande rien ; j'ai juste ce qu'il me faut pour manger, puisque je laisse aux autres, qui n'ont pas, mes trente sous de « la Sédentaire ». — Pour du chagrin, j'en ai un gros, bien sûr, comme tout le monde, de voir notre pauvre pays si malheureux...

Et il recommençait :

— Je vous en prie, monsieur, prenez-moi.

D'ailleurs, si vous ne me prenez pas, — *que voulez-vous que je devienne ?.....*

PARIS ASSIÉGÉ.

A Hector Malot.

C'était le beau temps, — oui, le beau temps, car en vérité nous oublions ici un peu par trop vite, et j'en appelle à tous ceux dont les cœurs, dès longtemps assoupis, se sentirent rebattre à cette heure de suprême résurrection. Qu'ils rendent témoignage : ne semblait-il pas qu'un souffle généreux de régénération, de liberté et de sacrifice remplit toutes les poitrines ? et ceux-là mêmes que l'âge avait déjà commencé à courber se redressaient avec une jeunesse nouvelle, pleins de force et de volonté.

Rappelez-vous, pour le dire à tous ceux qui n'étaient pas là et qu'on a trompés, et redites-

le encore à vos enfants, pour qu'eux-mêmes après vous ils le redisent : — dès avant l'aube, jusque bien après le soleil couché, places publiques, carrefours, boulevards, rappelez-vous la ville immense tout entière encombrée de milliers d'apprentis-soldats manœuvrant, sans armes encore (— il fallait se défier de ces gens-là ! —), sérieux comme le Devoir, graves comme la Foi ! — Rappelez-vous ces longues soirées toutes noires où Paris sans gaz, Paris, la Babylone moderne, était chaste, — et ces nuits dont le religieux silence n'était coupé que par l'appel répété des clairons et des détonations du canon, encore lointaines.

Débarrassée à l'heure du danger de ceux qui, après avoir amené sur nous le mal, s'étaient comme toujours enfuis ou tapis nous laissant à le réparer, — la grande Cité, sans garde, sans police, les tribunaux fermés comme inutiles, ne donna à aucune époque de notre histoire l'exemple d'un ordre matériel et

moral plus merveilleux : les plus impudents de nos sycophantes du lendemain et d'aujourd'hui, alors atterrés, saluaient bien bas la sainte populace ! — Et tant était imposant, majestueux, cet ordre admirable d'un peuple n'appartenant plus qu'à lui-même, ne relevant plus dans sa force et sa dignité que de lui seul, que les quinze ou vingt mille réclusionnaires libérés, écume de toute grande cité, se retrempèrent entraînés, subjugués eux-mêmes par le noble exemple, et, comme les autres, firent leur devoir. — Rappelez-vous!

Rappelez-vous ! — Mais que dirais-je de plus, s'il m'est permis de citer une observation personnelle de ce temps où je notais, pour ainsi dire minute par minute, tout ce qui pouvait frapper mon attention aux aguets : — vivant jour et nuit en permanence dans le quartier le plus populaire, dans un de ces quartiers où chaque boutique qui n'est pas boutique de marchand de vins est débit de liquoriste, dans

cette banlieue où vous ne pouvez d'ordinaire faire vingt pas sans vous heurter à l'inévitable ivrogne, — pendant treize premières journées et treize nuits, j'ai cherché, j'ai guetté cet ivrogne et je ne l'ai plus trouvé.

Je n'ai aucune peine — et tout au contraire — à reconnaître que j'aurais eu moins à chercher dans la seconde période du siège. — *A qui la faute ?*

Toutes revendications, même les plus légitimes, celles qui saignent et demandent merci depuis tant de siècles, se taisaient.

Le Quart-Etat, cette nouvelle et définitive puissance de demain, cette force de jour en jour irrésistible depuis qu'elle a pu se reconnaître et se compter, maîtresse souveraine à cette heure-là et ne doutant pas de la justice du lendemain, se tenait pour satisfaite qu'on lui permît seulement de répandre son sang

pour la propriété qui n'était point sienne. On donnait tout, on croyait tout, et on voulait s'obstiner à croire à tout, même aux « *plans* » déposés chez les notaires.

Et si une voix clairvoyante de ce qui se tramait déjà dans l'ombre, venait à s'élever, (— tu le payas de ta vie ce crime unique, député Millière, deux fois sacré ! —) un cri bien trop généreux et unanime l'étouffait aussitôt : — *Avant tout, les Prussiens !!!*

Rappelez-vous !...

Devant l'attitude recueillie de cet admirable peuple Parisien, devant ces hommes, ces femmes, ces enfants, tous égaux devant le sacrifice, tous patients, résignés et toujours prêts sous la plus énervante, la plus insupportable des attentes, l'attente du combat, — lequel de nous ne dut croire que, notre expiation méritée se trouvant enfin accomplie, l'heure du triomphe allait sonner ?

A ce Paris, qui n'est pas une ville, qui n'est pas une capitale, qui est à lui seul toute une nation avec sa population de près de trois millions d'âmes, ses fabriques d'armes et de munitions, qui n'eût juré qu'à ce généreux Paris. Citoyen, toujours le premier meurtri et ensanglanté dans l'éternelle bataille humaine, était réservée la récompense méritée de faire enfin la fière besogne que les autres n'avaient su accomplir !...

Hélas ! nous oubliions alors nos ennemis intérieurs, bien autrement redoutables que ceux du dehors ; nous oubliions nos États-Majors et militaires et civils ; nous oubliions que la République, ainsi gagnée eût été éternelle !...

Quatre cent cinquante mille hommes, bien armés — *chez eux*, force énorme ! cernés par deux cents, trois cent mille Allemands, qu'importe ! non plus sur un périmètre de sept, mais de vingt lieues et plus, — pas plus vaillants, si vous y tenez, mais, accordez-le, au moins

autant que les gens de Munich, de Magdebourg ou de Breslau, — et ne pouvant une seule fois en cinq longs mois rompre ce fantastique cordon, rassembler, réunir les deux tronçons de l'âme de France, irrésistiblement alors redressée pour la victoire, — en vérité, vous avez menti, et quand l'Histoire aura à enregistrer cela, le style lui tombera des mains !

Regrets amers et sans fin ! La panique planait jours et nuits sur ces hordes épouvantées d'avoir été poussées, seules cette fois, sans l'Anglais ni le Russe, jusqu'au cœur de ce grand peuple, — et par toutes les routes de la fuite, par la Lorraine et l'Alsace, les couteaux frémissaient d'eux-mêmes dans les tables des cuisines...

Si le Français a ses instants de défaillance, ne savons-nous pas depuis des siècles avec quelle vitesse court le lièvre d'Allemagne !

Les importants, les « spéciaux », les galonnés, les beaux-fils retour de Trouville,

Bruxelles et Londres, qui inventèrent alors la « revanche » (— lointaine, qu'ils légueront à d'autres... —) railleront encore et oseront insulter les bonnes gens de l' « outrance » — et s'abriteront dogmatiquement derrière les canons Krupp et les progrès de la stratégie moderne.

L'homme ne vit pas seulement par le pain du corps, comme il ne combat pas seulement avec le canon et le fusil, et Léonidas est éternel.

J'en appelle à ces citoyens qui, épuisés par les énervants cinq mois de faux départs, lâchés enfin à la dernière heure pour que fût donnée, comme on disait, « satisfaction à la garde nationale », — auxquels, mystère horrible ! on envoya saisir le taureau par les cornes, et du pire côté ; — qui gravirent, sous le feu roulant, les terres des collines détrempées par l'obstinée pluie d'une semaine, et, par ces terres labourées, par ces vignes où le pied glissait, à eux seuls avec leurs fusils, sans artillerie

contre l'artillerie, sans abri contre les remparts, surtout sans le général « *Attendez-moi là !* » dit Ducrot, ici retardé tout comme sur la Marne, — bousculèrent, chassèrent l'ennemi établi depuis quatre mois sur les imprenables hauteurs de Saint-Cloud.

Effaré, éperdu, il bouclait déjà ses valises de Ville-d'Avray jusqu'à Versailles, et le Guillaume d'Allemagne prenait la route de Saint-Germain.

Est-ce vrai, oui ou non ?

Aussi avec quelle hâte les rappela-t-on, ces dangereux indiscrets !

Rappelez-vous ! rappelez-vous toujours !...

Non, assurément, dans ce déluge de narrations mensongères ou perfides, aveugles ou niaises, l'histoire de ce siège, — l'histoire *vraie*, qu'on a commencé seulement à entre-

voir par les échappées sinistres du procès Bazaine, — cette histoire n'a pas encore été écrite et elle ne pouvait l'être encore, non plus que celle du second siège, conséquence immédiate, engendrement direct, inéluctable, — légitime, — du premier.

Elle seront écrites toutes deux un jour, lorsque l'air libre aura chassé l'odeur des trahisons et de la buée sanglante. Elles le seront pour que ceux qui n'ont pas regardé voient, qui n'ont pas écouté entendent, qu'on a trompés sachent : — pour que justice soit faite à tous, dignes et indignes, pour que le mot soit dit de Paris livré, ce décalque de Metz, invraisemblables, impudents désastres ; — pour que l'honneur de notre cher pays de France soit racheté de sa défaite désormais expliquée, et ton honneur à toi surtout, ô notre grand Paris! — pour que gloire soit rendue enfin et surtout à tous ces pauvres gens, héros anonymes, qui, par le froid, la faim, les obus,

l'épidémie, défendirent, insistons-y ! les maisons qui étaient à d'autres ; — qui, dévorant l'affront immérité, couraient par la nuit qui précéda l'ignominieuse violation du sol sacré, tous, hommes, femmes, enfants, s'atteler aux canons abandonnés par nos chefs sur le passage de l'ennemi ; — qui creusaient spontanément sous l'Arc-de-Triomphe, une immense fondrière, — en effet, au moins l'Allemand ne passa pas là-dessous ! — et, par une de ces saintes pudeurs qui n'appartiennent qu'à la populace, voilaient de crêpes noirs les têtes humiliées des villes de notre France sur la place de la Concorde. — Car ce n'est pas toi, mon beau Monsieur, qui pensas à ces canons oubliés; ce n'est pas ton bras qui creusa ce trou formidable, et ce n'est pas ta bourse qui eut l'idée de s'entr'ouvrir pour acheter ces voiles de deuil !

Pauvres chers braves gens qui firent leur

devoir, tous : gardes nationaux, mobiles, francs-tireurs, soldats, forestiers, facteurs, aéronautes, et qui n'eurent pour tout merci que la misère, la maladie, le massacre, le bagne, la calomnie venimeuse jusque par delà le tombeau et — dernier coup de pied ! — après l'injure de Favre assermenté, cacographe, pratiquant et lacrymatoire, (— l'injure d'un Favre ! —) l'éloge posthume décerné par le macrocéphale Trochu !

DEUX FRÈRES.

A Charles Journet, fils de Jean.

Tu es plus que mon frère aîné, tu es mon père; oui, tu es mon père, puisque sans toi je ne serais pas. — Mais tu as fait plus encore que me donner l'être : par toi, par toi seul, j'ai l'apaisement de mes premiers besoins, la satisfaction de mes derniers désirs. A ta peine, je dois mon pain du plus pur froment, mon vin le plus généreux, et ces habits somptueux qui me couvrent.

C'est toi qui bâtis mes palais, c'est toi qui les ornes de toutes les merveilles de ton travail et de ton génie; c'est toi encore qui veilles pour

que j'y dorme tranquille, et c'est encore ton sang que tu verses pour m'y défendre. Pour moi, tu braves les Océans ; pour moi, tu passes ta vie dans les ténèbres, aux entrailles de la terre, et je t'ai pris jusqu'au sang de ta femme pour vivifier le frêle enfant de la mienne, — mon enfant pour qui ton enfant travaillera, comme ton père a travaillé pour mon père, comme toi-même as travaillé pour moi....

Ce matin, j'ai pensé à ces choses, et j'ai pensé aussi que tu es misérable ; qu'après avoir ainsi donné ta vie pour moi, ta vieillesse n'aura peut-être même pas un abri. Je dois avoir, j'ai des torts. Je veux les réparer. — Dis-moi, mon père, que veux-tu que je fasse pour toi ?

— O mon fils ! ne me fais pas tuer !

LA MORT DU PAUVRE HOMME.

A François Bonvin.

La pâle lueur du réverbère pendu au milieu de la longue salle d'hospice est reflétée en un long luisant, comme un glaive, par le carreau rouge scrupuleusement frotté à glace : elle éclaire sobrement les deux enfilades de petits lits, cubiquement tendus de blancs rideaux.

Dans un de ces petits lits, le Pauvre Homme va mourir.

Il s'achève dans les souffrances de la mort,

ayant épuisé les souffrances de la vie. — Il meurt seul, au milieu de tous ces autres isolés comme lui, — sans la famille, — sans l'ami...

L'aumônier vient tout justement de rentrer d'un dîner en ville et il a administré l'agonisant.

Le Pauvre Homme ne dit mot, — et par les angoisses suprêmes de la dernière lutte, tandis que les paroles murmurées par le prêtre arrivent vaguement à son oreille comme le bruissement uniforme et lointain du flot sur la grève — en une dernière revue, rapide comme l'éclair, navrante comme la Vérité, passe devant lui sa vie tout entière de peine et misère, labeurs infructueux, espérances avortées, vouloirs stériles, élans écrasés, aspirations humiliées, soifs inassouvies, rêves meurtris...

Et le prêtre, qui n'est pas un mauvais homme d'ailleurs, se sentant disposé à lui faire bonne

mesure, ajoute quelques paroles pour exhorter l'agonisant. « — Oui, il va entrer dans une vie nouvelle, — éternelle, celle-là... »

Mais le mourant se redresse, et râlant, avec terreur :

— Hélas ! monsieur, — *encore ?*

A UNE COURTISANE.

A Alphonse Daudet.

Que tu sois digne de t'appeler Aquilina sous les lourds foisonnements de ta crinière noir-bleu ou que tu nous présentes une frimousse fripée débuchant d'une tignasse peinte en jaune, il ne me déplaît pas de te voir.

Oui, je suis satisfait quand je te contemple dans tout l'éclat de ton rayonnement, couchée sur ton char comme en ton lit, lit et char tous deux profitables et nécessaires, — portant au-dessus des bourgeoises ébahies ce front « stupide et fier » que sculpta Banville. Sans daigner y laisser tomber ton regard, tu jouis de

l'admiration bestiale des passants braqués après ton passage. — J'aime à voir, devant toi comme derrière, jusqu'à tes grands laquais à figures d'homme qui n'inclinent leur impudence que devant toi seule, et tu te gaves de leur respect dérisoire.

Éternelle et ubiquiste comme tout mal et comme tout bien, tu es la dévorante des nations, et tu as pour tributaire le monde entier. L'Anglais, le Russe, le Brésilien et l'entrepreneur de bâtisses, les vieux et les jeunes, tu les coupes au rez-de-terre comme la faulx, l'herbe. Mieux que l'incendie qui, lui, laisse encore des cendres, tu arases châteaux et forêts, vignes et moissons, traditions sacrées, honneur des races, et tu nivelles notre vieux sol bien autrement que les fleuves débordés. Tu détruis les corps, ce n'est rien : tu anéantis les âmes ! La mère, l'épouse et l'enfant pleurent derrière toi ; mais derrière toi aussi sourient d'un même sourire la ruine, la mort et la

honte ! C'est toi, — et non eux, les imbéciles ! — c'est bien toi la vraie, la seule « Classe Dirigeante », car que ne conduis-tu pas, et de quelle bonne et âcre haine ne hais-tu pas le peuple pour son incommensurable mépris ?

Je t'admire entre toutes choses quand je te vois, instrument inconscient et fatal d'une suprême et anonyme Justice, mettre sur la paille les vieillards « distingués », les hommes austères qui apportent sous le pied de tes dédains la dot de la femme, le patrimoine de la fille, — et pousser derrière les meulières de Mazas les financiers non moins consacrés, Gargantuas de la grenouille. A ceux-là, c'est toi encore, Providence de Clairvaux ! qui mets en mains l'Œuvre rédemptrice des chaussons de lisière, et aussi celle des queues de boutons, ô Notre-Dame de Poissy ! — Mais où tu m'apparais superlativement belle, c'est quand je te surprends à châtier, féroce et sanguinaire comme

la Bible, les pères et mères dans leurs dignes fruits, rétablissant le niveau par de savantes et incessantes saignées aux fils des fortunes mal acquises.....

Va donc devant toi, ma fille, et accomplis les mystérieuses commissions qui te furent données. Va toujours, implacable, expiatoire — et légitime, puisqu'ils ont tant tenu à nous faire croire que le mal est nécessaire et d'institution Divine. — Va, maîtresse des Hautes-Œuvres, ouvrière du trop plein, sangsue des pléthores, contre-fléau de la spéculation, vengeance des déshérités, plaie salubre, ulcère propice ! — Va toujours, va, chère canaille ! jusqu'à ce que tu atteignes la Morgue, l'hôpital, ou — pire encore, — ta villa de marbre et de porphyre sur les rivages bleus d'un lac Lombard.....

LE TAILLEUR DE PIERRES.

A Philippe de Chennevières.

La besogne n'est pas mince. Il s'agit d'agrandir de deux bons mètres un des soupiraux de cave de cette vieille maison d'en face pour en faire une fenêtre de « sous-sol », — une de leurs dernières imaginations pour nous faire payer même ce qui ne vaut.

Et la pierre, qui date de Louis XVI, a eu le temps de durcir : on dirait qu'elle jouit de narguer l'acier. Chaque coup de la lourde masse de métal fait à peine jaillir un petit éclat ; et il faut encore à certains endroits n'y aller qu'avec mesure pour ne pas dépasser sa

ligne de cintrage et ménager ses courbes, assez sommairement indiquées par l'architecte : — de la peine, du soin et quelque science, tout cela n'est pas commode.

En outre, nous sommes en plein août : le soleil réfracté deux fois et par le mur blanc et par le granit poli du trottoir, s'exaspère particulièrement et fait rage sur cet angle. — Le pauvre vieux tailleur de pierres, engagé dans le trou où il a tout juste l'usage de son bras droit, doit cuire là dans son jus.

Je le vois arriver tous les matins, régulier comme un chronomètre, à six heures moins cinq minutes. Il s'insère en rampant à reculons dans la rainure de pierre où son corps doit se mouler, et, juste au coup de six heures, tombe le premier coup de son pic pour ne plus s'arrêter dans son rhythme jusqu'à la onzième heure, si ce n'est lorsqu'il faut bien par ci, par là, épousseter écailles et poussière avec un bout de vieux balai sans poils :

A midi sonnant, l'homme est déjà là revenu et, toujours le bras levé ou tombant, sans une minute d'arrêt, seul, — toujours seul, — il pousse sa tâche jusqu'à six heures.

Alors il sort engourdi de la gaine, s'étire, recueille ses outils, nettoye la place et s'en va du même pas égal et lourd qui le ramènera demain.

Il est même venu dimanche et tout le jour a travaillé ; mais il ne faudrait pas aller le dire au prône !

Voici tout à l'heure quinze jours que je contemple ce brave homme accomplir sa rude et insipide tâche, sans que j'aie pu le surprendre une seule fois bronchant d'une seconde. — Quoi de plus digne de respect et d'admiration, quoi de plus grand que la conscience dans le travail, quel que soit le travail ? Je me suis mis à honorer et à aimer mon tailleur de pierres, et tout à l'heure, n'ayant l'air de rien, en fumant,

(— il ne fume pas, lui —) j'ai tâché de causer.

— Vous devez avoir chaud là-dedans, camarade ?

Le pauvre homme, de son étau, a levé la tête, et, sans que le bras s'arrêtât :

— En effet, il n'y fait point froid.

— Et le travail n'est pas facile ?

— Pour ça, non, car la chienne de pierre a l'âme dure ; mais nous serons plus obstiné qu'elle.

Je m'aperçois que mon tailleur de pierres, en me regardant, tient son œil droit fermé du côté où le bras manœuvre, vieux tic de précaution contre l'éventualité de quelque éclat. — Un titre de plus : la prudence !

— Et combien gagnez-vous par journée ?

— Six francs.

— Ce n'est pas beaucoup, vu la peine, mais avec six francs on peut vivre. Il y en a de plus malheureux que vous.

— Certainement, et je n'en voudrais pas davantage — si je gagnais mes six francs...

— Mais vous venez de me dire...

— Ah ! oui ; c'est-à-dire que c'est six francs, mais ce n'est pas six francs. Comprenez : j'arrive ici le matin avec mes deux diamants bien affutés ; c'est comme cela que nous appelons les deux pointes de notre marteau. Si j'ai affaire à une pierre qui a le cœur méchant, comme celle-là, par exemple, et si je n'ai pas de chance, paf ! du premier coup mon premier diamant casse. Je retourne mon outil, mais possible encore que mon autre diamant pète. Ça se voit plus souvent qu'on ne voudrait. Alors me faut aller chez le ferrandinier pour m'affuter mes deux diamants. C'est trois sous par diamant, six sous pour les deux, l'outil usé

d'autant. — Pas grand chose, mais il y a le temps perdu qui se décompte.

— Mais on n'a pas d'accident tous les jours ?

— Oh ! vous avez raison, et ce que je vous en dis, ce n'est pas que je vous en parle. Je ne suis pas assez ingrat pour en vouloir à mon métier qui me nourrit et je n'en demanderais pas plus si...

— Si quoi ?

— Si j'avais la chance de gagner mes six francs par jour.

— Mais encore cela ne vous fait-il guère moins, il me semble, à votre propre compte.

— Oui, oui, si je travaillais tout l'an ; mais vous ne pensez pas à « *la morte* ». Dans notre partie, et même pour un vrai ouvrier, il n'y a guère de travaux que pendant six bons mois. — Cherchez maintenant mes journées de six francs !...

Trois francs, à peine trois francs par jour,

voilà quel salaire gagnait cet honnête homme, courageux et résigné, cet homme de devoir et de vertu, — ce Saint qui, n'ayant rien au monde à attendre, n'avait même pas la pensée qu'il pût désespérer...

Trois francs ! — A-t-il des enfants, encore, — et lorsque sa femme tombe malade ?...

Je me sentis pénétré d'une émotion infinie et plein de vénération et de reconnaissance, je me pris à lui crier en moi-même du plus profond de mes entrailles :

— Je te salue, pauvre homme, et je te remercie de ne pas m'avoir encore assassiné pour me prendre l'argent que je pourrais peut-être avoir !...

LA SEULE !

A Jules Noriac.

Chrysale veut la Monarchie.

— Laquelle, Chrysale ?

— Il n'y en a décidément qu'une : la légitime, le comte de Chambord, avec des « garanties constitutionnelles ».

— Vous n'êtes qu'un anarchiste, Chrysale, et le comte de Chambord ne serait qu'un septembriseur, avec vos « garanties constitutionnelles ».

« Il n'y a qu'une royauté : celle de Psammeticus XXXVII. — Le Roi est Empereur, Pape et Dieu. — Psammeticus, de son plein droit, vous

prend d'abord, ô Chrysale ! votre million si bien gagné, et il vous utilise à lui bâtir une quatrième pyramide, plus grande à elle seule que les trois autres. — Il vous accorde un oignon le matin et des coups de bâton le soir.

« Voilà la monarchie, la vraie, la seule, ô Chrysale ! — ou vous n'êtes qu'un idéologue !

JOCRISSE

A Aurélien Scholl.

Assurément et de l'avis de tous, notre homme est tenu pour un homme sage et modéré : honnête encore, cela va de soi, par-dessus le marché. Il a su, comme on dit, « faire sa petite affaire. » C'est modeste, ce qu'il ne faut point blâmer, mais suffisant, l'ambition née maigre étant restée à la hauteur du génie. — On le salue comme étant de bon conseil, amant de la tranquillité, s'accommodant de tout et du reste.

Que notre homme soit nativement atteint de la maladie constitutionnelle du respect devant

tout succès quel qu'il soit, il le faut bien pour que rien ne lui manque. Mais ce qu'il a de particulier, s'il pouvait y avoir quelque chose de particulier dans ce prototype du banal, c'est que, parti de zéro et s'étant fait lui-même et tout seul, il ait une considération, une admiration, une tendresse qu'il pousse jusqu'à l'attendrissement pour Chrysale, — lequel s'est donné la seule peine d'être, nominalement au moins, le fils de son père.

Il vénère, il prône Chrysale pour cette cause unique que Chrysale est né riche, et Chrysale, qui ne lui en sait nul gré et volontiers le méprise, Chrysale n'y perd rien pourtant, — car notre homme a de l'autorité.

Il a l'habitude de vous répéter gravement :

— Soyez juste ! et appréciez à quel point, grâce à sa grande fortune patrimoniale, Chrysale est « utile ! ». Considérez « quel bien il fait dans son département » dont il est « la

Providence ! ». Voyez comme « il fait travailler ! »

(—Ai-je cité assez textuellement ?)

Comment ce brave homme, depuis le temps qu'il nous prêche cette antienne favorite, n'a-t-il pas été une seule fois traversé, comme par la lueur d'un éclair, du soupçon qu'il pourrait bien dire précisément le contraire de la chose qui est ?

Une seule fois, comment n'a-t-il pas songé à se demander par hasard si tous ceux que Chrysale « fait travailler » ne sont pas bien autrement indispensables à Chrysale que Chrysale ne leur est « utile » ?

Comment ne lui est-il jamais passé par le cerveau, si étroit que soit le passage, cette simple réflexion que, — sans le jardinier, le maçon, le bouvier, le couvreur et le charbonnier, sans parler du boulanger non plus que du bottier ni du tailleur, — Chrysale, qui,

comme les petits enfants, ne sait même pas s'habiller tout seul, sans un valet de chambre, Chrysale, le plus infortuné, le plus à plaindre des misérables, puisqu'il n'a jamais su faire autre chose que naître, mourrait de faim, de froid et de détresse sur ses rentes ?

Mais non ; notre homme va toujours, saoûlé de respect et poussant devant lui dans les rangs sa niaise légende comme une brouette. Est-il complice ? Que non point, n'y ayant nul intérêt et au contraire : il est naïvement sincère et dogmatique, et on le laisse parler.

Que dis-je !... souvent on l'écoute...

Ah ! Jocrisse, Jocrisse ! Ils ne veulent pas te reconnaître depuis que tu t'appelles monsieur Prudhomme, — mais je te retrouve bien toujours !....

LE VAUTOUR DE SAINT-GERMAIN

A Émile Augier.

Auprès du bassin, tout au bout de sa corde, sur l'herbe à plat ventré, les ailes étendues, — pendant que les deux petites mouettes au fouet prudemment coupé circulent, leur bec jaune entr'ouvert pour aspirer l'air de la Terrasse de Saint-Germain faute de brise de mer, — le Vautour est là, rêvant.....

— Vautour, qui es-tu ?

Es-tu le Gypaëte, le Zopilote Mexicain, le grand Percnoptère, l'Urubu de Kolbe ou le

Cinereus de Linné, ou bien encore le Fuscus, baptisé par Sonnini ?

Viens-tu, pesant au vol, d'Acapulco, non loin des champs funèbres où Bazaine l'immonde s'apprenait à trahir, où tomba Maximilien par une balle méritée ?

Arrives-tu des sables Lybiens et as-tu vu par centaines de milliers les fellahs d'Égypte travailler sous le soleil et le bâton au profit d'un seul, — idéal monarchique ?

As-tu vers le Cap, du haut des airs, attendu la desserte des petits Namaquois attirant par embûche les grands Namaquois vers les marais où se vautre le hideux hippopotame ; — et n'as-tu point aperçu aux bords de la rivière d'Orange les grands Namaquois massacrer à leur tour les petits Namaquois, absolument comme Français entre eux ?

N'as-tu point, agent-voyer précieux et unique, débarrassé les chemins de Guiane des cadavres noirs tombés pour enrichir le plan-

teur blanc ; — ou n'achevas-tu pas, fin dissecteur, les restes d'un souper de ces Néo-Calédoniens, par nous dénommés sauvages parce qu'ils mangent ceux qu'ils tuent, circonstance atténuante qui nous manque ?

Enfin, viens-tu des hautes montagnes d'Asie et me rapportes-tu des Palikares Crétois un souvenir ému de mon pauvre Flourens, le doux et brave illuminé qui combattit pour les faire libres ?

Mais — j'y pense ! — ne serais-tu point par hasard ce fameux vautour de « *l'Ordre moral* » qui déchirait le foie de Prométhée, de ce coquin de Prométhée qui voulut nous donner la lumière et qu'exècrent également Jupiter et Monsieur Dupanloup ?....

— Hélas ! mon bon Monsieur, me répondit le Vautour, je ne connais rien de toutes les belles choses que vous dites.

Je suis le Vautour d'Alexandre Dumas, et

c'est là tout ce que je me rappelle. C'est lui — voyez combien je suis un vieux Vautour ! — c'est lui qui me donna, en 1848, à ce restaurateur du Pavillon d'Henri IV ; — et, en passant, si vous parlez de mon ancien maître et de moi, dites bien, je vous en prie, que ce fut comme cadeau et non en paiement d'une note de vin de Champagne, — car cette légende nous a poursuivis, Monsieur ! D'abord, les restaurateurs n'acceptent pas pour solde des vautours *à ordre*, et surtout, mon cher, honnête et généreux maître payait trop inexactement pour n'avoir pas toujours payé partout beaucoup plus qu'il ne devait.

Ah ! c'était un fier homme, Monsieur ! un rude travailleur qui a écrit plus de deux cents volumes, qui a remué avec le seul bout de sa plume plus de cent millions et qui a fait vivre des milliers de familles ! Et bon et indulgent toujours, même aux méchants ! Des hommes comme ça, ca ne devrait jamais mourir.

On m'a dit que, plus heureux qu'un ancien Alexandre dont j'ai entendu parler et dont l'héritage fut trop lourd pour un seul, il a laissé un fils, de beaucoup de talent, assure-t-on, tout comme son père quoique dans un autre genre, et qui est de plus Académicien. Si vous le connaissez, Monsieur, priez-le de n'être pas trop dur à ceux qui ne sont pas de son avis.

— Mais, Vautour, il me semble que tu dois bien t'ennuyer là, depuis trente-trois ans tout à l'heure, dans la compagnie de ces deux mouettes qui me paraissent manquer de conversation. Tu es médiocrement attaché : pourquoi d'un coup de ton bec vigoureux ne coupes-tu pas cette mauvaise corde et ne regagnes-tu pas la liberté, — *LA LIBERTÉ ! ! !*

Le Vautour hocha mélancoliquement sa tête de Vautour :

— Cette idée m'est une fois venue, Monsieur; j'ai coupé ma corde. Mais mes ailes engourdies par le manque de service n'ont pu me porter loin et je suis tombé dans les vignes, là, au bas de la Terrasse. Un gamin m'a ramassé dans son panier et m'a rapporté ici, tout honteux. — Monsieur, il ne faut pas attendre l'effort de celui qui fut trop longtemps esclave...

LES POISSONS ROUGES

Au docteur Brachet.

En ce bon pays de Savoie, je revenais par un tantôt du Lac sur Aix, rapportant mes balances à écrevisses.

Je me trouvai marcher côte à côte, au bas de Treserve, avec un chariot attelé, selon le rite, de deux mignonnes vaches du pays, toutes petites blondes au grand œil noir, nettes comme si on les eût polies au polissoir avant de les conjuguer.

Et, rêvant, j'admirais comme Homère avait regardé et su voir l'œil humain, l'œil profond et charmant de ces douces alliées, quand il

en fit honneur à Junon βοωπις, — ce qui m'égayait si niaisement au collège.

L'homme qui cheminait, la gaule en main, à côté de son chariot, — un vieux, au menton tout piqué d'échardes grises qui croîtront librement jusqu'à dimanche matin, — me donne le bonsoir, n'étant pas fier. Je lui rends son bonsoir, — et nous voilà causant.

Les élections sont proches. Le pays est bon : laborieux et pauvre ; le paysan est avisé. — Labeur, misère et bon sens, c'est République qui retourne, oui ! Mais — qui choisir ? Voilà !!

Ils sont deux qui se présentent, — républicains tous deux, naturellement, à cette heure-ci, — un mou et un dur. Le dur nous irait mieux, à vue de nez, comme on dit. Mais trop longue souffrance nous a fait circonspects, sans compter qu'il ne manque pas de bonnes gens pour nous faire peur. En allant trop vite,

ne court-on pas risque de se casser le cou?

Moi. — Dites-moi : êtes-vous d'Aix ou sur Treserve?

Mon compagnon. — Treserve.

Moi. — Bien. Mais vous connaissez tout Aix et vous n'avez pas manqué encore d'aller à Chambéry, Annecy?...

Mon compagnon. — Pour sûr, et ailleurs plus loin.

Moi. — Alors, dans ces endroits-là, vous n'êtes pas sans avoir vu de grandes propriétés appartenant à des nobles, des riches. Ils ont par là des beaux châteaux, des parcs, des pelouses, des bassins tout en pierre où nagent bien à leur aise des poissons rouges qui n'ont que cela à faire. — Vous les avez vus, les poissons rouges?

Mon compagnon. — Ça serait malheureux si, à mon âge, je ne connaissais pas les poissons rouges.

Moi. — Bon ! — Eh bien ! puisque vous les connaissez, les poissons rouges, vous savez bien qu'ils ne sont pas venus là tout seuls : on les y a mis, n'est-ce pas ? — Et quand on les y met, de quelle couleur les choisit-on ?

Mon compagnon. — Rouges, pardieu !

Moi. — Oui, rouges, toujours, bien rouges, le plus rouges possible ! — Mais ensuite, petit à petit, au bout de quelque temps...

Mon compagnon (plus vite que moi, et me regardant entre les deux yeux) : — ... ils deviennent blancs !

Moi. — Là ! Vous voyez bien qu'à deux, quand on n'est pas trop bête, il n'y a pas besoin d'en dire bien long pour s'entendre. — Et ça veut dire, mon compagnon, que, comme c'est toujours, partout et de tous la même chose à attendre, vous ne risquerez jamais rien de caver toujours au pire et de tirer au plus foncé,

— parce que vous ne chômerez jamais d'eau pour mettre dans votre vin, tandis que...

Mon compagnon. — ... tandis que je n'aurai jamais d'abord trop de vin pour mon eau. Compris : c'est pesé ! — Merci, et bonsoir, monsieur !

Moi. — Bonsoir, citoyen !

LES DIVAGATIONS DU VOISIN LOUIS

A Alfred Périn
(— pour l'exaspérer.....)

Notre voisin Louis m'a fait hier ses confidences.

Je voyais bien que depuis un bout de temps quelque chose lui trottait en tête, car il n'était plus gai et avenant comme devant, lui que j'entendais si souvent chanter dès l'aube en ouvrant ses volets, ainsi qu'il appartient à un vieux qui a bien rempli sa vie. Le poète Persan a dit pareillement : — Celui dont la vie est pleine de bonnes actions ne s'ennuiera pas dans sa vieillesse.

— J'ai du chagrin, m'a dit notre voisin Louis ; je suis mécontent de moi et si je pouvais recommencer certaine part de ce que j'ai fait, j'agirais tout autrement.

— Comment pouvez-vous parler ainsi, notre voisin ? Vous êtes venu à Paris tout jeune et n'ayant rien ; vous vous êtes mis à travailler et vous avez travaillé toujours, de si bon courage et encore de si bonne chance que vous êtes devenu le plus riche du quartier, à ce qu'on dit. Personne ne vous envie votre bien, parce qu'il a été bien gagné : au contraire, chacun vous respecte, parce qu'on sait que vous êtes un homme juste, que vous avez bon cœur et que vous faites du bien tout autour de vous et même plus loin. Enfin, vous avez deux grands beaux garçons bien semés et bien venus, des hommes tout à l'heure...

— Hé ! c'est là justement que je suis touché ! Oui, mes deux garçons sont bien plantés, oui, c'est de bons enfants et qui ont de l'amitié

pour leur père, mais pas assez pour faire comme il voudrait...

— Je vous entends : c'est jeune, ça aime le plaisir. N'ayez donc souci, notre voisin ; jeunesse se passera.

— Peut-être. Celui qui a pris l'habitude de l'oisiveté et des plaisirs n'accepte plus aisément le travail et le devoir ; et en attendant, d'abord, il nuit puisqu'il ne sert pas. Les miens ne comptent que sur moi : ils attendent ma succession.

— Mais, notre voisin, de qui voulez-vous qu'ils l'attendent ? Vous n'avez pas, je pense, la prétention de supprimer l'héritage ? Vous ne me ferez pas croire que vous soyez devenu du jour au lendemain un ennemi de la famille et de la propriété.

— Laissez donc là entre nous ce stéréotype menteur et énervant contre les prétendus ennemis de la propriété et de la famille ! Tout être vivant est fils de quelqu'un et tient à quel-

qu'un, comme tout un chacun possède quelque chose, si peu que ce soit : or, on ne peut être ennemi de ce qui est soi ni vouloir détruire ce qu'on a. Je ne connais pas d'autres ennemis de la propriété que les voleurs, et il y a des lois et des juges contre les voleurs. — Pour ce qui est de la famille, j'ai aimé, honoré et soutenu mes père et mère, j'adorais ma pauvre chère défunte et j'aime mes enfants pour eux-mêmes puisqu'il ne me suffit pas qu'ils vivent, mais que je veux les voir bien vivre, c'est-à-dire selon le devoir. Mais ils ne font pas comme je l'entends. Et pourtant ce n'est pas à eux que j'en ai, c'est à l'héritage !

Oui, je le sais, il est convenu que l'héritage est une des fondations essentielles du principe de la famille, une de nos bases sociales. — Eh bien, regardez de plus près : envisagez, supputez la somme de mal que produit l'héritage — contre la société, contre la famille, — et vous reculerez épouvanté !

Je considérais mon voisin avec surprise : c'est lui qui commençait à m'inquiéter :

— Si, continua-t-il, vous entendez par le principe de la famille seulement la chose matérielle, le maintien, la tradition des biens acquis, comme une sorte de main-morte, d'accord ! et alors remettez-vous dans le vrai absolu, comme certains le demandent avec logique : rétablissez bien vite le droit d'aînesse. — En fait, d'ailleurs, il est mieux que rétabli, il est remplacé par l'uniparturition. Vous voyez en France, vers l'Ouest et ailleurs, tel département dont la population a diminué de moitié depuis vingt ans : demandez le pourquoi au dernier paysan possesseur du plus chétif lopin de terre ! — Mais quoi ? en plein Paris, en pleine scène de la Comédie-Française, — sans soulever la réprobation, tout au contraire, aux applaudissements enthousiastes des loges et

même du parterre, — notre premier poète dramatique, de beaucoup trop intelligent pour ne pas savoir ce qu'il faut vous servir, n'a-t-il pas publiquement professé l'abstention génératrice ? N'a-t-il pas fait dire à un de ses héros, prototype de perfection bourgeoise, exposant à sa toute jeune femme un plan rêvé de bonheur pur :

« Nous pourrons nous donner le luxe d'un garçon ! »

Et le père de famille et la mère mènent leur fils et leur fille entendre ces belles choses ; — et pendant ce temps-là les Allemands pullulent — et conséquemment vous rossent. — Voilà pour le côté matériel.

Mais si vous considérez le côté moral, ce qui est en vérité « l'Ame de la Famille », voyez que, tout au contraire de resserrer ces liens si précieux, l'héritage les dénoue ou les rompt. C'est lui premier qui tue l'esprit d'u-

nion et d'amour ; l'Ame de la Famille n'a pas de plus dangereux ennemi.

Comment d'abord osez-vous la plus imprudente, la pire des choses : exposer un cœur humain entre son affection et son intérêt ? Ne mettez-vous pas là en action, pratiquement et d'une façon permanente, l'apologue du Mandarin ? Votre Évangile vous dit pourtant que c'est péché de tenter, et non moins justement votre Église ajoute que l'on pèche par pensée comme par action et même par omission. Quelle force imposez-vous donc, surtout dans les successions indirectes, à l'héritier qui attend, parfois dans le besoin, l'héritage d'un parent éloigné qu'il peut ne connaître qu'à peine, dont il a pu avoir à se plaindre ? Lorsqu'il attend la mort de celui qui aura été pour lui un indifférent, un étranger presque, peut-être un ennemi, lorsqu'il attend cette mort, — qui sera pour lui la vie, — pourrez-vous, humainement, lui défendre de l'espérer, — et une

fois arrivé là, lui restera-t-il une bien grande distance entre espérer et désirer ?

Et lorsqu'il en sera venu à désirer...

Je me détourne et je ne voudrais pas voir au delà ni scruter le fin fond de la conscience de certains héritiers dans l'expectative, encore moins de fils et petits-fils devant le père et la mère, surtout devant les si vieux grands parents, — qui ont fait au delà de leur temps, — pour lesquels l'âge et la maladie font de l'existence un véritable supplice, — lorsque pour eux la mort serait un véritable bienfait de la Providence, etc., etc..... — Vous connaissez ces belles horribles phrases-là...

Mais pourtant il faut bien se décider à regarder ce qu'on veut voir et le regarder en face. Ouvrez donc le *Droit* et la *Gazette des Tribunaux*, et voyez pour quelle effroyable proportion l'héritage entre, comme cause première, dans les crimes énumérés. Jusqu'au fond des campagnes, brutalement, l'arsenic est parricide, fratri-

cide, homicide; et combien les allumettes râclées fournissent-elles de soupes au phosphore! Encore le *Droit* et la *Gazette* ne disent que ce qu'ils savent : pour quelques crimes punis, combien de crimes inconnus!....

— Notre voisin, vous faites là du paradoxe. Toute bonne chose a ses inconvénients, d'accord; mais travaillons-nous donc pour nous seuls? Prétendez-vous par hasard enlever au père le droit, le premier de ses droits, celui de léguer à ses enfants le fruit de son travail? Qui oserait toucher à cela!

Encore un homme de bon sens, comme vous l'avez toujours été, ne voit-il pas qu'il ne s'agirait là de rien moins que de supprimer tout un bon tiers de la production humaine. — Ainsi, me voilà, moi : j'ai quarante ans, j'ai gagné de quoi vivre, et je me repose, étant seul; mais si j'ai un fils à établir, une fille à doter, je ne m'arrête pas, je produis encore jusqu'à quarante-cinq, cinquante ans, plus encore!... et...

— C'est-à-dire que vous donnez à la masse du travail humain à peu près un tiers de plus de votre production, le dernier tiers, qui peut n'être pas le meilleur. Mais en fournissant ce dernier tiers de votre travail, et pour peu que votre héritier soit de ceux qui aiment tout simplement se laisser vivre, ne courez-vous pas quelque risque de nous priver des trois tiers de la production de votre dit héritier ?

Quant au droit du père de laisser le fruit de son travail à ses enfants, laissez-moi vous dire qu'il y a à côté de ce droit-là, un autre droit, non pas supérieur (il n'est pas de droit supérieur au droit), mais préalable à tous les droits, en toute morale, justice distributive, équité humaine, divine et même réellement conservatrice, puisque c'est là le mot du jour : — Celui-là d'abord a le droit de manger, qui a travaillé.

Et quelle somme de maux de toutes sortes

accomplis avec ces biens non acquis, indus ou dus ! Quelle démoralisation, quelle corruption, quelles monstrueuses iniquités en ressortent ! Voyez le bel usage que font vos héritiers, de cet argent dont ils ignorent même la valeur, ne l'ayant pas gagné par leur travail.

Vous proclamez l'égalité dans vos lois ; cherchez-la donc ici, votre égalité !

N'est-ce point assez déjà des avantages exorbitants que vous donne votre éducation due aux deniers paternels, et quelle mortelle blessure ne portez-vous pas à vos principes menteurs d'égalité en ajoutant sur votre plateau de balance les millions acquis par d'autres que vous ?

Aussi, regardez les plus hautes fonctions publiques arriver toujours, infailliblement, opiniâtrement, comme de cire, en vertu de la transmission traditionnelle, aux mains les plus ineptes, les plus hostiles, parfois même scélérates ! Voyez surtout dans nos provinces...

Je vis surtout qu'il ne fallait pas contrarier notre voisin :

— Je verrai tout ce que vous voudrez, notre voisin, lui dis-je, mais admettons tout cela, et, je vous prie, passons un peu à la question pratique, car il faut bien y arriver. — Comment ferez-vous, s'il vous plaît, pour supprimer en fait l'héritage ? Comment vous y prendrez-vous, par exemple, pour m'empêcher de donner de mon vivant et de la main à la main...

— Je ne suis pas assez grand clerc pour vous répondre ici, me répliqua-t-il. Je vois le mal : quant au remède, ce ne sera pas là le premier problème qui n'aura pas été résolu du premier coup...

C'est un brave homme, notre voisin, mais décidément ce n'est qu'un rêveur.

Désormais je l'éviterai.

CARTHAGO DELENDA...

A Clémenceau.

Deux femmes, la mère et la fille, se promènent sur la plage. Un paquet de mer les emporte. On ne retrouve les corps que huit jours après.

Laquelle a été asphyxiée la première ?

De ceci dépendent les destinées de deux familles, et tout ce qui s'en suit, — de par l'Héritage, première pierre de notre droit social, base de la Propriété, de la Famille, — et aussi de la Religion.

Qui va décider ici ?

Autre :

Trois hommes graves, très décorés, sont penchés au-dessus d'un vase où flottent dans l'eau des débris humains.

C'est les poumons d'un petit enfant nouveau-né. — Si les poumons contiennent de l'air, ils surnagent : l'enfant est né viable.

Il n'est pas né viable si les poumons restent à fond, — à moins qu'avec quelques heures de plus et un peu d'une bonne volonté qui peut trouver sa récompense ailleurs qu'en elle-même, un commencement de décomposition détermine quelques bulles d'air et la flottaison.

Sur ceci et sur cela, des experts prononcent — et c'est leur arrêt, irrévocable et sans appel, qui décide de l'héritage, — l'Héritage, première pierre de notre droit social, base de la Propriété, de la Famille — et aussi de la Religion...

? ? ?...

Deux jeunes ténors, dont un baryton, chantent à tue-tête et indéfiniment sur un air de chasse connu le sempiternel refrain,

Quand Papa Lapin mourra,
J'aurai sa belle culotte;
Quand Papa Lapin mourra,
J'aurai sa culotte de drap !

Un bon monsieur qui les suit depuis un bout de temps :

— Pardon, messieurs ! Pourriez-vous me dire qu'est-ce que vous chantez là ?

— Tout à votre service, monsieur : — c'est *la Marseillaise de la Bourgeoisie...*

L'HISTOIRE DE TÊTE-A-CLAQUES

A Charles Monselet.

Tout chien de chasse, tout chien de race, pour mieux dire, est l'ennemi né des fouine, furet, belette, putois, blaireau, de tout ce que la vénerie dénomme « bêtes puantes » ; — et mal odorantes sont, en effet, ces bêtes nocturnes, tortueuses et carnassières qui n'assassinent que la nuit, comme gens de Décembre, et le jour sont terrées sous le sol ou tapies aux trous des vieux murs.

Eh bien ! vraiment, nous étions tous de race, au collège, car, universellement et

d'instinct, nous avions pris en une grippe fauve ce futur malfaisant que l'un de nous, moi peut-être, avait surnommé : Tête-à-Claques.

Tout en joues et en pattes, front d'hydrocéphale aux cheveux rares, figure plate et carrée appelant la giffle, teint de mal-blanc ou de ver d'hanneton, longs bras de quadrumane, mains de bossu, buste court monté comme la boule d'un faucheux sur deux grandes tringles dégingandées, notre animal était laid assurément et difforme à faire regretter l'Eurotas. — Et je retrouve encore l'enfant antipathique dans l'antipathique photographie d'homme que je rencontre parfois aux vitrines des papetiers, car les papetiers auraient la prétention de nous vendre Tête-à-Claques, qui a pris de l'importance.

Mais le voir n'était rien; il fallait l'entendre glousser sa leçon d'une voix de poulet châtré, la bouche bredouillante, barbouillante

et embouillisée, comme pleine de cailloux concassés qui n'avaient rien à faire avec les petits galets de Démosthène ; — et des alternatives de syllabes perçues et de notes aphones ou sifflantes, comme la serinette dépenaillée de l'aveugle des ponts.

Tel encore, nous dit-on, se fait entendre ce mélodieux à notre tribune du Sénat, puisqu'il y a encore un Sénat, — lorsqu'il se soulève d'un petit soubresaut vainqueur sur ses talons de fantoche pour lancer avec prétention le final d'un alinéa appris par cœur, soulignant sa finesse, faisant des grâces, souriant à son esprit, se mirant dans sa plume, le joli merle.

Eh bien! tout cela eût pu passer encore, figure et voix; mais ce qui ne passait pas, c'était l'extraordinaire infatuation de ce vilain oiseau-là! Et de quoi était-il fier, vraiment,

le grotesque ? Ce ne pouvait être de son physique, non plus que de sa force relative en thème, car là nous le valions bien et partout ailleurs.

Tête-à-Claques était glorieux de tout; oui même, je crois, de ce physique disgracié, et de son organe enchanteur, et de son éternel sourire de colique, et de sa finesse, et de son génie, et, non moins que de tout cela, de la grande calebasse armoriée, — marquis, duc ou prince, qu'importe ! — d'où il nous dévalait, matin et soir, au bas du perron, suivi d'un domestique en livrée qui lui portait son *Gradus* et ses autres dictionnaires, l'escortant prudemment jusqu'à la dernière limite. Mais, à cette ligne définie, le garde du corps devait se retirer, — et alors commençait la grêle des taloches, torgnoles, coups de coude et renfoncements. — En as-tu reçu, Tête-à-Claques, et que tu n'étais jamais pressé de rendre !

Pour nous, enfants, Tête-à-Claques sentait et représentait l'aristocratie, c'est-à-dire la déprédation primitive, le privilège passé et futur, le haut parasitisme, la mendicité empanachée, l'arrogance envers les humbles, la bassesse envers les puissants, l'impertinence et l'impudence, l'inutile et le nuisible.

Et voilà pourquoi, même dans ce collège d'aristocratique renom, nous exécrions avec ensemble Tête-à-Claques, car, par une grâce particulière, ou plutôt par l'instinct inné de ce qui est Vérité et Justice, l'enfant naît profondément égalitaire.

On se quitta enfin, et, comme les autres, Tête-à-Claques se disposa à changer la robe Prétexte pour la Virile.

Comme tout le monde, il se fit bachelier ; puis, comme à tous ces beaux fils auxquels une profession est d'avance inutile, on lui fit faire son Droit, — c'est-à-dire qu'on imbiba

encore un peu plus profondément Tête-à-Claques des théories anti-humaines de ce vieux droit Romain, écrit pour et par des propriétaires d'esclaves, qui nous écrase encore aujourd'hui sous le privilège, puisque l'esclavage et l'abus de la possession semblent devoir être éternels.

Puis le joli rejeton fut mis aux mains d'un précepteur trié sur le volet qui lui fit faire le tour d'Italie consacré et peut-être entrevoir un coin du Bosphore, — et voilà Tête-à-Claques passé homme, plus vain, plus creux, plus faux, plus gonflé que jamais...

Sa race est d'ambition célèbre. Tête-à-Claques se mit à couver. Qu'avait-il pondu ? Que sais-je et qu'importe ? une conférence pour la parlotte du quai d'Orsay, l'éloge de quelque Vauvenargues en vue d'une palme académique, ou, suprême ambition, un article mijoté, ressassé, remâché pendant trois ans et d'autant léthifère sur les Races latines dans

l'Europe du Nord ou la Dialectique au quinzième siècle. Le voilà imprimé vif dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Sur ce triomphe, Tête-à-Claques se repose pendant quelques années, cuvant sa gloire, hantant les salons et faisant belle poitrine au devant des cheminées, quand il y a de la place. On le marie, puisqu'il est dit que même ces espèces-là feront des petits — et Tête-à-Claques attend son heure...

Elle sonne à point juste quand notre pauvre France, après le plus abominable des règnes, est tombée râlant sur place, démembrée, écrasée, exsangue. A cette heure, qui était par excellence l'heure de l'eau trouble, Tête-à-Claques apparut avec une foule d'autres Tête-à-Claques et Sous-Tête-à-Claques, nous arrivant de tous les coins de la République, pressés comme harengs et se montant sur le dos les uns aux autres.

Pas de convictions pour le gêner, pas même de précédents à faire oublier, les siens ayant avant lui tout servi. Orléaniste déférent envers Chambord et finissant en queue de poisson Napoléonien, comme ces syrènes du musée de La Haye que nous préconisait le doux Gérard de Nerval, il s'est appliqué à tenir entrebâillées devant lui toutes les portes. Il a ouvert boutique politique, ce grand seigneur, n'ayant rien d'autre à vendre; le gentilhomme s'est fait maquignon — des maquignons c'est l'espèce pire, — et il se démène, s'agite et grouille entre les croquants dans cette boutique de regrats, souriant à la pratique de tout l'agréable hiatus que vous savez, tâchant d'amorcer l'un, de capter l'autre, — important et suffisant comme homme né, — mielleux, bas et si bien plat comme marchand qu'à côté de lui la punaise devient perpendiculaire, — pesant les cœurs vides, sondant les âmes troubles, tripotant les

consciences pourries, nageant dans l'immonde, bredouillant toujours, bredouille pas encore assez. Il s'avance par voies couvertes et sentes détournées, notre gentleman, appuyé confraternellement sur le bras d'un simple roturier, cet autre prototype du haïssable, l'homme à l'œil torve, le strabique divergent, plus répulsif encore et plus hideux que l'antipathique Barthe de 1830 : tous deux, le borgne natif et le sourd volontaire, comme l'Aveugle et le Paralytique de la fable, avec cette différence qu'au moins les deux derniers ensemble marchaient pour un.

Et alors, cet animal a deux têtes également nuisibles et bavant le même venin, ces deux mauvais garnements, le noble et le vilain, vilains tous deux, firent toute la somme de mal possible, semant l'intrigue, fomentant l'imbroglio, entretenant la haine, agents de désordre, de dislocation et de mort, — achevant ce grand pays livré aux mites...

Que vouliez-vous qu'il fît autre chose ? En ses grâces originelles et ses mérites acquis, Tête-à-Claques, qui avait tout juste de quoi faire un commis-rédacteur de ministère, quelque avoué de troisième ordre, et qu'on eût difficilement accepté avant les autres comme professeur de sixième dans un collège départemental, Tête-à-Claques, qui ne sait rien de ce que tout homme doit d'abord connaître et qui ignore tout ce qui est la vie des hommes, ce qu'est le travail, ce que doit être le salaire, Tête-à-Claques, qui n'a jamais su seulement ce que coûte une livre de pain, Tête-à-Claques s'est fait Pasteur de Peuples et il a un instant conduit nos destinées, Dieu sait comme !

Il a peut-être encore devant lui bien du mal à faire...

MONARCHIE

A Pierre Petroz.

Dans les enfilades sans fin des vastes galeries du Palais, sous les encorbellements des plafonds aux lourds caissons savamment enchevêtrés et chargés d'or, la lueur rougeâtre des grands lustres pâlit aux premiers rayons de l'aube verdâtre qui se glissent entre les pesants rideaux de velours cramoisi.

Une foule serrée et anxieuse se presse là dès la veille. Un silence de mort règne : les yeux seuls de tous ces hommes blafards s'interrogent sans oser se répondre.

Au-dessous des balcons, le peuple attend, répandu dans les jardins. Par instants, un sourd mouvement de houle étouffée atteste sa présence.

Les hauts dignitaires de l'État, chamarrés de broderies, constellés de croix, sont réunis dans la première Salle, celle qui touche aux Appartements Royaux, et leurs fronts jaunes creusés de rides sont penchés dans un morne silence.

De loin, d'autres personnages considérables à profils hébraïques, guettent et quêtent d'eux comme à l'affût, un regard, un signe qui ne viennent point....

Mais, comme le flot s'écarte sous un puissant navire, la foule tassée s'est d'un coup entr'ouverte pour livrer respectueusement passage à d'autres vieillards survenant, plus graves, blêmes et mystérieux que les autres encore.

Ces hommes solennels, tout de noir vêtus, ont pénétré par la porte sacrée, qui s'est aussitôt refermée sur eux, — et c'est maintenant sur le joint de cette porte mystérieuse que tous les regards éperdus sont invinciblement braqués...

Que va-t-il sortir de cette porte ? Quelles choses obscures se trament derrière elle ? Quelle est l'angoisse de cette foule muette ? Qu'attendent ces hauts dignitaires ? Qu'attendent ces grands financiers et ce peuple ? Qu'attendent enfin, frémissant d'impatience, ces fils magiques qui, courant par les coteaux entr'ouverts, sous les monts et aux fonds des océans, vont porter la parole de l'homme, la guerre ou la paix, la ruine ou la fortune, aux confins de l'Univers ? — Qu'attend l'Univers lui-même ?

Un bon monsieur qui se trouvait à mon

côté, voyant bien que j'étais étranger en ces parages, fut assez généreux pour comprendre et satisfaire ma curiosité.

Il me fit un clignement d'œil, et se penchant tout près contre mon oreille, il me chuchota si bas que j'avais peine à l'entendre :

— Monsieur, notre jeune et adoré Monarque, seul espoir du pays et âgé de sept mois et demi, est depuis deux jours atteint de la diarrhée et nos destinées à tous, — et même la vôtre, Monsieur, qui ne semblez pas vous en douter, — dépendent de la matière plus ou moins louable dont le plus ou moins de densité peut changer la face du monde — et qu'à ce moment même notre savante Faculté s'occupe à palper dans son pot de chambre...

IL EST DÉFENDU DE DÉP...

A Lucius Nestor Songeon.

Une vieille caricature, — de Charlet, si je me rappelle bien.

Le dessin est en largeur, sur petit format.

Un léger échafaudage est dressé contre un mur : sur ce mur l'inscription sacramentelle, le *Mane-Thecel-Pharès* courant de toutes les Préfectures : — IL EST DÉFENDU DE DÉPOSER DES ORDURES LE LONG DE CE MUR, SOUS PEINE D'AMENDE.

Le peintre a tracé l'inscription, et il a déjà rempli de noir les premières lettres :

IL EST DÉFENDU DE DÉP...

Là, il s'est arrêté, — pour un tout petit instant, — et, accroupi sous l'échafaud, au bas de ce même mur, juste au-dessous de sa propre littérature, et sans même avoir lâché le pinceau officiel qu'il tient en main, il... — il n'a pas seulement l'air de soupçonner qu'il gagne l'amende, en train qu'il est de contrevenir audacieusement et premier à son Ordonnance à peine tracée.....

Pas de mot explicatif au bas de la lithographie. Inutile.

On rit, et chacun de se dire : — Comme c'est bien là le caractère *français* !!!...

Car c'est la Légende, — et depuis combien de temps court-elle ! — de par ceux qui ont intérêt à la faire courir : — « Légèreté fran-

çaise, esprit de désordre, d'indocilité et de rebellion; peuple indiscipliné et indisciplinable à jamais... »

Déduction immédiate : — Bridez de court; tenez bon en main. Et en avant les menottes, — ce qui nous permettra de fouiller tout à notre aise dans leurs poches !

Si faciles à mener, hélas ! sommes-nous tout au contraire, si prêts toujours à tout accepter et à tout subir, que, chose inouïe ! nous avons nous-mêmes passé condamnation tout de suite et accepté premiers cette réputation de rebelles nés; et nous la propageons bénévolement, en toute soumission à la Légende menteuse. Dès qu'il a convenu à l'empirique de nous déclarer malades, nous allons au pansement, comme moutons à la tonte.

Et quel excès de pression, quelle monstrueuse surcharge a-t-il fallu chaque fois que la chaudière a éclaté !

Relisez donc l'histoire !

Lorsqu'au commencement du dernier Empire, il s'agissait de faire croire que le travail désormais ne chômerait plus, on fit de tout, coûte que coûte, et aussi des squares. Le premier fut, je crois, celui de la Tour-Saint-Jacques.

« — Eh bien ! me racontait un très gros, et en vérité très intelligent personnage de ce temps-là, qui n'a pas démérité de ce temps-ci, — on avait dressé les terreaux, tracé les massifs et on commençait à planter.

» Aux heures des repas, matin et soir, tout à l'entour des enceintes se pressait, s'entassait la foule populaire, accourant voir les travaux en attendant l'ouverture.

» C'était prochain. L'administration donna l'ordre de poser les grillages intérieurs.

» Jugez du cri qui fut poussé dans le Conseil quand je m'avisai de proposer qu'on lais-

sât l'intérieur absolument libre, — sans grillages ni clôtures !

» — Y songez-vous ? me criait-on de toutes parts ; — et dans un quartier comme celui-là, encore ! Mais ils arracheront vos fleurs, briseront vos arbustes ; ils ne vous laisseront pas une feuille !

» Je m'animais à mon tour, et j'offris de faire l'essai à mes frais, m'engageant à remplacer tous les plants détruits.

» On finit par accepter le défi, par curiosité, — et, le jour venu, quand on ouvrit les portes (j'étais là !), ce fut comme une véritable rupture de digues. La foule était si compacte et houleuse que j'étais déjà un peu inquiet...

» Le soir, il ne manquait ni une rose ni un brin de jasmin. Pas une seule trace de pied sur les bordures, — et il en est depuis toujours ainsi... »

On gonfle un ballon.

Une centaine d'hommes est cramponnée aux cordes d'équateur et au filet, maintenant à grand peine le monstre qui se débat, fait rage, roule furieux sur lui-même, soulevant de terre par instants ceux qui le retiennent avec tant d'efforts.....

« — LACHEZ TOUT ! » — et, tout d'un coup, plus de lutte !....

Subitement calmé, sans secousse, dans une molle majesté, l'aérostat s'élève par l'éther, — *libre*.....

LE PROPRE DISCOURS DE LA TÊTE COUPÉE

A Auguste Vacquerie.

Si vous manifestez quelque étonnement de ce que cette Tête coupée m'ait parlé, — intelligiblement, distinctement parlé, — je m'en tiendrai à vous plaindre d'une telle méfiance en m'en étonnant un peu à mon tour, mais sans m'en blesser autrement d'ailleurs. Je sais la force des préjugés, et ne veux pas insister, — pour l'instant . . . . . .

. . . . . .

Donc, on venait d'apporter du lieu de l'exécution les restes de l'homme guillotiné. Le célèbre docteur Agamus, dont j'étais l'é-

lève favori, m'avait chargé de les recevoir, en l'attendant.

Les deux infirmiers déposèrent sur une des tables de pierre de l'amphithéâtre le corps nu, sans la serpilière en toile d'emballage qui enveloppe ordinairement les morts de nos salles, et je pris moi-même dans le panier d'osier, peint en rouge sombre comme les paniers à œufs rouges, la Tête, que je plaçai, droite, au bout de la table. — J'assiste encore dans mon souvenir précis à toute la scène et je me rappelle même avoir remarqué à part moi, une fois de plus, de quel poids vraiment insupposable pèse une tête coupée dans les deux mains d'un vivant.

Je vois d'ici les deux infirmiers refermer sur eux en se retirant le double battant de la porte, et moi-même allant me rasseoir à côté du grand poêle en tôle sur lequel nous faisions, du matin au soir, bouillir à glouglous dans deux marmites de terre nos préparations

ostéologiques. — Le poêle se trouvait n'avoir pas été allumé ce matin-là. — Tous ces détails sont présents pour moi.

Je me renfonçai dans la lecture de ma « *Pathologie interne* » en attendant l'arrivée du grand Agamus, mon maître.

. . . . . .

. . . . . .

Au bout de quelques instants, il me sembla entendre un léger bruit, presque insaisissable, dans cette grande salle où j'étais absolument seul être vivant, entouré de trépassés fort silencieux d'ordinaire.

Ce n'était pas des sons articulés, c'était un murmure, comme le susurrement qu'aux soirs d'été, la bougie éteinte, vous percevez autour de votre oreiller, dénonçant l'imminente attaque du moustique au suçoir suraigu ou le battement d'ailes innocent du chrysope (« — O de quelle benoite et riante cou-

leur ils ont la prunelle ! s'écriait Nodier). »

Je me retournai du côté de la Tête-Coupée.

C'était *Elle* !....

Visiblement elle remuait les lèvres et elle me regardait en clignant avec force de l'œil gauche, comme pour me faire signe d'intelligence...

Le fait, — peu commun en lui-même, je le reconnais, — aurait pu troubler tout autre, étranger aux études de la troisième série des Cours du savant Agamus. Mais nous en avions vu bien d'autres avec lui et j'ai, heureusement pour moi, assez de bon sens naturel et de méthode acquise pour ne pas me laisser surprendre par des phénomènes même un peu plus inattendus que celui-là.

Je m'approchai donc, de très près, car la

voix de la Tête coupée était excessivement faible, — ce que comprendra bien vite toute personne ayant les moindres notions d'anatomie.

Et, quoique ce fût précédemment la tête d'un assez vilain garnement, d'un véritable chenapan, d'un meurtrier, pour tout dire, — puisqu'elle avait, en somme, payé sa dette, comme un failli réhabilité, — je lui dis, avec le sentiment des convenances et cette politesse exquise dont je ne saurais jamais me départir :

— Si vous désirez quelque chose, Madame la Tête, le savant docteur Agamus, mon maître, va rentrer.

— Le savant docteur Agamus, ton maître, est une bourrique, répondit la Tête...

— Oh ! ! !.... fis-je, scandalisé.

— ... et tu es une bourrique aussi, mon

garçon, comme est bourrique l'humanité tout entière, et comme bourrique j'étais moi-même il n'y a pas plus d'une heure et demie. Mais la petite opération bienfaisante qu'on m'a fait subir et dont j'avais une frayeur si ridicule, m'a, d'un coup, débrouillé le regard, et j'y vois clair à présent !....

En prononçant ces paroles, la Tête roulait des yeux tout ronds, mais qui ne me semblaient exprimer en somme qu'une extrême bonne humeur.

Quoiqu'elle m'eût désobligé par son manque complet de déférence envers mon illustre Maître et qu'elle s'exprimât avec une familiarité un peu excessive, il pouvait y avoir pour moi quelque profit dans cette conversation.

J'allai donc chercher ma chaise et je m'assis tout auprès d'elle pour ne rien perdre.

Elle reprit :

« — Et tout cela est pourtant si net, clair, logique et limpidement visible que je me demande comment j'ai pu attendre qu'on me fermât les yeux, comme vous dites, pour me décider à les ouvrir.

» Toutes vos idées primordiales sont du tout au tout faussées.

» De la Mort, par exemple, — et je puis t'en donner des nouvelles toutes fraîches, n'est-ce pas ? — de la Mort, cette grande calomniée, terreur des niais, qui est la suppression immédiate, définitive de toute souffrance, l'infinie jouissance de l'éternel repos ; qui vous délie de tout devoir et même de tout droit ; l'oubli immédiat, l'absolu dégagement de tout ce qui est trop chaud ou trop froid, de la misère, de la maladie, du labeur stérile, de la persécution, de la peur, de la haine des autres et de la vôtre, de l'intolérable souffrance de l'indignation impuissante, — de

ce Bienfait des Bienfaits vous avez fait le plus horrible épouvantail, et — ô imbéciles ! — le plus redouté des châtiments.

» A chaque instant pourtant, de toute famille en deuil, de la vôtre même, il vous vient, on vous raconte la même éternelle histoire : — les traits du moribond avaient été horriblement convulsés par les souffrances de la maladie : au bout de quelques instants, la mort a rendu à son visage le calme infini, l'admirable sérénité de l'éternel repos... — Et qu'est-ce que cela vous apprend ? — Rien !

» Au contraire !

» Du commencement de votre sotte histoire jusqu'aujourd'hui, Achille veut tuer Hector, Hector, Achille. Fureur haletante de ci, terreur éperdue de là, stupides toutes deux. Eh ! quoi, celui-là que tu hais le plus, tu ne rêves qu'à le combler de cet ineffable bien qui résume en lui tous les autres biens ! Tuer ton ennemi, nigaud ! efforce-toi donc plutôt de prolonger sa vie !...

» Crois-tu que je changerais à présent ma place pour celle des jurés qui m'ont condamné ? Voilà des braves gens pourtant et j'étais un dangereux coquin. Eh ! bien, je les vois d'ici : — celui-ci a une femme qui le trompe et le ruine. Il le sait et se mine de chagrin, n'y trouvant rien à faire, parce qu'il n'y a rien à faire, en effet. Ce serait le plus malheureux des hommes, s'il n'avait à côté de lui ses voisins.

» Celui-là, qui va être frappé de la plus cruelle des peines : il ne s'est pas marié pour rester avec sa vieille mère, à laquelle il s'est voué pieusement et qu'il adore. Sa mère s'éteindra dans ses bras, en quelques mois d'atroces souffrances contre lesquelles il aura le désespoir de ne pouvoir rien : — je vois le cancer qui la ronge.

» Cet autre, — son fils bien-aimé, l'unique espoir de sa vieillesse, est en train de le déshonorer sans retour.

» Celui-ci, — après une vie de travail acharné,

fier jusqu'ici d'une haute situation bien acquise et du respect de tous, est irrémédiablement atteint dans son crédit et voit déjà s'écrouler tout à l'heure sans merci et son bien et sa considération dans la honte de l'infâme faillite ; il en sera mort dans six mois, à petit feu.

» Celui-là..... Mais finissons. — Crois-tu qu'il y ait justice et bon sens à ce que ce soit moi, et non ceux-là, qui ne souffre plus et jouisse en paix du suprême dégagement de toutes choses ? Et c'est à moi, un scélérat exécrable, — si je n'étais un fou à lier, — c'est à moi que votre intelligente Entité sociale, prenant de vrai pour cette fois la place du Dieu qu'elle fit à son image, décerne en superlatif paiement, le bienfait des bienfaits : la bonne, la suave Mort ! — Et cela, quand vous pouviez de votre plein droit m'infliger, en châtiment surhumain, l'intolérable supplice de la vie dans la mort, par la solitude éternelle et l'inaction implacable entre quatre parois nues, par le si-

lence désespéré et la nuit sans fin, — à jamais seul avec moi-même, au plein nid de vipères de mon souvenir.....

» Mais accordez-la donc plutôt d'abord et tout de suite, cette grâce suprême de la mort, à ces honnêtes et naïfs jurés qui me condamnèrent — et qui, eux au moins, n'avaient, que je sache, pas fait de mal pour être condamnés au supplice de la vie !

» Et contemple encore sur un seul point de détail votre sainte et immaculée bêtise : vous tuez des hommes — et ce n'est même pas pour les manger !

» Mais il semble avoir été dit qu'en toutes choses et toujours, vous ferez précisément le contraire de ce qui doit être fait.

» Vous marchez obstinément sur la tête, et, ce qu'il y a de cocasse, c'est que vous vous étonnez naïvement, de temps à autre, de ne

pas vous trouver tout à fait à votre aise. C'est vous qui vous faites du mal, et c'est aux autres que vous vous en prenez. Le chien mord la pierre qu'on lui jette ; mais ce n'est qu'un chien. Vous vous jetez la pierre à vous-mêmes et vous la mordez avec fureur.

» Vous avez la peur bleue des révolutions : vous passez tout votre temps uniquement à semer de la graine de révolutions, — et, avec rage sanguinaire, vous écrasez le grain germé.

» Relis simplement ton Histoire : elle te rappellera que tes classes « dirigeantes et conservatrices », avec leur manie de conserver et diriger, ont jadis forcé les pauvres gens, — les éternelles pauvres gens ! — à menacer Paris de l'incendie, si on persistait à les écraser avec l'abominable Gabelle ? — Paris a dû payer la moitié de la rançon de François Ier, pour obtenir deux foires par an à Saint-Denis. — Pour peindre sur leur

enseigne : *Le Chat qui pelote* ou *La Truie qui file*, — leur blason à eux, — il a fallu aux gens du faubourg Antoine vingt émeutes et dix révoltes. — Émeutes pour tenir la porte de leurs boutiques ouverte jusqu'à huit heures du soir ; émeutes pour ne pas accepter la fausse monnaie fabriquée par les rois eux-mêmes, émeutes toujours et partout, révolutions par suite, — provoquées par votre détestable Autorité, toujours !

» De bonne foi, aurais-tu vu la révolution de 1830 sans les Ordonnances de juillet, — celle de 1848 sans le « *fin* » Louis-Philippe et son non moins perspicace Guizot ? Selon ces experts-jurés en gouvernement, avec l'adjonction des capacités, tout était perdu. Les nigauds ! Nous en voilà loin aujourd'hui, avec le suffrage universel !

» Mais hier, pas plus tard, qui donc, en vérité vraie, mettait le feu à Paris et faisait « flamber

finances » pour éteindre le feu dans le sang ?

» Vous semblez avoir juré d'épuiser votre imagination à couper dans le bois les baguettes pour vous cingler. Vous suez sang et eau, vous vous résignez à manquer de tout, pour gorger, avec respect, reconnaissance et amour, ceux qui vous donnent la schlague et vous fourrent dans les plus méchantes aventures. Mais il vous plaît que ce soit les domestiques qui commandent aux maîtres, et vous vous croyez perdus à la seule supposition de chômer de patron et de vous appartenir à vous-mêmes.

» N'as-tu pas vu, il y a quelques années, un brave oison bridé de peuple, un matin par hasard débridé et au dépourvu de monarque, aller en quêter un chez le peuple d'à-côté ? Et pourtant jamais tu n'aurais l'idée, fautant de punaises, d'en aller emprunter à ton voisin. Vois-tu comme tu es peu logique ?

» Et cent autres sottises, tantôt féroces,

tantôt niaises, le plus souvent les deux ensemble. Ne voilà-t-il pas que vous refaites des miracles — à l'heure qu'il est ! — et, pendant que dort à son clou le fouet à fouetter, vous laissez un tas de Vierges non contrôlées par le docteur réapparaître toujours à des jeunes bergers, — à des vieux avoués, jamais ! — partout où il est besoin de vous carotter cent sous, et toujours infailliblement à côté d'une source dont on vous vendra l'eau claire en bouteilles... »

Ici la tête se tut subitement.

Je pensai qu'elle désirait prendre quelques instants de repos, — et, m'éloignant avec discrétion, j'allai retrouver auprès du poêle mon volume de « *Pathologie interne.....* »

Hyperathéisme

A Émile Fontenelle.

Combien de fois mon vieil ami Babinet, qui se répétait toujours sans nous ennuyer jamais, m'a-t-il conté cette toute petite histoire !

Il sortait de l'Institut avec son confrère B... Section de Physique, (— marqués au B tous les deux ! va-t-on dire finement à la rue des Postes.)

J'ignore sur quoi la séance s'était terminée, mais le confrère B... était dans une exaltation extrême et criait comme un paon, en arpentant le pont des Arts :

— Non, il n'y a pas de Dieu, n... de D...!

Et bien d'autres choses encore, non moins énormes.

— Calmez-vous, mon cher ! lui répétait instamment Babinet en allongeant le pas à son côté. Il n'y a pas nécessité que les passants vous entendent.

— Comment, que je me calme ! Mais il faut être un imbécile, il faut être un scélérat pour croire, etc., etc., etc.

Impossible de le faire taire. — Babinet enfin s'arrête court sur place, agrafant B... par le bras ; — et, criant plus fort que lui :

— Alors, lui dit-il, vous êtes bien sûr qu'il n'y a pas de Dieu ?

— Comment, si j'en suis sûr !!!

— Eh ! bien, mon ami, vous êtes *encore plus superstitieux* que moi. — Je n'en sais rien du tout.

L'IMPRÉCATION DU MORCEAU DE VIANDE

A Victorien Sardou.

Un cercle de fer étreint mon crâne et, de minute en minute, une invisible main resserre tortionnairement l'écrou. Contre mes tempes endolories, mes artères battent à coups redoublés, béliers obstinés, pendant que mes extrémités se glacent d'un froid mortel.

Je sens dans mon estomac — (tel un fort navire désemparé roule, au hasard des vagues) — oui, je sens dans mon misérable estomac des ondulations profondes, des soulèvements alternés qui montent par instant jusqu'au pharynx et vont le déborder. Une mer acide brûle mes

parois et le pyrosis y applique sans pitié ses fers chauds.

Je n'ai même plus la force d'entr'ouvrir mes yeux ; et par la nausée, le spasme et l'inexprimable angoisse, j'entends, qui s'élève vers moi du fin fond de mon estomac tourmenté, l'Imprécation du Morceau de Viande.

« — A mon tour, je te tiens, meurtrier !

» Hier, je vivais, tout heureux de vivre. J'étais ton innocent compagnon, malmené souvent, mais je m'en contentais, et je me croyais quitte en te donnant mon lait et mes engrais, tout ce qui était de moi.

» Par surprise, traîtreusement, tu m'as mis à mort de ta main, — de cette main que je te léchais !...

» Sans trembler, tu m'as arraché de ma peau sanglante ; tu m'as par morceaux découpé sans pâlir ; tu m'as, sans remords, disposé sur le

gril ardent ou jeté dans l'odieuse marmite, et, — sans que ton être entier se soulevât d'horreur, — tu m'as ingurgité.....

» Maintenant c'est la victime qui devient le bourreau : je me venge !

» A mon tour je te tiens, meurtrier !

» Quoi ? Tu plaides, homme culinaire ! — Ma chair, réponds-tu, t'était nécessaire, indispensable ?

» Gourmand et menteur ! Te suis-je donc à toi plus indispensable et nécessaire qu'aux quatre-vingt-centièmes de ton espèce humaine qui, sur l'orbe terrestre, depuis l'indénombrable Indou jusqu'au paysan de tes montagnes et de tes plaines, s'abstiennent à jamais de chair et ne tuent pas pour vivre ?

» Tes dents ne t'ont-elles pas immutablement et sans appel désigné ce que tu mangeras ? As-tu seulement, comme tous les car-

nivores, des dents pour la déchirer, cette chair que tu as la prétention de manger ? Mais tu n'as reçu que des molaires et tu n'as même pas, malheureux ! des canines comme le dernier macaque d'Algérie qui, plus sobre que toi, ne vit que de grains et de fruits.

» Quoi encore ? Tu invoques tes docteurs à ton aide : — tu ne peux te passer de nourriture animale dans les villes ?

» Et qui te force à y vivre, dans tes villes, où tu respires, benêt ! l'air que ton voisin a expiré, où tu te tasses et entasses jusqu'à superposer même tes charognes, au lieu de vivre au large dans le bien-être, de dilater tes poumons dans ta force et ta liberté !

» Tais-toi donc, et frémis, scélérat ! Par la tombe de Brisse le Baron ! sur toi je me venge et je venge la nature entière !

» Dans ton œsophage dévasté, de tout mon

poids je pèse sur tes intestins indûment raccourcis, plus lourd qu'un article de Sarcey ! Je t'étouffe à la fois et je t'empoisonne, et par moi tu souffres à ton tour, et par moi tu vas à ton tour périr !

» J'ai déjà lâché dans les cavernes de ton charnier l'essaim des fièvres pernicieuses, sthéniques ou asthéniques : la putride, la muqueuse et la typhoïde se disputent entre elles ton cas, proie dévolue, et dans ton gazomètre infâme j'ai déchaîné les gaz sans nom, intercombattants subtils et brutaux.

» Je te voue aux gargouillements, aux borborygmes, aux éructations, aux flatuosités honteuses ! Je te livre à la colique, aux tranchées, à la diarrhée, à la constipation, à la dyspepsie, au choléra, à la peste ! Meurs dans la fièvre, dans les convulsions, les sueurs, par l'atroce agonie, — mordu, rongé, ulcéré, percé, torturé, rompu, tenaillé, exaspéré ! Crève, objet devenu d'horreur et de dégoût même pour tes proches,

ballonné, malodorant et même contagieux !

» Ça t'apprendra à manger de la viande !...

» Peuple, Monselet te trompe !!! »

LE RESPECT

A Philibert Audebrand.

Je ne connaissais que depuis trop longtemps le vieillard déplorable et « comme il faut » qui, au bout d'une vie mal remplie, venait tous les soirs dans ce café assoupir près de nous sa vieillesse sans honneur. Bien que descendant d'une série trop historique de fermes cocus et plus incontestablement encore d'une ribambelle féminine dont chaque cotillon avait laissé partout un lambeau, de l'Œil-de-bœuf à la petite maison du dernier traitant, il jurait à tout propos sa parole de gentilhomme qu'il ne tenait pas dans ses veines une seule goutte de

sang qui ne lui coulât en ligne droite de la première croisade. Il avait toujours vécu en vrai parpaillot, en athée, bien que sans jamais quitter sa médaille de Fourvières sous sa flanelle, et il allait tout à l'heure mourir en capucin effaré, car il ne lui manquait rien de ce qu'il faut pour avoir peur.

Chétif et malsain comme tout fruit de souche usée, inutile et incommode s'il en fut, ignare, frivole, têtu, gourmand, suffisant, vantard, fanfaron, arrogant, à la fois d'une bassesse et d'une vanité domesticales, il était sans pareil pour gueuser un petit écu quand l'appétit le talonnait.

Il semblait s'être promis d'être plus insupportable encore ce soir-là qu'à son ordinaire.

Il nous débita les discours les plus incohérents avec force grimaces saugrenues — et finalement, sur un souvenir de menuet, s'entreprit à danser d'une façon ridicule.

Et comme de quelques places on avait souri, plutôt de compassion, certainement, que par envie de rire, il s'arrêta court dans une pirouette — et nous dit, de tout son sérieux :

— Ah ! Messieurs, vous ne valez plus rien de rien, et la France est bien morte. Vous avez *perdu le Respect ! ! !...*

SANS NOM.....

A Stahl Hetzel.

Il y a — il y avait aussi le Parti des gens qui « aiment le peuple », — comme le chien aime les côtelettes.

Seulement ce parti n'est pas un parti ; car

— ce n'est pas une théorie, c'est un fait :
— ce n'est pas un système, c'est un homme ;
— ce n'est pas l'élection, c'est l'hérédité ;
— ce n'est pas l'hérédité, c'est l'élection ;
— ce n'est pas l'autorité, c'est la révolution ;
— ce n'est pas la révolution, c'est l'autorité ;
Etc., etc., etc.

Aussi pour couper court à la litanie qu'indéfiniment on poursuivrait, — ce n'est pas une Opinion, c'est une Industrie.

C'est la franc-maçonnerie instinctive des Catilina sur toutes mesures qui attendent César pour payer leurs dettes : tous charmants et bons enfants d'ailleurs, n'ayant rien à eux, tout des autres, — enrôlés sous la noble devise des Ravenswood : « *La main ouverte !* » — pour prendre, et même pour donner, quand ça déborde. — Généreux comme un voleur, a dit Beaumarchais qui fut prophète en son pays. — Aimables lurons pour la plupart, fricoteurs, gobichonneurs et bout-en-train, amis des pompiers et de leurs « dames », louchant devant tout billet de mille et souvent en froid avec la Correctionnelle ; mais qui n'a pas ses petits défauts ?

D'ailleurs sottisiers par excellence, — nous en disent-ils ! — braillards par goût et un peu

coupe-jarrets par métier, quand l'occasion se présente bonne : tout pour l'Ordre, et même contre! Mais pleins de déférence toujours pour notre sainte Religion et ses saints Ministres, sans que leur gobelet ni Jeanneton y perdent rien, bien entendu.

Il y a de tout là-dedans, voire des convaincus. J'en connais même un, vraiment honnête, pour qui c'est « un Culte, » et deux autres, pas méchants, pour qui c'est « le Souvenir. » — Le souvenir de quoi ? du crime, de l'imbécillité, de la déroute, de la ruine, de la honte ? — Hélas ! monsieur, « le Souvenir ! » et, je vous en prie, finissons-en donc une bonne fois avec ces « *récriminations stériles !....* »

Naturellement, ces « amis du Peuple » exècrent la République, — qui est le Peuple.

Ils la trouvent immorale, et ils s'attachent surtout à la démontrer sans grâces et superla-

tivement ennuyeuse, — *crevante* — selon le lexique de Compiègne.

Cette famille Kinck était décidément par trop embêtante : nommons Tropmann !!!

Passons !...

LA VRAIE LÉGENDE NAPOLÉONIENNE

A Grévin.

« — Oui, m'sieu ; nous avions autrefois des fusils à « silesq, » qu'on nous les a remplacés par des fusils à « permission. » C'est les meilleurs fusils. Mais y a encore un choix : tous les fusils à permission n'se valent pas..

» Ainsi, voilà moi : regardez c'fusil-là ! C'est pas parce que c'est mon fusil, mais j'vous parie qu'avec ce fusil-là, d'la place d'l'Obélixe, j'vous décroche un homme à n'importe quelle fenêtre des Tuileries, — pourvu qu'ça soye un bourgeois.

» Ça vous fait rire ? Pizet riait, lui aussi,

chaque fois que j'lui causais d'mon fusil. Y m'disait : — Tu nous embêtes avec ton fusil ! Ton fusil n'vaut pas mieux qu'mon fusil !

» Moi, j'disais rien, connaissant mon fusil.

» Mais v'là qu'une fois, vous vous rapp'lez bien, au deux Décembre, qu'on nous a fait sortir, toute la troupe, et garder les boulevards : — qu'il faut dire que les p'tits verres et les cigares et l'argent, rien ne manquait ; l'Empereur avait bien fait les choses, faut-être juste ! — Pour lors nous étions campés, nous autres, sur l'boul'vard des Poissonniers (1). C'était le 3 ; non, le 4 ; non, le 3 ; — enfin, ç'a ne fait rien à la chose. — N'y avait plus un chat dès la veille ; nous avions tout balayé, Chaqu'fois qu'y s'en montrait un, Rrrrrran ! tous à la fois ! — Y n'osaient plus passer, les lâches !

» Mais v'là-t'y pas qu'j'en vois trois, loin comm'tout, qui avançaient l'nez comme pour

(1) Il veut dire le boulevard *Poissonnière*.

voir, et pis y rentraient, et pis y r'sortaient. Enfin, y's décident, et les v'là qu'y traversent ! — Y avait l'père, y avait la mère, y avait la p'tite, — une toute petiote, avec les ch'veux blonds, qui y retombaient dans l'dos : j'la vois encore !

» J'tenais mon joint ! !

» J'dis à Pizet : — Tu vois bien, la p'tiote, là-bas ? — Où ça ? qu'y m'dit ... et y r'gardait, mais y n'voyait rien, tant qu'c'était loin. A la fin : — Ah ! oui, qu'y m'dit : j'la vois ! — Eh ben ! que j'lui dis, j'te parie que d'ici j'te la décroche ! — T'es pavillon, ben sur, qu'y m'dit ; c'est trop loin ! — J'te parie un cintième ! — Va pour un cintième ! — J'épaule, j'vise. Paf ! j'décroche la p'tiote ! (Riant.) La mère était d'eune colère !... Vlan ! je r'charge : paf ! j'décroche la mère !... — avec c't outil-là, m'sieu, avec c't outil-là ! ! !... »

— Et le père,... qu'est-ce que vous en avez fait ?

— L'bourgeois qu'était resté su'l'tas ? — *J'l'ons arrêté : il était coupabe !.....*

UNE PAGE DE MÉMOIRES INÉDITS

A Emile Zola.

. . . . . .

. . . . J'avais pris cette fois, toujours au faubourg Germain, une petite chambre garnie au troisième et dernier étage du numéro 3 de cette modeste rue des Canettes, où trônait alors madame Cardinal en son « Cabinet de lecture », le dernier des « Cabinets de lecture ». Dès qu'un livre nouveau avait paru le matin chez Souverain ou Renduel, toute la pléiade romantique s'abattait là, et c'était à qui le dévorerait premier. La bonne dame nous fut souvent propice.

Juste en face de moi, dans un autre petit hôtel meublé, perchaient Mürger, Busquet, Vitu, Fauchery, qui délivra plus tard avec moi la Pologne, tous gens de compagnie joyeuse et même de gaieté un peu formidable. L'ami Champfleury y venait souvent, sans y demeurer. Comme il faisait dès lors dans la faïence, il s'était mis dans ses meubles, à côté, rue du Cherche-Midi ; mais déjà je n'étais pas précisément d'accord avec lui sur sa littérature.

La rue étant étroite, il nous était commode de causer de fenêtre à fenêtre — on en entendait de belles ! — et de nos petites affaires, et de mesdemoiselles Anna (nous traversions à ce moment une série d'Anna), et du cours de notre bourse qui n'avait rien de commun avec le monument de la rue Vivienne, — mais surtout d'esthétique, la grosse question d'alors, toujours première inscrite à notre ordre du jour en ces temps d'innocence.

On sait que sur le terrain de l'esthétique il n'y a pas de concessions. — Fauchery, qui avait du feu, s'y montrait parfois un peu acerbe, et comme je ne lâchais pas non plus mon bout, les passants s'arrêtaient étonnés de recevoir sur leur nez en l'air les « — Imbécile !.... » et les « — Foutue bête !.... » que nous nous lancions à plein gosier, surtout aux clôtures de discussion, en refermant à grand fracas nos fenêtres réciproques. Ça faisait dans la rue des petits groupes.

Je n'avais qu'un pas à faire et la rue du Four-Saint-Germain à traverser pour aller prendre mon repas, quand je le prenais, dans l'échoppe d'un gargotier enfumé de la rue des Ciseaux, tout à côté de la vieille prison de l'Abbaye, encore à moitié debout. En ce temps-là, les gargotiers ne s'étaient pas avisés d'inscrire somptuairement : CRÉMERIE sur les boutiques où ils vendent du vin et de l'eau-de-vie.

Aujourd'hui l'Abbaye démolie a fait place à des maisons de « rapport. » La rue des Ciseaux est morte : ils l'ont appelée « rue Gozlin » (?) — Léon Gozlin, au moins ! — Morte aussi depuis longtemps et enterrée, la bonne maman Cardinal ; Mürger est mort ; notre — si vivant alors ! — Fauchery dort à deux mille lieues de la rue des Canettes, sous la terre du Japon ; le poète des « *Heures* », Busquet, est libraire, et Vitu, qui avait tant d'esprit, s'est fait bonapartiste. Seul je survis.

. . . . . .

. . . . . .

Le plus considérable et le plus considéré des cinq ou six fidèles de la gargote était un vieux bonhomme tout sec qu'on appelait avec déférence « Monsieur Macard » ou Macard, jamais le père Macard.

Ce vieux Macard n'était pas sans titres au respect général. D'abord son âge ; ensuite il

était né dans cette même rue des Ciseaux où ses parents étaient morts, où il achevait de vivre sans l'avoir jamais quittée plus d'un jour et dont il connaissait l'histoire en détail depuis deux générations au moins. Enfin, il représentait parmi nous, oiseau rare ! le parti des rentiers, c'est-à-dire qu'il avait eu la prudence et la résignation, tout le long de sa longue vie d'ouvrier, de se mettre de côté une réserve de quelque trois francs, je suppose, ou trois francs cinquante par jour pour le temps où il ne pourrait plus travailler de son métier d'éperonnier, ainsi dénommé parce qu'on y fabrique à perpétuité des boucles de ceinturon.

C'était une petite fortune en effet, trois francs par jour, dans ce milieu et par un temps où le liard comptait sérieusement dans la monnaie courante ; où le pain de quatre livres ne nous coûtait pas plus de huit sous ; où les marchands à petites voitures assourdissaient les rues avec leur chasselas de Fontainebleau —

très authentique, s'il vous plaît ! — à douze sous le panier, trois sous la livre ; où, pour un sou, la marchande du Pont-au-Change nous délivrait une livre gras-pesée de bonnes pommes de terre à l'étuvée, toutes chaudes !

Mais ce qui valait principalement à ce brave « Monsieur Macard » la considération générale, c'était sa gravité bienveillante, son humeur toujours égale, son infinie douceur, son esprit de modération en toutes choses ; et, pour ne rien omettre, c'était aussi sa tenue toujours parfaite en son éternelle redingote bleu-de-Roi, vieux drap honnête que les dimanches avaient renoncé à user et que son digne propriétaire arborait « à tous les jours » depuis qu'il avait renoncé au travail ou que le travail avait renoncé à lui.

Bien qu'il parlât peu et qu'il ne se livrât guère, M. Macard m'avait gagné. C'était un bonhomme, un homme respectable, dans le

vrai sens du mot, et il avait vu tant de choses ! Je ne négligeais aucune petite occasion de lui témoigner ma déférence et surtout d'aller planter mon « bœuf aux choux » à côté de son assiette. En le connaissant davantage, j'avais été surpris de trouver sous cette simplicité apparente un esprit remarquablement lucide en toutes choses, même un homme d'instruction et de lecture. Peu à peu, nous devenions amis autant qu'un jeune homme peut l'être avec un vieillard, et nous avions fait ensemble quelques bonnes promenades dans le jardin du Luxembourg. Il semblait trouver plaisir au plaisir que j'avais à l'écouter.

Je passais un soir d'été, jour encore, devant notre petite gargote. M. Macard, assis comme un habitué sur une chaise devant la porte, prenait le frais, très relatif, de la rue des Ciseaux. Je lui dis bonjour, en lui proposant de venir avec moi jusqu'aux quais. Il accepta, « histoire

de se dégourdir un peu les jambes, » — et nous voilà remontant vers la rue Sainte-Marguerite.

Nous nous trouvâmes un moment tous deux le nez levé vers la petite fenêtre carrée à gros barreaux de fer rouillé qui plongeait de la vieille Abbaye sur la rue des Ciseaux. — Temps paternes où, comme dans les donjons de l'Ambigu et la tour de Richard Cœur-de-Lion, les prisonniers pouvaient causer avec les passants et se faire jouer des airs de guitare ! Les philanthropes de Mazas ont changé cela. — Je ne sais pourquoi il me semblait que, sans parler, M. Macard suivait les mêmes pensées que moi : si bien que, comme en réponse à ce qu'il ne m'exprimait pas, je lui dis :

— C'est égal ! les pauvres gens qui se trouvaient derrière ces barreaux-là ont passé un rude quart-d'heure aux massacres de Septembre !

Monsieur Macard s'était arrêté court :

— Qui appelez-vous « les pauvres gens » ? me demanda-t-il.

— Mais les victimes de cette abominable tuerie.

Le vieillard me regardait fixement, un peu plus pâle que d'habitude, et son œil terne paraissait se ternir encore, comme s'il voyait non en dehors, mais en dedans..... — Il resta muet un instant, puis, reprenant mon bras et se remettant en marche, il me dit, très gravement :

« — Assurément le sang répandu sera toujours une chose abominable ; mais il faut savoir avant de plaindre et il faut savoir avant de condamner. Regardez bien cette fenêtre, jeune homme ! — et je vais vous dire ce que j'y ai vu de mes yeux et de mes oreilles entendu...

» J'avais juste seize ans moins deux mois, reprit le vieux Macard, au trente août mil sept cent quatre-vingt-douze, étant né le trente juin mil sept cent septante-sept.

» J'étais donc bien jeune. Mais les événements de ces temps-là vous mûrissaient vite et ils étaient de ceux qui laissent leur empreinte assez profonde pour qu'elle dure. Encore faut-il dire que je vivais avec mon père, à côté de qui je travaillais du même métier sans nous séparer jamais. Je l'accompagnais partout, à la Section, au club, et il avait même tenu à me faire faire à côté de lui mon apprentissage de soldat citoyen : j'étais garde civique volontaire avant mes seize ans révolus, et chaque fois que mon père montait sa garde, j'étais au poste avec lui. Il m'apprenait ce que je ne savais pas, il m'expliquait ce que je n'avais pu comprendre, et comme c'était un bon patriote, vous jugez de quoi nous pouvions éternellement parler quand

nous nous trouvions à notre établi. J'ai donc vécu toujours avec ces souvenirs, et, plus tard, en lisant dans les livres d'histoire des faits auxquels j'avais assisté, j'ai pu voir mieux encore et affirmer ce que j'avais vu.

» Savez-vous bien, jeune homme, ce qui se passait au temps dont vous parlez? On vous a assurément appris comme à tout le monde qu'après l'invasion des Tuileries, au 10 août, les papiers trouvés au Château avaient été publiés, constatant l'appel du roi et de la reine aux souverains étrangers et leur entente parfaite avec les souverains ligués contre la France.

» Que les rois s'entendent et s'entr'aident contre les peuples puisque les intérêts des peuples et des rois sont à jamais contraires et inconciliables, cela est tellement dans la nature humaine qu'il n'y a pas à s'étonner ni à s'indigner : c'est aux peuples de supprimer

les rois. Quant à la reine, comme reine, étrangère et femme élevée à leur façon, elle ne pouvait agir que comme elle a agi. — On les avait pris tous deux, on les tenait, on faisait bien.

» Mais tout n'était pas là.

» Savez-vous, — savez-vous assez que l'arrestation du roi et de la reine, loin d'abattre, n'avait fait qu'animer davantage les contre-révolutionnaires, c'est-à-dire les hommes aveugles, corrompus ou scélérats qui s'obstinaient encore à nous disputer le premier des droits humains pour tout peuple comme pour tout homme : celui de disposer soi-même de soi.

» Non seulement la conspiration était générale et permanente, mais encore elle s'arborait flagrante, à ciel ouvert.

» Pendant que les journaux royalistes, la *Sentinelle*, l'*Ami des citoyens*, le venimeux *Journal de Paris* et une grêle d'abominables pamphlets anonymes insultaient ou raillaient

notre grande Révolution, c'est-à-dire notre chose vitale, semant l'inquiétude et l'agitation par les faux bruits, propageant la discorde et le malentendu, soufflant la menace, — en plein centre de Paris, en face même des Tuileries, dans une des maisons de ce dédale de petites rues qui couvraient alors la place du Carrousel, le Club français défiait audacieusement les bons citoyens. Là, se réunissaient tous les officiers et les soldats de l'ancienne cour. Des manufacturiers royalistes de Paris y envoyaient leurs ouvriers, soldés avec l'or anglais : cinq livres par jour aux officiers, quarante sols aux ouvriers pour les jours où ils seraient « *employés*, » dix sols pour les autres jours. Cela, au su et vu de tout Paris ; et, disait-on, ces hommes déterminés, n'ayant plus rien à perdre, devaient au jour décisif se mêler au peuple, le bonnet rouge en tête, la pique au poing, pour diviser la foule et amener la confusion.

» Tous les moyens étaient bons pour nos mortels ennemis. Au Châtelet, on découvrait une énorme quantité de faux assignats avec les planches de fabrication : plus fort encore, dans la Conciergerie même, il y avait une fabrique d'assignats. Durfort, chargé de l'apposition des scellés, en rapporta une malle pleine de planches gravées.

» A chaque coin de rue, on se rencontrait avec des visages d'aristocrates notoires, avec des prêtres inassermentés à peine déguisés sous des habits civils, vous narguant du sourire ou du regard.

» La justice de la Haute-Cour et des tribunaux se taisait ou semblait de connivence avec les accusés. On ne condamnait pas, on ne jugeait même plus les criminels de lèse-nation.

» On saisissait chez des particuliers, malgré les terribles et inutiles menaces du décret contre les détenteurs d'armes, jusqu'à deux mille fusils en un seul jour.

» Conspirer n'était pas assez ; ces gens nous provoquaient. Ils venaient, par une nuit, en plein jardin des Tuileries, dégrader les statues de la Loi et de la Liberté. — Le procureur royaliste Séron, pendant la perquisition générale où les portes de Paris furent fermées, bravait la foule, jouant de la flûte, en robe de chambre, à sa fenêtre ; — un condamné aux galères, attaché au carcan, criait à plein gosier : « Vivent nos libérateurs les Autrichiens ! » — Cela se passait le 1er septembre, jeune homme : la veille même du sac des prisons !

» Dans les départements, la conspiration s'affirmait bien plus audacieusement encore. Les Ardennes, la Meuse, (Nancy, surtout) l'Isère, la Seine-Inférieure étaient ouvertement royalistes. Le duc de Liancourt offrait publiquement à la famille royale l'asile en Normandie et sa fortune d'un million. La Vendée, travaillée par ses nobles et ses prêtres, grondait,

guettant le moment de mordre, et le Morbihan était en pleine insurrection.

» Les chefs de nos corps d'armée, presque tous royalistes et à tort conservés, daignaient à peine dissimuler leur hostilité et l'Assemblée était forcée de leur envoyer des commissaires. Mais Lafayette, d'accord avec le Directoire des Ardennes, faisait arrêter les commissaires de l'Assemblée avant de s'enfuir vers la frontière. La Belgique venait d'être perdue, évacuée par Luckner. Le commandant Lavergne rendait à l'ennemi la place forte de Longwy, une des clefs de la patrie, sans brèche ni assaut, avec ses deux mille hommes de garnison. Déjà les Allemands étaient sous Verdun, notre dernière place forte entre la frontière et la capitale, — à trois jours de marche de Paris ! — Et les Girondins épouvantés proposaient déjà au Pouvoir exécutif et à l'Assemblée de déserter Paris et de se retirer derrière la Loire...

» A tout se qui se voyait et se touchait, ajoutez les bruits et les rumeurs : « — On a découvert une vaste conjuration. Le sol est miné sous l'Assemblée. Les bataillons des Petits-Pères, des Filles Saint-Thomas, et celui de l'Arsenal, connus pour leur esprit contre-révolutionnaire, viennent de fouler aux pieds les couleurs nationales et de reprendre le drapeau blanc. — Des meneurs travaillent les quarante-huit sections de Paris : le faubourg Antoine est toujours bon, les Marseillais aussi et d'autres encore, mais suffiront-ils pour tenir contre les brigands? — Une flotte Russe est dans la mer Noire, venant sur la Méditerranée par Arkhangel et bondée de munitions. — On vient d'arrêter trois émissaires anglais porteurs de correspondances chiffrées et chargés de guinées, etc., etc., etc.

» La trahison nous entourait de toutes parts, et on ne pouvait compter sur rien. L'As-

semblée elle-même, divisée, indécise, suivant au jour le jour les inspirations du parti le plus fort, reculait dès qu'elle avait avancé.

» La nation devait-elle donc se décider à se sauver toute seule ? (1)

» Et la misère ! Pas de travail, pas d'argent, pas de pain, pas d'armes, pas d'acier, pas de plomb, pas de souliers, pas de cuir pour en faire, et le tannage demandait dans ce temps-là deux ans pour rendre les peaux en état.

» Et l'ennemi avançait toujours, grossissant d'heure en heure ! Et le manifeste de Brunswick, ce monstrueux défi à l'honneur, à l'existence de tout un peuple, ce manifeste était affiché dans Paris : nous avons pu le savoir par cœur, ce chef-d'œuvre d'insolence !

» Écoutez bien cela, jeune homme : il est des choses qu'il faudrait toujours avoir pré-

(1) *Histoire de la Révolution française,* par Louis Blanc.

sentes, sans jamais les quitter des yeux ! — Je cite textuellement.

» — Les souverains alliés marchent pour sauver le trône, défendre l'autel, rendre au roi sa liberté et son pouvoir.

» — *Jusqu'à l'arrivée* des troupes de la coalition, les gardes nationales et les autorités sont rendues responsables de tout désordre.

» — Les habitants qui *oseraient* se défendre seront punis sur-le-champ comme rebelles et leurs maisons démolies ou brûlées.

» — Si *on* ne rend pas au roi le respect qui lui est dû, les princes coalisés en déclarent personnellement responsables sur leurs têtes, pour être jugés militairement, *sans espoir de pardon*, tous les membres de l'Assemblée nationale, du département, du district, de la municipalité, de la garde nationale.

» — Si le château était forcé ou insulté, les princes en tireraient une vengeance exem-

plaire et à jamais mémorable en livrant Paris à une exécution militaire, à une *subversion totale.*

» Mais qu'est-ce que cela ! poursuivit le vieux Macard dont l'œil gris devenait flamboyant. — Ce n'est rien à côté de ceci : entendez l'outrage des outrages :

» — Que si, au contraire, les habitants de Paris *obéissaient promptement* aux *ordres* de la coalition, les princes fédérés *s'emploieraint* auprès de S. M. Louis XVI pour OBTENIR LE PARDON de leurs fautes ou de leurs erreurs !!!...

Le vieux Macard s'arrêta un instant, étouffant.....— Il avait raison : puisque nos ennemis sont les mêmes, toujours ! il est de ces pages d'histoire qu'il faudrait toujours avoir sous les yeux...

» — Eh bien ! reprit-il, — quand il en était ainsi, quand l'Assemblée, enfin électrisée, levait en toute hâte 30,000 hommes dans la capitale seule ; quand elle décrétait la peine de mort contre tout citoyen qui parlerait de se rendre dans une ville assiégée ; quand elle créait le camp sous Paris, et que l'élan des enrôlés volontaires était si unanime qu'elle était elle-même obligée de contraindre à rester les gens de métier, car Paris, tout à l'heure désert, allait, à la lettre, se trouver même sans ouvriers boulangers ; au moment où nous fondions les cloches pour faire des canons et le plomb des cercueils pour des balles, — je vais vous dire, comme je vous l'ai promis, ce qui se passait derrière cette fenêtre de l'Abbaye et derrière bien d'autres fenêtres.

» Vos « pauvres gens », jeune homme, vivaient bien, mangeaient chaud et buvaient

frais sous leurs verroux, pendant que chez nous tout manquait. Ils n'étaient jamais de plus belle et de plus bruyante humeur que quand nous étions tristes : c'est vous dire que les occasions de gaieté ne leur manquaient pas. Nous entendions de chez nous, de nos maisons, de la rue, leurs cris de triomphe à chacun de nos nouveaux désastres, — et bien des fois c'est par les explosions de leur joie que nous apprîmes qu'un nouveau coup frappait le pays.

» Ils chantaient les choses les plus infâmes contre la Patrie, et quand de grand matin je partais pour la Section, avec ma buffleterie et mon sabre, à côté de mon père, je les entendais nous crier à tous deux, — de cette même croisée que vous voyez là, devant nous, où leurs têtes se pressaient :

» — Va, va, vieux coquin ! Nous te reconnaîtrons bien ! Avant dimanche, tu seras pendu à

ta porte quand nos amis de là-bas vont être ici ! Tu seras pendu, — et pendu, toi aussi, le petit, enfant de chienne !...

» Quoi ? l'ennemi à trois jours de Paris, et encore l'ennemi dans Paris ! Et la générale battait, et les cloches sonnaient, et le canon d'alarme retentissait, et pendant que nous allions combattre au dehors, fallait-il donc laisser à ceux-là, derrière nous, la capitale abandonnée ?

» Alors comme il n'y avait plus ni répression, ni tribunal, ni juges, ni justice, ni rien, — rien que la nécessité suprême de sauver la Patrie en écrasant nos ennemis jusqu'au dernier, on est entré chez les beaux chanteurs derrière les grilles.....

» — Et voilà ce qui explique, jeune homme, comment on massacre les « pauvres gens » dans

les prisons à certain mois de septembre !.... » (1)

(1) Aucun de ceux qui peuvent me connaître n'aura eu la pensée de mettre en doute ce que *personnellement* j'énonce dans ce récit : mes souvenirs du vieux Macard et de sa légende sont d'autant plus précis que je me suis fait répéter par lui une autre fois encore ce qu'il se rappelait à propos de cette croisée, son récit m'ayant remué dès la première fois, comme on peut croire.

Au surplus, et pour confirmation au moins partielle de la déposition Macard, un honorable éditeur de Paris, M. D..., qui a publié autrefois *la Liste authentique des massacreurs de l'Abbaye*, me disait dernièrement que la presque totalité de ces massacreurs étaient, sur preuves authentiques, non point des assassins gagés ou des scélérats inconnus, mais des boutiquiers, ouvriers ou petits bourgeois, « tous du quartier ».

1,480 individus en tout furent tués dans les vingt-quatre heures, en septembre 1792. Dans nos dernières discordes civiles, nous avons, hélas ! vu tuer bien davantage — et bien plus longtemps, — femmes fusillées, blessés achevés..... Et, cette fois encore, c'est les massacrés qu'on appelle les assassins.....

Il ne saurait être question ici d'absoudre ce qui ne saurait être absous. Le meurtre, et surtout le meurtre par le nombre et sans jugement sera toujours le plus abominable des meurtres. Mais notre histoire politique et surtout religieuse nous fournit bien d'autres exemples non moins horribles et autrement copieux à l'actif du parti de la Terreur Blanche, de la Saint-Barthélemy, des Dragonnades et de la *Sanglante Semaine*.....

PROTOTYPE.

Au docteur Barlemont.

Je suis né Suisse, maïs je me suis baptisé moi-même du nom Simon, d'où vient Simonie.

Mes vœux furent d'abord ceux d'un simple bachelier. Professeur ou avocat, avocat ou professeur, tout est là pour ceux qui n'ont rien à vendre qu'eux-mêmes, la parole étant, de toutes les marchandises, celle qui coûte le moins et rapporte le plus.

J'ai professé. Il fallait me voir arriver au Collège de France, tout étriqué dans mon collet boutonné, mon bouquin sous le bras, me

faisant bien petit, m'effaçant encore, pourri d'humilité et toussotant (— va, Sixte-Quint !) pour traverser le flot respectueusement entr'ouvert des bons jeunes gens attendris qui croyaient en moi. — Puis, une fois dans ma chaire, j'aurais tenu, et d'un bon creux ! le crachoir pendant quarante-huit heures sans débrider. Mais rien ne profite comme faire pitié.

Je fis aussi des livres, — des livres de morale, mon bon Monsieur, ayant choisi cette spécialité — : le *Devoir*, par-ci, la romance de Jenny *l'Ouvrière* par-là ; enfin je chantai la vertu turlututu. Une seule note, la bonne.

Je m'appliquais encore à être agréable aux personnes, ayant été naturellement doué de la mimique et de l'accent, sachant à volonté faire pleurer ou rire, et sans rival dans les transformations et travestissements. Bouffé et Gil Perès mêlés. J'imitais aussi dans les sociétés, mais à s'y tromper, le cri du petit chien « que l'on lui a marché sur la patte », et ces mé-

rites me faisaient bien venir de tout le monde. Chacun disait en riant : — Cet animal de Simon est impayable ! — Mais où j'étais fort, et où je suis resté, réellement, incomparablement fort, c'est dans la pathétique !

Arriva l'Empire. Je n'étais pas mûr suffisamment pour être cueilli. Naturellement je fus opposant, et quand il vint à être question du Serment, je m'indignai, — je suis sans pareil dans l'indignation ! — et je fis courir sous le manteau certaine lettre à Charras (j'étais au mieux avec tout le monde), une lettre qui devint fameuse et me fit alors beaucoup de bien.

Mais l'Empire se prolongeait et il pouvait se prolonger encore. Ma petite famille grandissait ; je suis bon père. Il n'y avait plus ici moyen de barguigner : sans hésiter, d'un seul coup, sec, j'évoluai — et prêtai ce serment que j'avais si éloquemment conspué comme infâme quand je « faisais » dans le Tacite... — Dites à Deschanel de vous raconter ma pseudo-visite à

Barbès, une de mes inventions à moi, et vous verrez si je suis un homme fort.

Je prêtai donc serment à l'Empire pour mieux le combattre... — Ne plaisantons plus : je veux bien faire mes petites affaires, mais je ne saurais plus supporter qu'on me confonde avec certaines gens, irréconciliables ennemis de tout gouvernement et de toute société. Je ne suis pas, je n'ai jamais été de ces brouillons qui ne songent qu'à augmenter encore les difficultés des gouvernants. Les quelques hommes vraiment intelligents parmi ceux qui ont fait l'Empire ne s'y sont pas mépris et ils appréciaient du reste l'urgent, indispensable besoin qu'ils avaient d'un semblant d'opposition et l'énorme service que nous allions leur rendre, nous autres assermentés.

Voyez d'abord que nous servions déjà l'Empire par le fait seul de notre serment : en faisant précisément ici ce qu'avait fait l'Empire, nous l'absolvions ; et nous, en qui le peuple

avait pleine confiance, nous démontrions par l'exemple que le niveau de la moralité publique ne devait pas être relevé.

Puis, considérez que notre opposition assermentée rendait à l'Empire le précieux service de le tirer par le pan chaque fois qu'il voulait partir pour le Mexique ou toute autre folie pareille. Il y est bien allé une fois, et une bonne ! au Mexique, parce qu'il était fatalement dans sa destinée d'aller au Mexique, parce qu'il *devait* aller au Mexique ; mais sans nous il y serait parti tous les matins. — Et ainsi pour tout le reste. Réfléchissez, méditez, vous verrez clair comme le jour que sans nous, sans nos avertissements qui étaient ceux du pays, l'Empire tombait dix ou quinze ans plus tôt.

Mais cela n'est rien. En physique, statique, dynamique, mécanique, tout ce que vous voudrez, absolument comme dans l'ordre spirituel ou moral, il est un premier et indiscutable axiome : on ne s'appuie que sur ce qui résiste.—

Un gouvernement ne peut vivre au-dessus de ce qui est mort, de même qu'une conversation s'éteint si l'interlocuteur fait défaut. Or, l'honnête bourgeois qui lit son journal dans son petit café de la rue Culture-Sainte-Catherine ou au Mans, disait à son voisin : — Avez-vous lu le discours de Favre ? Avez-lu l'article de Guéroult ! Ça chauffe !!! — Ça ne chauffait pas du tout : température au-dessous du Groenland ; — mais ça avait l'air d'être du feu, et notre brave bourgeois s'en tenait pour réchauffé ; — et, chaque jour poussant l'autre, on faisait ainsi vie qui dure.

Dieu — ce Dieu auquel je crois (— ma parole d'honneur !) malgré mes petites impiétés courantes et mon voltairianisme obligé au dessert, — Dieu m'est témoin que nous ne voulions pas de mal à l'Empire, nous, opposition assermentée ; qu'au contraire nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour le maintenir, et que ce n'est pas notre faute si, n'étant pas né viable, il ne put aller plus loin.

N'avons-nous pas empêché, littéralement empêché la révolution qui éclatait, toute faite, lors de l'ouverture des Chambres en 1870 ? Et quand arriva l'éboulement du 4 Septembre, de bonne foi y étions-nous pour quelque chose ? Y a-t-il injustice et aveuglement pareils à ceux de certains entêtés qui nous reprochent à satiété, aujourd'hui encore, d'avoir fait le 4 Septembre ? Les ingrats !

Nous ! ! !

Mais nous avons simplement pris la suite des affaires, le patron étant absent et empêché, voilà tout ; — et remarquez que nous avons été assez adroits pour donner pour la première fois au monde le spectacle d'un gouvernement succédant à un précédent gouvernement uniquement en vertu du serment de fidélité prêté par ceux-là à ceux-ci. Cherchez en effet, et trouvez, dans notre gouvernement appelé, par nous-mêmes et seuls, Gouvernement de la Défense Nationale, un seul membre qui ne fût un assermenté,

depuis le macrocéphale Trochu jusqu'à Favre le cacographe que le spectre de Millière vient chaque nuit tirer par les pieds. Nous avons écarté les coudes, pris pour nous toute la table, repoussant avec énergie tout autre concours, tout autre lumière.

Entre nous, je vous avouerais aujourd'hui que ce n'est peut-être pas là ce que nous avons fait de mieux puisque l'écrasante responsabilité des résultats que nous avions goulûment happée retombe entière sur nous et sans partage. Mais en France, nous savons historiquement (— j'ai fait aussi dans l'Histoire —) que la responsabilité n'a jamais été qu'un mot et ce que celle-ci pèse d'écrasant ne me fait pas souffrir à mon cor.

A ceux qui persistent sottement à nous reprocher le 4 Septembre, je demanderai si nous avons changé un *iota* aux choses et aux hommes de l'Empire ? Il y avait pourtant là de la fière besogne tout indiquée. D'autres, de vrais

révolutionnaires, à cette heure terrible où la vraie Révolution seule pouvait sauver le pays, auraient lancé comme autant de coups de foudre une grêle de décrets : d'abord, élémentairement pour faire arrêter d'emblée tout ce qui avait trempé dans l'éxécrable attentat de Décembre, tous les grands coupables de cette conspiration de dix-huit ans, et les rendre responsables de la conscience publique troublée, des votes imposés ou frelatés, des deniers publics dilapidés, de la France écrasée. Rien, en effet, ne déprave la moralité d'une nation comme le scandaleux exemple de l'impunité éternellement acquise aux grands malfaiteurs politiques. Hommes ni biens, nul ni rien ne devait sortir à cette heure-là du sol de France envahi. Du même coup, défense à tous notaires, officiers ministériels, etc., de dresser tout acte de vente, cession, fidéicommis, etc. On ne fait pas d'affaires à cette heure, on se bat. Plus tard, au moment venu, l'heure de la

grande justice sonnera, et la nation et l'humanité auront enfin l'immense soulagement, depuis tant de siècles réclamé, d'entendre l'appel du grand, du vrai, du seul Juge : — Numéro 4807 ! Votre nom ? Votre profession ? Combien possédiez-vous en 1852 ? Combien possédez-vous aujourd'hui ? Comment avez-vous gagné la différence ? — Quelle éclatante, consolante réparation ? Quel *Sursum corda !* pour l'éternelle morale, celle que j'ai chantée dans mes livres, du temps que je « faisais » pour les libraires ! A moi-même, à moi, Simon ! j'avoue que le cœur en bat !

Mais ne rêvons point. — Au lieu de cela nous avons — et pardieu ! je crois que c'est moi-même ! — vidé scrupuleusement le dernier tiroir de l'ex-impératrice pour lui renvoyer, port payé par nous, jusqu'à son dernier chignon et son dernier flacon d'*Eau des Fées*. — Et nous avons donné, et nous donnons des pensions à tous les anciens préfets, sous-préfets et autres

domestiques de l'Empire, sans leur disputer le titre d'infirmes qu'ils revendiquaient ici ; et les autres gros fonctionnaires qui ont bien voulu rester en place, nous les avons conservés avec reconnaissance.

De même avons-nous en République gardé pieusement, grosse affaire ! tous les magistrats nommés par l'Empire. — Mais que dis-je ! n'avons-nous pas maintenu à la tête de nos armées après tous nos échecs réitérés jusqu'à la dernière heure de la déroute navrante, tous les chefs militaires choisis par l'Empire, lorsque la voix publique nous criait de mettre de côté tout ce qui était de l'Empire, depuis les maréchaux jusqu'aux colonels, — et de lancer en avant la jeune armée, puisque c'est dans les capitaines et les lieutenants, paraît-il, qu'on trouve les Hoche et les Marceau qui nous manquèrent.

Vous voyez donc bien que nous ne sommes pas aussi farouches qu'on nous avait faits, et, pour ce qui me touche, j'ose dire que s'il y eut au

monde un particulier né pour être gouvernemental, c'est moi. Songez-vous que j'en suis arrivé, moi, à vous dire à vous, sans rire et même sans recevoir de pomme cuite, en pleine assemblée c'est-à-dire à la face du monde, que je suis à la fois en même temps « profondément conservateur et non moins bien profondément républicain. » Trouvez-moi quelqu'un qui ait atteint ces hauteurs et se soit mieux moqué des républicains qui m'ont donné mon portefeuille et des conservateurs qui me l'ont maintenu sous le bras — et qui me le rendront.

Voulez-vous quelque chose encore pour bien rire : — regardez-moi quand je vais avec onction « consoler » pendant une petite demi-heure Monseigneur l'archevêque de Paris qui vient d'attraper un vilain méchant gros rhume....

— Mais, Simon, si on a jamais pu croire à une de tes paroles, tu as affirmé ta foi dans ton âme immortelle. Tu es vieux, Simon, la terre

te siffle, et tu auras bientôt des vers dans les trous de tes yeux. Ne songes-tu donc pas à ce moment-là ? A quoi t'auront servi toutes ces habiletés, toutes ces ruses ? Que répondras-tu au Juge Éternel qu'on ne trompe pas, que ce juge soit le Dieu des chrétiens ou le Dieu des juifs, ta conscience ou la conscience publique?

Simon sourit :

— Ne vous plaignez donc pas, mon brave homme, répliqua-t-il. Après moi, ce sera le tour de mon co-assermenté, l'inventeur de l'opportunisme, Gambetta, et, croyez-le, quoique ce soit moi qui vous le dise : — vous me regretterez...

(1879).

LA CANAILLE.

A Escoffier.

. . . . . .

. . . . . Ce matin-là, Gambetta partait en ballon.

La nouvelle de ce départ, déjà remis une fois, avait attiré grande foule autour de notre station aérostatique de la place Saint-Pierre-Montmartre. L'intérêt s'augmentait du départ d'un second ballon que j'allais expédier simultanément, monté par des Américains fort sympathiques.

Car il avait été écrit que je présiderais à

ces destinées et que je serais un jour directeur des postes — directeur de fait, j'entends, pas du tout officiel et, surtout sans émoluments, puisque je n'avais même pas les vivres du soldat. J'avais pourtant rêvé la dernière incarnation de Nadar autrement que sous un képi de facteur et une boîte aux lettres sur le ventre.....

Avec quel entraînement — stérile, hélas ! — j'avais tenté de reprendre la glorieuse tradition de nos aérostiers militaires de 93, de rompre le pacte que nous avions fait, non plus « avec la victoire », comme sous Carnot, mais « avec la surprise », de par le funeste halluciné Trochu. — Comme je voulais, comme je pouvais biffer une fois pour toutes cet éternel bulletin toujours le même, vous vous le rappelez : — « Nos troupes étaient en train de faire ou de manger la soupe; les Prussiens sont survenus; on s'est replié en bon ordre !!... »

Mais ces gens-là avaient juré que Paris Républicain serait vaincu, — et on ne meurt pas de douleur et de colère, — puisque je suis là.....

Donc, tout le monde était à son poste et tout était prêt, ballons gonflés, aéronautes, marins et soldats. La fourmillière populaire était tassée autour de notre corde d'enceinte et l'enceinte envahie par une foule de personnages plus ou moins officiels, toujours, ou visant à l'être, entourant l'homme de demain. L'Institut même était représenté en la personne d'un sieur Hervé Mangon, promu depuis à des rateliers supérieurs. D'autres beaux messieurs, simples curieux, entrés là je ne sais comment, complétaient l'assemblée et aidaient à nous gêner dans les dernières manœuvres.

Enfin, tout est terminé. Je donne le signal du *Lâchez tout*! et les deux ballons s'enlè-

vent ensemble avec la majesté rituelle des ballons et au cri retentissant de « — Vive la République ! »

Puis, en deux secondes, disparaissant obliquement d'un coup, ils semblent par un effet d'optique, s'abîmer derrière le vieux Montmartre, qu'immédiatement le populaire grimpe à toutes jambes pour les suivre plus longtemps des yeux.....

Les personnages qui avaient envahi notre enceinte se décident à nous en laisser la disposition libre et se retirent.

L'un d'eux vient à moi civilement prendre congé. Je reconnais M. d'Haussonville que j'avais vu une fois sous l'Empire, à l'occasion d'une souscription Polonaise.

« — Eh bien ! lui dis-je, êtes-vous content de votre spectacle ?

» — Oui, oui ; mais je vous avoue que c'est autre chose qui me touche. Je viens de voir

là quelque chose que je suis incapable de comprendre, bien que je m'y efforce, et qui me stupéfie. — Aidez-moi.

» J'ai assisté à nombre d'ascensions aérostatiques; à toutes j'ai vu se reproduire le même fait : — le public des premières, des gens comme il faut, apparemment, forçant quand même l'enceinte de manœuvre; le public des secondes violant les premières.

» Ainsi, à vos deux premières ascensions du *Géant*, — en 1863, je crois, — vous aviez un luxe formidable de palissades, barrières, treillages; vous aviez une garde nombreuse.

» — Trois mille cinq cents hommes de troupe, autant que je me rappelle, — sans compter les brigades de police, et leurs officiers de paix.

» — Vous aviez même de la cavalerie.

» — J'avais de la cavalerie.

» — Et j'ai vu, sur tous les points, cette foule de spectateurs bourgeois n'ayant payé que leurs places de secondes vous voler des places

de premières, et le public des premières, peut-être pire encore, briser sur plus d'un point votre enceinte de manœuvre, se presser autour de vous, vous importuner et troubler de la façon la plus indiscrète, au risque même de graves accidents...

» — Oui.

» — Eh bien ! ici, pas de police : il n'y en a plus ; — pas de gardes, pas de palissades, pas de barrières, rien, — rien qu'une simple ficelle maintenue de distance en distance par quelques méchants échalas, — et toute cette masse tassée de populaire qui vous entourait tout à l'heure a religieusement respecté cette ficelle, ne la faisant même pas gondoler sous sa pression. — Et pourtant, qu'est-ce que c'est que la population de ces quartiers-là ? Des déguenillés, de la canaille !

» — De la canaille, vous avez raison, Monsieur. Montmartre, Batignolles, Belleville, La

Chapelle, Ménilmontant : de la plus pure canaille ! — Voici quelque chose comme un mois que nous sommes là, tâchant de faire quelque chose d'utile, très péniblement parfois, dans des conditions plus que désintéressées.

» Eh bien ! Monsieur d'Haussonville, non seulement aujourd'hui, mais jamais une seule fois, de jour ni de nuit, cette simple ficelle, sur et sous laquelle il est si simple de passer, n'a été violée, même par les enfants.

» Et je vais vous dire un peu plus.

» Avec le petit ballon captif d'observations dont j'ai dû me priver en premier pour la poste, je faisais trois ascensions de jour et trois de nuit, — la nuit, pour constater les incendies sur la zone de Maisons, Enghien, Montmorency, Deuil, etc., repérés de mon mieux sur des cartes que j'avais fait tirer exprès et que j'envoyais chaque matin au

rapport du Trochu — qui, naturellement, n'en a jamais regardé un. On voulait bien seulement me laisser faire sans me contrarier, comme un maniaque, de même qu'au début on m'avait laissé prendre possession de cette place avec une demi-douzaine d'aéronautes, deux méchants ballons à peu près hors d'état, ma ficelle d'enceinte, — le tout à mes frais bien entendu.

» Le vent était dur souvent par ces nuits-là, bien dur, parfois, et il nous couchait sur les toits dans la diagonale au bout de nos deux câbles. Pour filer ces deux câbles et les ramener contre le vent, notre petite troupe n'eût pu suffire, comme vous pensez.

» Alors, quand allait sonner l'heure de nos ascensions — minuit, deux heures, quatre heures, — j'éveillais mon petit monde et je me dirigeais seul vers cette petite boutique, là, sur la place, où vous voyez le poste de gardes nationaux.

» L'homme de faction, qui ne pouvait me reconnaître dans la nuit, me criait :

» — Passez au large !

» — Je veux parler au chef du poste ; c'est pour le ballon.

» — Alors, entrez !

» Les pauvres gardes étaient couchés à terre, sur les planches ; pas de paille. Je demandais au chef du poste quatorze ou quinze hommes de bonne volonté pour une corvée.

» Alors chacun de se relever et s'étirant, grelottant, de s'offrir.

» Je choisissais sur la mine les plus solides, et j'entrais avec eux dans notre enceinte de ficelle. Nos hommes les disposaient par moitié, l'un derrière l'autre, sur chacun des deux câbles. Pour consigne, ne pas lâcher et filer le cable sans secousses, bien doux, « *en huile !* » — Le ballon était si mauvais que la moindre secousse l'eut crevé. — Et nous montions .....

» Une dizaine de minutes pour monter, autant pour l'observation, autant pour redescendre : en tout une bonne demi-heure. Quand nous arrivions près du sol, mes aérostiers s'empressaient de suppléer, avec leurs sacs de lest tout prêts en mains, au poids dont j'allais délester la nacelle en la quittant.

» Eh bien! ces gardes nationaux que j'avais été arracher à leur sommeil, qui ne devaient rien à ce service-là, — croiriez-vous que jamais une fois je n'ai pu seulement serrer la main d'un de ces braves gens et leur dire : merci ! — Le ballon une fois à terre, il n'était plus besoin d'eux, et, pendant qu'on l'arrimait, sentant qu'ils pouvaient être importuns ou indiscrets, — voila qu'immédiatement, comme des gens bien élevés, comme des « gentlemen », — *exeunt !*

» Vous vous demandiez et vous me demandez, monsieur d'Haussonville, quand les gens comme il faut font si mal, pourquoi ceux-là, qui sont de la canaille, font si bien, lorsqu'ils s'y mettent?

» Je crois que j'ai fini par voir pourquoi : — c'est parce que c'est de la canaille... »

DÉPOSITION.

(Mémoires inédits).

A Édouard Rod.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . De la droite des boulevards venait à nous une rumeur encore lointaine, intense et profonde. Cette rumeur grossissait à mesure qu'elle se rapprochait, d'instant en instant, et le crescendo éclatait bientôt sous nous. Il se passait assurément quelque chose d'extraordinaire.

Les personnes qui se trouvaient dans l'appartement coururent toutes aux fenêtres. Malade et même, sans m'en douter, depuis deux

grands mois condamné par les médecins, je m'y traînai dernier par une contagion de curiosité malsaine — qui se trouva punie.

Après tant de douleurs, de tristesses et d'horreurs, voici ce qu'il m'était donc réservé de voir et réservé d'entendre, au plein centre de Paris, centre de la civilisation humaine...

. . . . . .

Derrière un peloton de chasseurs à cheval, entre un double cordon de cavaliers, défilait interminablement quatre par quatre, au milieu de la chaussée, une indénombrable quantité d'hommes, prisonniers faits à la Commune individuellement ou par rafles. Il n'y avait pas cette fois de femmes ni d'enfants.

Parmi eux, beaucoup de jeunes soldats, la capote retournée, provenant des deux régiments qui, engagés au fond de Paris le 18 mars, y étaient restés, ou, suivant une autre légende, y avaient été oubliés. Ces soldats n'avaient pu

repartir ensuite, une fois Paris évacué par le gouvernement civil et militaire, puisque les consignes les plus rigoureuses interdisaient la sortie des portes à tout homme au-dessous de quarante ans.

De ces hommes, désormais sans chefs, absolument abandonnés à eux-mêmes au milieu d'une insurrection générale, quelques-uns avaient pu être incorporés dans les bataillons fédérés ; d'autres, très nombreux, s'étaient, de notoriété publique, résolument refusés à marcher contre les troupes de Versailles, et, comme nous l'avions su alors par les journaux, un casernement spécial leur avait même été accordé, après une orageuse discussion de la Commune.

Quels étaient précisément ceux-là qui défilaient sous nos yeux, dégradés pour l'heure, — en attendant le reste ?...

Ils marchaient au pas rapide, poussés, la tête basse pour la plupart, et avec eux un pêle-mêle sans fin d'autres prisonniers de toutes provenances et de toutes tenues, gardes nationaux, bourgeois, ouvriers, au milieu d'une assourdissante clameur d'imprécations, de huées et de menaces. Le double cordon des cavaliers d'escorte fléchissait presque, par instants, sous la pression de la foule énorme des spectateurs, ayant peine à couvrir les captifs confiés à sa garde, — hommes non condamnés, non jugés, non pas même interrogés encore. Des messieurs bien vêtus, des « dames », se heurtaient, se poussaient, pour insulter de plus près les prisonniers, — ces prisonniers non condamnés, non jugés, à peine entendus, — et, au paroxysme de la folie sanguinaire, unanimes, sans une protestation, sans une récusation, criaient, hurlaient ces cris horribles que j'entends encore : — *A mort ! A mort ! Ne les menez pas plus loin ! — Ici, tout de suite !...*

Combien de lâches terreurs avait-il donc fallu pour déchaîner tant de férocités ?...

Les prisonniers avançaient toujours, semblant ne vouloir voir ni entendre. L'un d'eux pourtant se retourna et cria, tendant le poing : — *Lâches !* — A ce moment, comme une trombe, un monsieur âgé et gras, décoré, de tenue respectable, venait de faire irruption du café de la Paix, et, fendant la foule, était parvenu entre les chevaux de l'escorte, d'où il frappait de taille et d'estoc les prisonniers à coups de canne...

Mais tout cela, cris, menaces, injures, hurlements, n'était rien encore. Une clameur formidable, assourdissante, éclata tout à coup comme le tonnerre et il se fit dans la masse un remous furieux où prisonniers et escorte semblaient au moment de s'anéantir.

Au-dessus de tous les prisonniers s'avançait, comme un spectre, — livide, ensanglanté, hagard, les cheveux droit hérissés, vacillant et

de chaque côté soutenu, — un homme, blessé au dos, disait-on, et qui, ne pouvant absolument plus marcher, avait été hissé sur le cheval d'un des hommes d'escorte.

Qui était ce misérable ? Était-il réellement un des chefs ou le prenait-on pour tel uniquement parce que seul entre tous il était monté ? Quoi qu'il en soit, l'aspect de ce moribond — (il n'alla pas plus loin, nous a-t-on dit, que l'église de la Madeleine...) put réaliser l'invraisemblable prodige d'exaspérer encore d'un dernier degré l'accès de délire homicide de ces lycanthropes.

Et au-dessus des hurlements et rugissements des possédés : — *A mort !* — *Ici !* — *Tout de suite !* — nous entendîmes une voix stridente entre toutes, une voix de femme, glapissant en fausset suraigu, vers les nuages :

— *Arrachez-leur les ongles ! ! !...*

Oui, voilà ce que j'ai vu et entendu, au plein centre de Paris, centre de la Civilisation Humaine, — et, en témoin sincère, désintéressé, avec tous autres témoignages à l'appui, historiquement, comme c'est mon devoir, j'en dépose.

HISTOIRE D'HIER.

A Edouard Lockroy.

En réalité et depuis si longtemps, il l'avait tellement maltraité, ce chien, qu'il avait fini par en avoir peur, — et il ne l'en battait que davantage.

Et pourtant, ce brave chien, doux, facile et toujours prêt à l'oubli comme tout chien, n'avait pas de rancune et ne demandait qu'à l'aimer, — faisant d'ailleurs de son mieux son office de chien, le jour aux moutons, le soir au tournebroche, la nuit à la garde.

Rien n'y faisait : le Maître le laissait mourir de faim, lui refusant même ses restes les plus

vils pendant qu'il s'empiffrait, lui, des meilleurs morceaux. Il lui serrait son collier à l'étrangler, l'étouffait avec la muselière et l'assommait de coups sans raison ni prétexte, l'appelant chien et crachant dessus.

Il alla même une fois jusqu'à exciter un autre chien contre lui, après l'avoir lié préalablement pour le mieux faire mordre. Puis, non satisfait encore, il attacha finalement à la queue de l'animal exaspéré, fou de douleur et de colère, une torche enflammée, et le lâcha dans les blés mûrs, — qui flambèrent.

L'homme alors prit son fusil, tua roide le chien, et dit à ses voisins :

— Ai-je assez bien fait de tuer mon chien ! Voyez comme il était enragé !

— Amen !... dirent les voisins convaincus.

LA PRIÈRE DU PHARISIEN.

A Edmond Texier.

Seigneur, mon Dieu ! toi qui daignas m'être toujours propice, continue à m'exaucer, et défends-moi contre mes ennemis qui sont les tiens !

Tu vois leur fureur toujours croissante contre ton saint règne et contre les institutions séculaires qui ont fait notre force et notre grandeur. Leur rage s'attaque à ceux qui pratiquent ta Loi, mais tu combattras pour nous et tu les mettras sous nos pieds, *Scabellum pedum*...

Seigneur ! tu as béni jusqu'ici mes entreprises, et, grâce à toi, je n'ai point bâti sur le sable. Mais lorsqu'ils m'accusent d'avoir gagné

mes millions en accaparant les récoltes, en créant à mon gré la disette, en ruinant des milliers de familles, tu sais, ô mon Dieu ! toi qui sais tout, que j'aurais pu gagner bien davantage encore, puisque je tiens dans mes mains la hausse et la baisse et que je pourrais châtier ces ingrats, non avec la disette, mais avec la famine.....

Loin de là, je leur fais la Charité, selon ton saint précepte et je leur donne une part de mon superflu, en me gardant d'atteindre la limite où j'encouragerais leur paresse.

Tu sais bien encore que je ne saurais faire un mauvais usage des biens qui me viennent de toi, car je me suis toujours distingué par ma générosité envers l'Église et toutes les institutions pieuses qui glorifient ton saint nom.

Est-ce donc pour moi d'ailleurs que j'amasse ces trésors que chaque jour augmente ? N'est-ce point pour mes enfants que j'élève avant tout

dans les préceptes de ta Sainte religion et qui continueront la tradition de leur père ? Il est juste et de bon exemple que tes serviteurs soient prospères, comme il est utile à ton service que nous possédions l'argent, la vraie toute-puissance en ce monde.

Aussi me suis-je résolûment restreint à ces deux fils pour éviter la diffusion des biens que je dois leur laisser ; de même n'ai-je reculé devant rien pour retenir dans le célibat mon frère qui ne croit pas en toi, et j'ai réussi. Mon frère eût fait lignée d'impies, et ses biens, sauvés par moi pour toi, au lieu de servir à de mauvais usages, au contraire augmenteront encore pour ta plus grande gloire le patrimoine de mes enfants, tes serviteurs. Tu m'as pardonné, ô mon Dieu ! en faveur du but, les moyens que j'ai dû employer là, moyens un peu obliques que la vaine morale des hommes réprouve, mais dont j'ai dû le succès à la sagacité et à l'esprit pratique que tu m'avais accordés.

Ne sois point trop rigoureux pour moi, si, comme tu l'as appris, car on ne peut rien te cacher, la déplorable santé de celle que tu m'as donnée pour épouse m'a contraint à chercher ailleurs l'apaisement des besoins que j'ai reçus de toi. — Tu as dit dans ton éternelle indulgence : — la Chair est faible, — et tu connais le triste état et les atroces souffrances de ma pauvre femme, — comme tu te rappelles que tu y mettras un terme lorsque dans ta compassion il te plaira de la rappeler enfin à toi..... car tu peux ce que tu veux, Seigneur !

Je l'ai toujours reconnu : rien ne se fait que par ta très sage volonté. C'est toi qui choisis et seul tu peux choisir ceux qui doivent à ton gré conduire nos destinées et qui nous protègent contre l'anarchie et le pillage. Aussi tu m'as toujours vu prêt à m'incliner devant tes élus, à les servir, et à poursuivre ceux qui pré-

tendent leur résister. J'ai, jusqu'à la dernière heure, soutenu, aimé l'Empire que je regrette, et quand j'ai voté cette guerre que voulait l'Empire, tu m'as témoigné que j'avais bien fait, puisque — je te le confesse tout bas, Seigneur, — j'ai gagné dix fois plus d'argent cette année-là que les autres.....

De même, ai-je été au-devant de tes volontés en accueillant ceux qu'on appelait nos ennemis, les Allemands que tu nous envoyais pour nous punir, — bien moins redoutables pour nous que ces odieux révolutionnaires qui s'obstinaient à les combattre. Contre ceux-ci, par exemple, je n'ai pas hésité à employer le découragement systématique, la démoralisation calculée par tous les moyens, la raillerie, la calomnie et le reste, et c'est contre ces enragés de l' « Outrance » que j'ai habilement inventé la promesse de la « Revanche » qui ne m'engageait à rien du tout et dont je n'ai même plus depuis longtemps besoin de parler.

Oui, j'ai cordialement accueilli les Prussiens : oui, je les ai aidés et servis autant qu'il a été en mon pouvoir, leur offrant largement vivres, transports, mangeant et buvant avec eux, et leur remettant jusqu'à la dernière espingole perquisitionnée par moi-même chez nos paysans : — contre mes faisans ce sera d'ailleurs autant de plomb en moins.

Par cette docilité et cet empressement, j'ai sauvé les biens et peut-être les corps de ces misérables, toujours ingrats, qui m'entourent, m'envient et me haïssent, m'appelant entre eux « l'ami des Prussiens ». — Et quant à cette bande de francs-tireurs, gens sans aveu, écume de forcenés et de révolutionnaires qui nous arrivaient on ne sait d'où, — si je les ai secrètement dénoncés au commandant ennemi, mon devoir n'était-il pas d'éviter que notre contrée, déjà si éprouvée, fût mise à feu et à sang pour la satisfaction de quelques maraudeurs inquiétants et d'allures plus que médio-

cres ? On a bien voulu dire que les Prussiens, après les avoir cernés et surpris, les avaient passés par les armes jusqu'au dernier ; mais, d'abord, le fait n'a jamais été bien positivement établi, et d'ailleurs, si mon zèle a pu être excessif ou indiscret cette fois, j'ai aussitôt réparé ma faute en offrant au clocher de notre paroisse cette belle cloche neuve dont la voix monte agréablement vers toi...

Dieu puissant ! toi qui pèses les cœurs, tu vois mes efforts pour ta sainte Cause ! Pardonne-moi donc les imperfections que ton impénétrable volonté m'a elle-même infligées, et accorde-moi, selon la douce méthode de ta Loi de Miséricorde, l'absolution qui va me rendre innocent devant toi et devant moi — comme l'enfant nouveau-né dans son blanc vêtement de lin. . . . . .

SOUVENIR DE L'HIVER DERNIER.

A Albert Tachard.

Il est donc bien certain qu'en tous ordres de choses nous marchons sur la tête, quoique des Aristote, Hippocrate et Galien, jusqu'à M. Paul Bert et au docteur Marey, toutes les écoles physiologistes s'accordent — chose remarquable — pour condamner le procédé et que la pratique expérimentale le proscrive non moins énergiquement.

Ce qui paraît plus singulier encore, c'est qu'en nous obstinant à imiter les mouches au plafond dont c'est l'affaire quand ce n'est pas la nôtre, nous soyons de temps en temps tout

étonnés et même un peu indignés de ne pas nous trouver tout à fait à notre aise...

Tout ce qui se voit, tout ce qui s'entend, tout ce qui se passe m'apparaît tellement en dehors de tout sens commun et méthode, discordant, cocasse et invraisemblable, — que tout ahuri par ces effarements et éblouissements, il me semble que je vis au sein de trente-six mille chandelles, en plein cœur du mirifique pays des coquesigrues.

Ainsi par ces temps derniers, lorsqu'une subite et terrible épreuve venait tout d'un coup révéler au plein jour le plus secret de nos misères, comme un coup de tempête soulève le sable et la bourbe des bas-fonds jusqu'à l'écume de la surface, — dans ce pays le plus riche du monde, quand de la Madeleine à l'extrémité du Bois-de-Boulogne se déroulent, par une foule de voies diverses, d'interminables chapelets d'hôtels privés dont chaque existence

se chiffre par quelque cent mille francs de rente, je me demandais si je ne rêvais point en assistant à ce spectacle inouï :

— Une centaine de faméliques en guenilles s'unissant en bande pour aller demander à la préfecture de vouloir bien les arrêter comme vagabonds, c'est-à-dire adressant à notre civilisation la sommation respectueuse, mais précise, de prendre leur liberté, — le premier des biens de l'homme, — en échange d'un morceau de pain et de l'abri sous le toit d'une geôle.

Cependant, je contemplais la Charité, notre fameuse Madame-la-Ressource, flanquant de tout son effort et en toute conscience le plus flagrant soufflet à la Loi, s'essoufflant dérisoirement à appliquer son topique puéril, — tout juste devant le Dépôt de mendicité où nos juges ont la coutume d'enfermer, — au nom

de la Loi, — ceux qui s'adressent à la Charité.

Si bien que, partant au repos dans le zèle esthétique qui l'anime, ce bon monsieur Turquet, toujours fûté comme une réclame des Bretelles-Américaines, a du coup mis au concours une nouvelle statue de la République.

Le species de notre société moderne et non moins contradictoire devra représenter (voir au programme) une grande et belle femme, la main ouverte pour faire l'aumône — *la main ouverte !* comme dans la noble devise des Ravenswood ; — mais la main gauche seulement donnera l'aumône, la main droite devant être « ornée » d'un gant de gendarme pour arrêter ceux qui la demandent.

Mais ne sourions plus, même de ce rire jaune !

Voici que s'avance un autre cercueil.

Sur ce cercueil de l'orgueil stérile et du venin qui ne fut pas impuissant toujours, sous les voiles de crêpe noir, se tient penchée la

Muse criminelle de la cacographie, tenant sous un bras l'urne lacrymatoire de Ferrières, que viennent, comme en un concours, combler de leurs pleurs nos feuilles républicaines.

(O mille fois trop bon et doux peuple de France, oublieux de tout toujours et toujours pardonnant, quand ceux de la vieille Egypte tenaient imperturbablement égale la balance pour juger leurs morts en pleine place publique !)

Et de cette urne s'élève en un murmure la prière impie de celui qui demanda « pardon à Dieu et aux hommes » pendant que vient lentement à la rencontre du faussaire l'ombre grave d'un maudit, Millière l'assassiné...

SITUATION.

Au docteur Paul Reclus.

Bache l'immortel qui résumait historiquement son Louis XVI en disant : « celui qui faisait des serrures », — Bache entendait bien ne laisser aucune question à dénouer aux générations futures.

Il traitait volontiers toutes choses par la synthèse.

« — La politique nous fait perdre tout notre temps, avait-il coutume de nous dire ; c'est pourtant une chose bien simple.

» Vous avez en Europe, je suppose une cen-

taine de milliers d'individus qui gênent les autres.

» Creusez-moi donc tout bonnement un grand trou, fourrez tous ces gens-là dedans, recouvrez, — et allez à vos affaires. »

Sans pousser précisément à l'absolu dans notre pratique quotidienne, le système du grand philosophe que la France pleure encore, tout esprit impartial reconnaîtra qu'il y avait là quelque chose.

Supposez en effet qu'au 4 Septembre on eût tout d'abord et péremptoirement fait justice de tout ce qui avait créé et soutenu l'empire, — non pas, grand Dieu ! par le procédé d'enfouissement-Bache, soyons un peu plus centre gauche ! — mais par une simple mise à pied, jusqu'au jour de l'apurement des comptes, d'abord de toutes les lois à cette honteuse marque, puis de tous les fonctionnaires quelconques

de tous les états-majors civils et militaires.

Maintenant, placez-vous, pendant quelques instants au point central de toutes les perspectives de cette hypothèse, — et vous devenez rêveur en contemplant les avenues qui s'ouvrent à perte de vue devant vous, comme simplifications et bonifications en toutes choses....

Nos jeunes capitaines d'abord nous auraient mieux gagné la bataille Prussienne que nos vieux généraux ; et, au pis aller, ils n'auraient assurément pu la perdre plus mal.

Pas de 31 Octobre, partant plus de question Blanqui. Pas de Commune, pas de massacres, pas de proscriptions ; de même, plus de 16 Mai ; plus de question d'amnistie : plus une seule de toutes ces questions qui ne sont rien trois mois après et qui sont tant aux moments où elles éclatent. Musellement préalable de toutes les espèces nuisibles, du grotesque de Broglie, de Buffet le Hideux, de Baragnon et

même de Son Impudence Ollivier le Daim. — Nous déblayions jusqu'à l'Institut, qui ne le méritait guère, de ce drôle d'Instituteur.

Malheureusement ça ne change jamais, précisément parce que c'est toujours la même chose, c'est-à-dire les sept Vaches maigres qui deviennent les sept Vaches grasses, et puis, — tirez le rideau !

Heure bizarre, vraiment ! plus fertile en monstres que la Thrace, qui lui céda sa spécialité ; plus fournie de phénomènes que la Foire aux Pains d'épices.

Qu'est-ce aujourd'hui, votre vieille branche de veau à deux têtes en face de notre République, arrivée par étapes à l'état parfait, qui croit sincèrement ne pouvoir respirer que par les branchies d'axolote que lui légua l'Empire ? Cependant que le béat Simon, une fesse grassement assise au Sénat, l'autre à l'Institut, reste à l'affut, Ferry plein d'audace essaie la

dernière des Croisades contre le Sarrasin, Gambetta « engueule » ses électeurs et s'apprête à leur courir sus au fond de leurs « repaires ». Et la fête continue, et, à l'exemple du Simon Jules, ce valseur sans égal, conservateurs devenus « profondément républicains » et républicains passés « profondément conservateurs » — pendant que l'iniquité crie de toutes ses voix, que le vent d'outre-mer hurle et que la terre s'entr'ouvre, — républicains d'après-demain et conservateurs de toujours s'enlacent dans une farandole éperdue.

« — ... Si bien, qu'à les voir tous ainsi vêtus de rouge, forçats et cardinaux, » comme dit dans la Borgia Lucrèce, — non ! pas Gambetta ! Gubetta, mon vieux complice, — « on ne sait » plus si c'est les conservateurs qui sont les » républicains, » — ou les républicains qui sont des imbéciles.

Et c'est pour le coup qu'à la voix de Veuillot,

sur l'heure de minuit, dans le plein noir, devant la carcasse de pierre de ce qui fut les Tuileries, l'esclave Vindex, se redressant de son repassage éternel, a raison de dire à son plus voisin et plus mortel ennemi, au faux frère, au révolutionnaire à l'eau de Lubin, au Spartacus hâbleur et poseur, — mais toujours pourvu :

« Impudent ! tu n'es pas même nu ! tu n'es que déshabillé. »

LE DERNIER NAPOLÉON.

A Arthur Guillaumet.

Loi mytérieuse, éternelle et implacable, du Châtiment par la Faute même : — c'est en allant tuer au bout du monde de pauvres nègres chez qui on va malgré eux, qui ne lui ont rien fait et ignorent même qu'il existe ; c'est en se mêlant, pour répandre le sang, à une querelle qui ne le concerne en rien, que l'héritier des Bonaparte trouve la mort dans une embuscade obscure.

Ces Noms, faits de violence, commandent-ils donc ainsi inexorablement le meurtre à qui les porte ?

Il semble que ces héritiers-là soient fatalement condamnés à n'avoir d'autre profession que celle de tueur d'hommes.

Il est pour tous les autres d'autres façons plus généreuses et douces d'occuper sa vie. Mais la science et l'art, ce qui nourrit et ce qui console, ce qui sert au lieu de détruire, — ce qui est humain — ne saurait un instant tenter ni détourner celui-là qui se met au-dessus des hommes.

De sa misérable mort, ce jeune homme n'est pas seul responsable : il meurt encore et surtout du fait de son grand-oncle, du fait de son père, — conséquence inéluctable.

« Tu seras châtié, dit le Livre, jusque dans ta dixième génération. »

Les Napoléon ne nous laissent pas le temps d'aller si loin. Ils sont plus pressés que l'Ecriture et ils dévorent leurs enfants comme Saturne, avant de leur avoir permis le temps d'être hommes.

On veut repousser les souvenirs à jamais étouffants du mal effroyable qu'a fait à la France et au monde cette race de malédiction ; on tâche de se détourner des amertumes éternelles ; on voudrait oublier — un seul instant — même cette dernière et abominable guerre — « *sa guerre, à elle !....* » — pour se rappeler seulement qu'il est à l'heure présente une mère qui pleure...

Mais de tous les cimetières, des plaines et des monts, de la terre entière, de l'Orient à l'Occident, répond l'immense murmure devant qui tout se tait, de toutes les veuves et de tous les orphelins qu'on ne comptera jamais...

Et l'on suppute vaguement à combien encore d'autres milliers de veuves et d'orphelins la mort de ce dernier Napoléon fait grâce...

Et c'est à une demi-douzaine de sauvages nus, ayant à peine figure et langue d'homme, sur les confins mêmes du monde barbare, qu'est réservé le loisir de supprimer tout inopinément,

comme une muscade, pour ce grand pays de France, pour l'univers civilisé, une éventualité qui n'était pas sans préoccuper et même obscurcir quelques cervelles...

Il aurait manqué quelque chose à ce dénoûment ; il faut qu'il n'y manque rien : — d'après le texte des dépêches qui sont l'histoire désormais, c'est en ne sachant pas fuir assez vite que le petit neveu du plus grand des guerriers, le fils de l'homme de Sedan est tombé mort...

En vérité vraie, n'est-il pas temps de créer un mot pour remplacer celui que nous avons effacé de notre dictionnaire, — le mot *providentiel ?...*

LA VIE PARISIENNE.

A Marcelin.

Il est un homme et un journal devant lesquels je reste depuis longues années en admiration stupéfiée, laquelle de jour en jour augmente.

Je parle de la *Vie parisienne* et de son auteur Marcelin...

Cet homme, cet illuminé dont le regard perçait l'avenir et qui s'était juré à lui-même la subversion totale de notre société moderne, se trouva doué précisément des qualité géniales qui font le chef de secte ; la foi de Jean Huss,

l'ardeur héroïque de Barbès et, surtout, l'implacable tenacité de Blanqui.

Mais qui eût su jamais deviner, seulement soupçonner le farouche, l'ascète démolisseur d'un Monde sous l'enveloppe toujours irréprochable de correction, sous les élégances raffinées du plus parfait des gentlemen ?

Il commença, en stratège de première force, par choisir et grouper autour de lui une bande de séïdes plus déterminés, plus aveuglément exterminateurs que ceux du Vieux de la Montagne. Dans cette bande Catilinaire, on vit accourir de tous les bouges, du plus profond de leurs repaires, un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes, gens de sac et de corde, n'ayant rien à perdre, devant dès lors tout oser, en un mot, toutes ces figures sinistres qu'on ne voit apparaître qu'aux plus mauvais jours de notre histoire : les Halévy, les Meilhac, les Quatrelles, les Droz, les Richard O'Monroy etc. etc.

etc., — gens de quelque talent, d'ailleurs, si on peut accorder sans profanation le beau nom de talent au plus contradictoire, au plus détestable abus des dons que la Providence a accordés à l'homme justement pour préserver et maintenir les bases éternelles, ce que je n'hésiterai pas à appeler les Beautés de notre ordre social, la Propriété, la Famille, la Religion. Amen !

Dès qu'il eut constitué ce premier noyau qui devait s'accroître avec une déplorable rapidité, Marcelin commença son œuvre de destruction, et par un coup d'audace inspirée qu'on ne pouvait attendre que de lui, il eut l'adresse sans égale de se faire fournir et de la meilleure grâce du monde, précisément par ces mêmes classes dirigeantes qu'il voulait tuer, les fonds qui lui étaient indispensables pour réaliser sa grande idée : jeter sur les ruines du monde présent les premiers fondements de la future République Démocratique et surtout Sociale.

Alors on le vit, poursuivant son accomplissement, compléter la destruction par l'ironie, sa grande force, et nourrir tout à l'heure deux générations sans pain ni viande ni matières azotées quelconques, rien qu'en leur servant pour aliment unique de la crême fouettée sur des panalès, sans tuer tout à fait ces générations ni même, plus étrange ! sans les écœurer.

Il ne devait reculer devant rien, le grand destructeur que nous entendions traiter tant de fois *d'aristo* par les nombreux imbéciles qui ne savent lire que les lignes : comme le sublime *Espion* de Cooper, comme nos pères de la Convention, il s'était dit : Périsse ma mémoire !

Et il prit en l'accommodant à nos convenances Occidentales, le naïf procédé des guerriers Chinois qui se présentent à l'ennemi couverts de boucliers repoussants, peinturelurés d'horribles chimères et de monstres hideux. Il lui fallait, on le comprend, tout un trompe-l'œil d'appa-

rences réactionnaires, sans lesquelles la *Vie Parisienne* n'eût pu être — ni Marcelin accomplir son œuvre.

Mais écartez le bouclier de Lorenzaccio, — et regardéz derrière...

Voyez comme il vous la photographie au fer rouge, la jolie société qui ne jure que par lui et n'y voit que du feu. Religion, famille, propriété, vieilles noblesses, tout y passe et tout s'y casse. C'est par excellence le briseur de respects.

Ses prélats sont plus obèses, goinfres et nuls que ceux de Théodore Leclerc, plus vaniteux et plus vides que chez Lesage, à Grenade. Pas d'oreille plus fine que la sienne pour sténographier les propos gras et les entrelardés, derrière l'éventail, autour de la communiante. Quel Voltairien nous baptisa jamais plus gaiement une cloche ?.

Par les diaphanéités charmantes de ses gazes, toutes ses grandes dames sont des catins, toutes ses jeunes filles ont le ver dans le fruit dès « les Oiseaux », et j'ai rencontré dans sa compagnie, au fond vénérable des vieux châteaux Bretons, des mères grand', proxénètes au profit de leurs petit-fils, qui auraient fait baisser les yeux dans la boutique de Perrotin à « la Grand'mère » de Béranger. — Il fait passer le frisson sensuel dans les moelles du jeune père et de la jeune mère jusqu'à côté du berceau du nouveau-né et il résume à lui tout seul l'époque inouïe où le jouet de la petite fille, la poupée elle-même, est devenue malhonnête. — Quel Zulu peut se vanter d'avoir plus tôt et mieux égorgé l'empire ?

Qui sait d'une chiquenaude plus légère faire sonner le creux des cervelles plates à raie médiane de nos jeunes et charmants attachés d'ambassade, Raoul, Gaston et autres Gontrans ? — Quel plaidoyer plus palpitant, plus âcre,

plus acharné et plus concluant que cette philippique hebdomadaire, si effroyablement vivante, contre l'héritage qui engendra la dot et contre la dot à son tour mère de l'héritage ?

Il met en déroute jusqu'à l'armée, dernier rempart. Ses jeunes lieutenants, sous-lieutenants et Saint-Cyriens sont braves, parbleu ! puisque son premier mérite est de faire ressemblant, mais plus ferrés, hélas ! sur l'Annuaire que sur l'Elysée Reclus. Combien de fois les Prussiens les perdront-ils encore en route de Marly à Vaucresson ? — Quant à ses généraux il nous les sert si obtus qu'évidemment, comme Dumas le père, il les a tous triés parmi les colonels.

Demandez à Veuillot, — qui s'y connaît au moins, lui, — de quel œil il regarde dans le rang cet auxiliaire ?

Tout ce qui consomme et ne produit pas, tout ce qui est inutile, dès lors nuisible, tous les

parasitismes, toutes les superfétations ambiantes il les saisit, impitoyable, et les égorge, — irrémissiblement, sans sursis ni appel au peuple, comme Louis XVI ! — non pas brutalement par le fer, par le verbe justicier, par le curare ou l'acide foudroyant. Non : en douceur, charmant, galant et câlin, c'est de sa main finement gantée qu'il tend l'assiette sirupeuse où toutes ces mouches viennent elles-mêmes s'engluer les pattes — pour mourir.

Quel Blanquiste, quel communaliste et même communiste, quel nihiliste étrangla jamais plus sûrement tout un monde, — et revenons-y, à ce prodige de l'habileté, à ce Comble des Combles : — c'est ceux-là précisément qu'il tue qui le font vivre.

Je vous dis que la République démocratique et sociale dressera, non loin de la place Proud'hon, une statue à Marcelin, qui inventa LA GOMME, — avec un piédestal flanqué aux

quatre faces des rondes bosses ironiquement immortelles de Mathilde, d'Anna, de Satin — et aussi de mossieu Cardinal, libre-penseur, propriétaire à Batignolles, franc-maçon et ami du marquis...

NIHIL !

A Claretie.

La besogne des prophètes se simplifie de nos jours, et il n'est pas besoin de demander à l'ingénieur Chevalier son meilleur télescope pour lire la page de demain dans notre histoire Européenne.

Je me promenais il y a quelques années sur les quais et les berges de la Vistule avec un riche propriétaire de la Pologne du Royaume, qui vient tous les ans à Dantzig « faire le ménage », comme ils disent.

Chaque paysan rencontré s'agenouillait à demi pour baiser la main de mon compagnon.

Ces temps sont changés....

« — Je conduis mes enfants les dimanches à l'église, me racontait l'autre jour une dame de la noblesse Russe, propriétaire de grands domaines au delà de Moscou ; — mais le général mon mari n'y vient plus avec nous. Cela lui coûte, bien qu'il n'en souffle mot, car il a toujours été très pieux. Seulement, je vois bien qu'avec son caractère il y a des choses qu'il ne peut supporter. Quand nous rencontrons sur la route un groupe de paysans arrêtés et causant entre eux, il ne se dérangent même plus pour nous ouvrir passage.

» Ils sont très doux d'ailleurs et encore assez polis ; mais *ils ont des raisonnements à eux*. Ainsi un de nos plus vieux fermiers dont j'étais allée voir la femme malade, me disait : — « Certainement, mère, tu es bonne. Tu n'exiges pas trop de nous ; quand nous sommes malheureux, tu nous aides; quand la maladie nous prend, tu nous apportes des remèdes et

nous donnes des conseils. Nous avons de l'amitié pour toi. — Mais, au bout du compte, c'est toujours pour toi que nous travaillons. Si c'était pour nous, *nous pourrions très bien nous passer de toi...* »

Ces « *raisonnements à eux* », qui sont les *raisonnements* de l'univers entier, indiquent quand ils nous arrivent de trans-Moscou, la profondeur et l'universalité du mouvement révolutionnaire Russe, bien que ceux qui sont juste au-dessus de la mine, immédiatement avertis et directement intéressés, n'y croient pas du tout et n'en voient rien. Comme toujours.

Cependant les plus ardents et les plus pressés de ces Nihilistes — mot terrible — se foulent devant les conseils de guerre, apportant leurs vies pour préparer la voie. — Et je me rappelle alors ce mot attribué à je ne sais quel général Pélissier devant un grand fossé, sous Sébasto-

pol : — *Nous boucherons cela avec de l'infanterie, et après...*

Le mouvement a commencé et il se poursuit sous l'invocation du double vocable, très substantiel et plus qu'intelligible : TERRE ET LIBERTÉ. Il est des devises qui valent des épées. *In hoc signo vinces !...*

LA CARMAGNOLE.

A Pierre Veron.

L'innocente qui demandait ce qu'on fait des « vieilles lunes » aurait pu s'enquérir aussi des Docks mystérieux où, comme aux greniers-oubliettes de nos musées, nous faisons disparaître sous le poudreux oubli nos meilleures choses. Combien comptez-vous de découvertes que nous n'ayons eu besoin de redécouvrir, au moins une fois ?

Je ne saurais être ingrat envers l'héroïque chant de *la Marseillaise* qui nous valut quelque grandeur aux temps où nous ne nous baissions pas. Mais ce chant surtout guerrier et par

conséquent épisodique, m'a toujours semblé de beaucoup inférieur à l'hymme éternel qui s'appelle le *Chant du Départ*. A quelque hauteur que Rouget de Lisle se soit élevé, il ne put atteindre Chénier et Méhul ensemble. — Et pourtant le *Chant du Départ* ne semble pas exister pour notre troisième République et le gouvernement n'admet encore que l'hymme des Marseillais que l'Empire acheva : ne l'avons-nous pas encore aux oreilles quand nos régiments à l'Aigle défilaient par les boulevards, allant se faire battre par les Prussiens.....

Il me semble cependant qu'il n'est pas d'heure, et celle-ci surtout, où notre Chant National soit chose indifférente.

Mais si nous devions demain ceindre à nouveau nos reins et combattre, un peu mieux, cette fois, pour la liberté de la France c'est-à-dire du monde, il est un air, le vaillant des vaillants, le victorieux par excellence, que nous aurions à redemander bien vite aux sou-

venirs de notre grand Quatre-vingt-treize.

Ce n'est pas le *Ça ira*, un air en bois concassé, brutal et qui pue le sang, c'est la *Carmagnole*, ce chef-d'œuvre des pas redoublés, une merveille, dans sa simplicité quasi enfantine, d'entrain, de gaieté, de turbulence et de véhémence héroïques ; — plus que français, parisien ; plus que parisien, faubourien ; — oui, parbleu ! canaille, mais sans rival au monde pour soulever en cadence sur leurs jarrets devenus d'acier et lancer invinciblement nos jeunes conscrits en trouée à travers les masses épaisses, même par les murailles des bastions ennemis, comme un boulet enragé de sa vitesse acquise ! Rappelez-vous, et devant votre piano réimprovisez cette charge en furie qui éclate de rire et danse sa danse sans fin, toute muscles et nerfs, pendant qu'elle frappe, tape, cogne et tue, et, toujours en avant, bondit, rebondit et se rue encore et toujours, — avec cette sans pa-

reille et irrésistible rentrée au *rrr'ra* crescendo des tambours, entre couplet et refrain !

Et dire que cette électricité-là, ce rien, dont nos pères de 93 victorieux à jamais jouèrent si triomphalement et radieusement, nous n'eûmes pas même, en souvenir reconnaissant, la pensée de nous en servir, — ingrats aussitôt punis !...

LE DUO.

A Théodore de Banville.

DANS LA BIBLIOTHÈQUE.

Moi.

Non, en vérité, vous ne me parlez pas et je reconnais même que dans chacun de vos mouvements, vous évitez discrètement le moindre bruit.

Mais croyez-vous qu'il me soit bien facile, à moi, si paresseux déjà devant la table à écrire, de suivre la pensée qui me fuit quand, de quelque côté que je me retourne, j'aperçois obstinément braqué sur moi votre regard si étrange, et votre indéchiffrable sourire?

Laissez-moi seulement finir ce feuillet commencé, et, après, je suis tout à vous.

La Mort.

Pourquoi avoir commencé? Pourquoi finir? Laisse-là ces besognes vaines. Tu n'en as qu'une seule vraie, qui ne te trompera point : être à moi. — Viens!

Viens! — Tout ici te distrait de moi. Devant toi, ces papiers blancs que puérilement tu t'obstines à tacher de noir; autour de toi ces livres d'auteurs fameux dont j'efface demain les noms à jamais, ces tableaux de la vie mensongère dont les fausses couleurs déjà pâlissent, ces sculptures, ces tapisseries d'autres âges que le ver ronge et qui achèvent de s'effondrer dans la poussière cosmique. — Viens!!

De la pièce voisine, ton enfant nous étourdit insupportablement de ses jeux bruyants et ta femme qui vient de s'éveiller va t'appeler

tout à l'heure. Je suis jalouse, tu le sais ! — Viens !!!

AU JARDIN.

Moi.

Eblouissements de Prairial ! Contemple ce qui est autour de nous : c'est l'heure charmante de la saison et du jour. Derrière les sommets découpés des grands chênes, l'Orient vient d'allumer le feu de sa forge de Vie ; la cime des peupliers se trempe dans l'or liquide. Un vent tiède et frais pousse mollement des flocons d'ouate rosée vers le ciel vert pâle d'Occident, tandis qu'ivre folle de vertige, Vénus, l'étoile dernière, semble vouloir se perdre plus haut encore.....

Les amandiers et les pommiers se poudrent si fastueusement que sous eux ils font à la terre une belle couverte rose et blanche. L'air

est embaumé, et, pour que tous mes sens aient leur part dans l'extase, — sur l'accord continu, murmure universel et confus de la nature qui s'éveille, par le susurrement perceptible à peine des indénombrables tribus des insectes en éclosion, — la mésange bleue pique ses trois grêles notes métalliques, le tarin attaque sa brève fanfare et l'infatigable pinson égrène sans arrêt sa trille chromatique en gouttes de cristal.

La Mort.

Prestiges et mensonges ! Décor de théâtre ! Vains bruits, morts nés comme tout bruit !

Je vais en un instant éteindre de mon souffle glacé ces clartés insolentes ; d'un jet, comme son épervier, le pêcheur, je vais lancer sur toute cette rébellion mon grand linceul de neige. Et d'une ouate autrement profonde, je couvrirai, j'anéantirai tout, formes, couleurs, bruits et sons !

Qui se montre, qui bouge, qui parle, qui ose respirer devant moi ?

Moi.

Je le sais bien, que tu es la plus forte, la seule forte. Est-ce pour cela que je t'aime ?

La Mort.

Tu m'irrites encore ! Je suis plus que la Force, je suis la Vérité ; je suis mieux que la Vérité, je suis la Grâce, l'éternelle réconciliation, le baiser qui n'a pas de fin. Aime-moi donc comme je veux d'être aimée, comme je veux être aimée !

Mais cette clarté odieuse me fatigue, ces bruits m'obsèdent. Allons plus loin : la porte du clos sur la forêt est restée ouverte. Viens ! — et plus près de moi !

Plus tu seras près de moi, plus tu m'aimeras....

SOUS BOIS.

La Mort.

Avançons. Chacun de tes pas fait craquer le lit épais des feuilles tombées et des branches mortes qui pourrissent ensemble. L'ombre humide, l'ombre chère s'épaissit autour de nous et sur nous. L'eau de la mare est d'un noir d'encre. L'oiseau s'est tu. Sens-tu bien dans tes moelles le frisson exquis et cruel du bois sacré de Virgile ?

Moi.

La senteur vineuse des jacynthes sauvages m'enivre; elles étendent sur le vert sombre du gramen leur tapis d'améthystes. Les bourgeons luisants des frênes se dépêchent d'éclater ; la sève de vie fait craquer le fourreau de satin blanc des bouleaux ; elle écorche

le vieux platane et met à nu le jaune verdâtre de sa chair vive.

La Mort.

Tu vois bien que c'est *ELLE* que tu aimes ! Ah ! rivale maudite, Vie menteuse, quand sonnera l'heure où j'en aurai fini avec toi !

Moi.

Au loin dans la clairière, comme l'enfant échappé enfin, le ponctuel premier né des papillons, la Rhodocère décrit dans son vol des zigzags éperdus et l'œil a peine à suivre les folles saccades de son aile couleur de citron.

Cependant le long du sentier procède avec une convenable lenteur, — tel un fort maire de campagne, — Monsieur le Meloë, inaugurant son bel habit bleu de roi tout neuf, sanglé sur son gros ventre.

La Mort.

Charmant! Je vais aller te quérir un filet de gaze verte et le « *Manuel du jeune Entomologiste* ! » — N'as-tu pas honte, enfin! quand je suis là, — si près de toi!....

Moi.

Que me reproches-tu? Feins-tu d'oublier que toujours je fus tiens, qu'à jamais ta pensée fut mienne?

Par l'immensité solitaire des plaines, par les rues populeuses des cités, tu es pour moi présente toujours et je t'accompagne. Dans les colysées où s'échelonnent en chapelets sans fin les milliers de spectateurs, n'est-ce pas toi toujours que j'aperçois première et mon regard fasciné ne revient-il pas toujours obstinément vers toi? Ne l'avais-tu pas déjà, ma pensée, quand j'étais petit enfant et que je t'épiais, fantastique, derrière l'angle du mur

de la grande cour, — à travers les silhouettes des ormes du chemin, découpées par la lune, — surtout dans les yeux bleu pâle, sur les joues amaigries de mon cher petit compagnon, le premier parti ? — T'ai-je donc reniée ou fuie jamais? Ai-je hésité jamais une seconde à marcher à toi, par le fer, le feu, dans l'air encore, quand j'étais sûr de toi, chaque fois que j'ai cru seulement que tu me faisais signe ? Pourquoi me disaient-ils le téméraire ? Qui mieux que toi a pu mesurer mon incommensurable dédain de ta rivale imaginaire, la Vie ?

La Mort.

Peut-être !... — Alors tu es bien certain, tu jures que tu n'aimes que moi ?

Moi.

A quelles profondeurs faudrait-il creuser pour te cacher la pensée ! Non, tout ce qui

m'incite, tout ce qui me pousse irrésistiblement à toi par une progression fatale, algébrique, ne peut suffire à me défendre contre la douleur demesurée, l'intolèrable déchirement de dire adieu à ceux que j'aime...

La Mort.

Tu rendrais sévère celle qui est pour toi la plus douce. Ils sont à moi, non à toi, ceux que tu veux dire les tiens : c'est par moi seule et seulement en moi que tu peux leur être uni à jamais.

Moi.

Encore je me sens pénétré malgré moi de l'horreur instinctive, — bestiale, si tu veux, — de la révolte devant l'abominable décomposition, les puanteurs du charnier...

La Mort.

C'est toi qui le dis : la brute met la raison

sous l'instinct... — Et elle sent bon, elle, ta Vie, cette prostituée qui se donne à tous ?...

Moi.

M'as-tu donc choisi, toi-même, pour m'aimer seul ? M'as-tu, dans le cycle des siècles, réservé la glorieuse, l'immortelle volupté d'être seul à te posséder ? Et tout comme à moi, ne te donnais-tu pas tout à l'heure et ne vas-tu pas te donner dans un instant au plus vil, au dernier des hommes ? Tout ne t'est-il pas bon, insatiable ! l'animal même et la plante ?

La Mort.

Et luit-elle moins pour toi, la lumière qui éclaire le Monde ? Tu discutes et dissertes, enfant, au lieu de te hâter d'aimer, et tu ne veux pas comprendre que m'aimer, c'est t'aimer : ne plaide donc plus contre toi-même. — Viens plus avant en-

core sous la futaie : ce reste de lueur te trouble et nous épie. Je veux te conduire sous le mystère de ces ombres où la nuit défie le jour, au plein du fourré, vers les cachettes que seule connaît la bête incurablement blessée et où nul ne la retrouve jamais....

Par ici : courbe-toi, courbe-toi encore... — C'est-là !... Étends-toi contre moi, maintenant, — plus près....

Moi.

Comme tu me regardes ! Quelle magie d'attraction dans ton regard si profond, ton regard sans yeux ! Est-ce à moi qu'il va dire enfin son secret, l'éternel, irritant sourire de tes dents blanches, ton sourire sans lèvres ?...

La Mort.

Ce secret que tu t'obstines à ne pas entendre, je te l'ai répété chaque fois que tu t'endormais. Ne t'ai-je donc pas suffisam-

ment initié ? Ne m'as-tu pas devinée, ingrat ! et ne m'espérais-tu pas chaque fois que ton front brûlant a demandé l'apaisement à ta couche, chaque fois que ton faible cœur gonflé de sanglots trouvait grâce enfin dans ce long et profond soupir qui précède le Sommeil ? N'as-tu rien compris encore à cet autre soupir bien différent qui si cruellement soulevait ta poitrine étouffée au réveil, — le réveil du condamné qu'on appelle, qu'on rappelle au supplice de venir le jour ?

Moi.

Tu dis vrai. Je me souviens....

La Mort chante

Comme à Cleobis et à Biton,
comme à Trophon et à Agamedès,
je te donnerai le guerdon suprême
en payant ta rançon de la Vie,
O mon bien-aimé !
Je suis la vraie Patrie,

je suis la bonne Déesse :
Euthanasie !
J'accomplirai la commission
de chasser ton mauvais rêve
et de te donner la réalité.
A tous ceux que tu aimes,
à tous ceux que tu as aimés,
je t'unirai indissolublement
dans le silence et le noir éternels.
Je te verserai l'oubli,
l'oubli sans commencement ni fin,
de la trahison, de l'abandon, de la bassesse,
l'indifférence de tout mal et de tout bien.
Tu retrouveras par moi l'innocence
du tout petit enfant qui n'a pas encore ouvert les yeux,
et, en te signant l'universel acquit,
je t'accorderai enfin
L'IRRESPONSABILITÉ !

Moi.

Le flot pousse et roule sous le flot l'homme qui se noie. Pendant que l'eau bourdonne en ses oreilles et refoule par les narines et la bouche le souffle qui s'obstine, l'homme de tous ses membres lutte, envoie au hasard ses coups

désespérés et ses doigts spasmodiquement écarquillés battent l'onde qui fuit, cherchant vainement à surprendre ce qui ne s'étreint pas.

Mais l'angoisse atroce du combat de Vie s'apaise : c'est le vaincu qui devient à son tour le vainqueur. Il laisse aller ses bras « jetés comme de vaines armes », il coule, — et quelques bulles d'air, les dernières, mêlées à l'écume de la vague, viennent en messagères de pardon annoncer à la Justice apaisée que le misérable goûte enfin la béatitude infinie de ne plus combattre.

Parti dès l'aube grise, faite de ténèbres, le piéton est las de lutter depuis des heures contre la tourmente de neige adverse, par cette voie sans fin qui se dérobe devant lui. Les mille et mille aiguilles qui glacent et qui brulent l'ont transpercé si opiniâtrement qu'il n'est plus en lui de place ni de puissance pour souffrir une minute encore. La couche

blanche se fait plus épaisse et moelleuse pour mieux le tenter, et pour qu'il en jouisse mieux, la souffrance vient de renoncer sur ses membres algides qui ont oublié l'obéissance et le mouvement. Comme la lame de miséricorde, un froid dernier, suraigu, le pénètre jusqu'au cœur qui se ralentit de battre. Et, se dégageant enfin des affres de la vie, mollement le supplicié s'affaisse sur le suaire mat dont on ne se relève pas, ivre de l'ineffable jouissance de ne plus vouloir.....

O Mort! après tant de luttes, de tristesses, de dégoûts, d'horreur, devant tant de mal encore, je sens ta glace enfin envahir mon être! De tout ce qui me reste de volonté, surhumainement, j'aspire à ne plus penser!...

La Mort.

Embrasse-moi donc!...

LA DERNIÈRE LETTRE.

A Clément Caraguel.

Pressée

A Monsieur
Monsieur le Commissaire
de police du XIXe arrondissement.
(Paris).

« Monsieur le Commissaire,

» Je vous prie de me pardonner le dérangement que je vais vous causer pour la constatation de mon décès, en considération que c'est pour ainsi dire la première fois et assurément la dernière que votre administration a à s'occuper de moi.

» J'ai donc l'honneur de vous donner respectueusement avis que « le nommé » Pierre-Jean Bizé, qui est moi, né à Paris (Seine), âgé de soixante-quatre ans, veuf d'unique mariage, sans enfant, va se pendre tout à l'heure, le 17 avril 1876, à dix heures du soir, derrière la porte de mon cabinet, au Petit-Hôtel de la Providence, 39, rue du Tanger. Vous me trouverez-là demain matin, au reçu de la présente que je vais jeter moi-même à la boîte, avant de remonter. Pour entrer, vous n'aurez qu'à prendre la clé sous la porte ; elle passera.

» Si vous avez besoin pour vos papiers de dire la cause du suicide, je me conforme. Ce n'est pas pour cause de dettes, ni de trop grands chagrins, ni d'habitudes de débauche, ni d'hernie incurable. Je n'ai pas d'autre incommodité qu'un peu d'affaiblissement sénile auquel j'ai droit ; je n'ai pour ainsi dire jamais bu que de l'eau rougie ; je n'ai pas de créanciers, et je crois que j'aurais plutôt des débi-

teurs ; enfin sans avoir précisément lieu d'être content, je ne suis peut-être pas absolument ce qu'on appelle un homme au désespoir et il en est de plus malheureux que moi.

» Je me supprime parce qu'après avoir bien examiné les choses, je ne me trouve absolument rien de mieux à faire.

» Mon histoire est toute courte et toute simple ; c'est l'histoire peu intéressante, vulgaire et même banale d'un homme de peu, d'un « individu », comme on dit, d'un individu quelconque, et M. Paul Féval lui-même n'en aurait rien pu faire.

« Sachant lire, écrire et compter, je suis entré tout jeune, comme simple garçon de bureau, dans l'administration de la Monnaie.

» J'y ai travaillé pendant 27 ans, sans m'être absenté un seul jour, et avec des « notes parfaites ». Je n'avais donc plus que trois ans à

faire pour avoir ma petite pension de retraite.

» Mais pendant ce temps-là, le gouvernement avait changé deux ou trois fois, et l'Empire était venu. Mes chefs m'ont un jour fait venir et m'ont reproché d'être hostile à l'Empire. Je n'étais pas hostile à l'Empire, mais je n'avais pas d'enthousiasme pour lui. — Malgré mes « excellentes notes », on m'a remercié.

» Ma retraite était perdue. Mais depuis vingt-sept ans, on m'avait retenu, comme à tous les employés du gouvernement, 5 0/0 sur mes appointements en vue de cette même pension de retraite. Puisqu'on me privait de ma pension, au moins allait-on, pensais-je, me restituer les 5 0/0 prélevés pendant tant d'années. J'ai réclamé : on m'a renvoyé de bureau à bureau, et finalement j'ai vu qu'on me riait au nez. C'était décidément pour moi argent perdu.

» J'ai compris que je n'avais rien de mieux à faire que de me chercher bien vite une autre

place, si je ne voulais pas mourir de faim. J'ai pu heureusement en trouver une, où on me payait un peu moins, mais où on ne me retenait rien.

» Il faut vous dire encore que pendant tout cela je m'étais marié : ça a été là le meilleur de mon affaire. Nous avions monté dans une rue de la banlieue, du côté de Montrouge, une petite boutique de jouets que ma femme tenait pendant mes heures de bureau. Tout allait bien, quoique le propriétaire fût un peu difficile et la maison assez incommode, étant trop vieille.

» Est arrivée la guerre : j'avais voté contre la guerre. Je suis entré dans la Sédentaire, où j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai eu froid et faim, comme nous tous. Mon propriétaire, qui avait voté pour la guerre, est allé pendant ce temps-là se reposer aux bains de mer.

» Ma boutique a été bombardée deux fois, par les Allemands d'abord, par M. Thiers en-

suite. J'ai perdu tout ce que j'avais, et comme il ne me restait pas de quoi soigner ma femme épuisée, elle est morte.

» Quand mon propriétaire, qui avait voté pour la guerre, est revenu, il s'est fait payer par le gouvernement tous ses dégâts et a rebâti avec cet argent une belle maison neuve. A moi, qui avais voté contre la guerre, on n'a rien rendu.

» J'allais oublier de vous parler aussi d'un détail : après la Commune, quoique je ne me fusse mêlé de rien parce que ce n'était pas mon idée, j'avais été arrêté, un peu comme tout le monde dans nos quartiers, et conduit à Versailles en prison. Mais comme on m'a renvoyé au bout de deux mois et comme, en somme, je n'ai pas été fusillé, je ne me plains de rien.

» Mais j'étais complètement ruiné et aussi vraiment un peu fatigué. Alors, je me suis rappelé que le gouvernement me devait toujours mes 5 0/0 prélevés pendant vingt-sept ans.

Comme nous étions en République, j'ai compté naturellement qu'on allait me rendre justice ; d'autant plus qu'on venait justement de restituer aux princes d'Orléans les 40 ou 50 millions que l'Empire leur avait pris tout comme à moi, — et même encore... — Moi, d'ailleurs, c'était un peu moins cher, et ça devait aller comme sur des roulettes !

» Dans les bureaux, j'ai retrouvé, sauf ceux qui avaient pu mourir depuis, précisément les mêmes messieurs qui m'avaient éconduit sous l'Empire et qui ont recommencé à me rire au nez. Enfin, quelqu'un d'obligeant a eu la bonté de me donner une lettre pour Monsieur Ernest Picard. J'ai été voir Monsieur Ernest Picard.

Il m'a très bien reçu, m'a dit que j'avais raison, mais que pour la restitution de mes 5 0/0, il faudrait faire tout exprès une Loi et qu'il m'engageait à rester tranquille. C'est ce que j'ai fait,

par déférence, sans trop comprendre qu'une chose aussi juste fut aussi difficile.

» J'avais pu retrouver une troisième place, moins bonne encore que les deux premières, naturellement, commençant à me faire vieux. Mais en vivant très sobrement, j'étais arrivé tout de même à mettre de côté quatorze cents francs ; il ne me manquait plus que cent francs pour compléter quinze cents, moyennant lesquels on me faisait entrer dans un établissement de bienfaisance.

» C'est alors qu'à ma très grande surprise j'ai reçu un papier timbré de mon ancien propriétaire de Montrouge qui me réclamait tout juste cette somme de quatorze cents francs pour je ne sais quels dégâts ou dommages que jamais, au grand jamais ! je ne lui avais jamais causés.

» On m'a donné l'adresse d'un avocat, qui m'a dit que ma cause était imperdable et m'a fait lui verser cent francs d'avance. Mon adversaire condamné devra payer tous les frais du

procès, — moins ces cent francs-là qui resteront pour mon compte : c'est un peu drôle, mais c'est comme ça ! Ce sera cent francs qu'il me faudra regagner. — Pourvu que pendant ce temps-là le lit qui m'attend ne soit pas pris par un autre !...

» Juste à ce moment, je suis tombé malade. J'ai été me présenter à l'hospice de la Pitié, où, pour savoir d'où je souffrais, on m'a demandé quelle était ma religion... J'ai pu être guéri tout de même.

» Quand je suis allé revoir mon avocat, mon procès était perdu : il m'a dit que cela l'étonnait beaucoup. Je lui ai parlé d'en appeler, puisque nous étions si certains d'avoir raison ; malheureusement il paraît que je n'avais pas le droit d'aller en appel parce qu'il s'agit d'une somme au-dessous de 1,500 fr. et que ceux qui n'ont pas 1,500 fr. à défendre, ni 15,000 fr., ni seulement 150,000 fr. n'ont pas droit au même droit.

» J'avoue que cela ne me parut pas trop raisonnable et je me suis permis de dire à mon avocat que, s'il pouvait y avoir des degrés dans ce qui est juste, celui qui possède le moins devrait être le plus garanti ?... Mais c'est un homme ferré sur tout cela, et il a bien voulu m'expliquer que j'avais complètement tort, attendu que, pour des petites sommes, les frais de justice en appel les dévoreraient avant même la fin du procès ; et il n'a pas raté d'ajouter que le Législateur, « *dans sa sagesse*, » etc., etc.

» Pourtant si le Législateur, *dans son équité*, avait commencé par réduire les frais de justice au prorata des sommes en litige ? — Mais qui est ce Législateur ? D'où vient-il ? Est-il de ceux qui ont moins ou de ceux qui ont plus de 1,500 fr. ? etc., etc.

» Tout cela ne me regarde pas pour le quart d'heure. Ce qui me regarde seulement, c'est que n'ayant plus rien, ni argent, ni res-

sources, ni forces, ni santé, je vais me débarrasser de moi et en débarrasser les autres. Je crois en avoir le droit, ne devant rien à personne et ne pouvant affliger personne, puisqu'au monde je suis tout seul.....

» Me permettez-vous un aveu, monsieur le Commissaire, et même une dernière prière ?

» Pardonnez-moi de vous scandaliser peut-être en vous avouant que je n'ai jamais eu beaucoup de religion. La meilleure de toutes les religions, puisque c'est la nôtre, nous dit qu'il faut se résigner, et que lorsqu'on a reçu un soufflet sur la joue gauche, il faut tendre la joue droite. Cela m'avait en vérité paru d'abord fort grand et fort beau : résignation, sacrifice, abnégation ! J'en ai rabattu quand j'ai constaté que cette belle maxime est surtout au bénéfice de ceux qui donnent des giffles aux autres. Or, je me suis trouvé naître parmi ceux qui les reçoivent.

» Comme, sur cette observation une fois faite, je n'ai jamais pu croire à grand'chose, et qu'en ce moment je ne crois à rien du tout, qu'à la corde où je vais me pendre, permettez qu'on ne me fasse pas mentir étant mort quand j'ai toujours tâché, étant vivant, de dire la vérité ; et faites, je vous prie, qu'on m'enterre civilement.

» Agréez, Monsieur le Commissaire, etc.

« PIERRE-JEAN BIZÉ. »

Enterré civilement! — C'était bien là le bouquet !

Le commisaire eût fait enterrer Pierre-Jean Bizé plutôt incivilement cent fois !

Il l'enterra, d'ailleurs, parce que ce Bizé aurait senti trop mauvais, non enterré, et qu'il nous eût incommodés. Et on le fit passer, comme tout le monde, allez donc ! par l'Église,

— mais si peu ! ne payant rien...

L'ÉTOILE.....

Conclusion.

A Louis Blanc.

Je me trouvais dans les ténèbres mornes sous une coupole aussi immense que nous apparaît la coupole Céleste.

J'étais comme porté au milieu d'une foule en marche, compacte, innombrable, de gens de tous pays, de tous âges et de toutes conditions.

A ces masses prodigieuses de peuples tombant en route les unes sous les autres, succé-

daient d'autres masses non moins profondes, de telle sorte que l'éternel défilé ne s'arrêtait jamais, avançant toujours insensiblement avec une mortelle lenteur.

Loin, bien loin devant nous, si loin même qu'un œil perçant pouvait la percevoir à peine, une lueur vague, — pâle comme une Etoile perdue, — indiquait l'issue de la voûte sans fin, et qu'il y avait quelque part, au delà, autre chose que l'ombre noire et opaque...

La plupart de ces gens, perdus dans les insondables obscurités de la crypte, ne voyaient point l'imperceptible lueur ; pourtant l'indénombrable troupe, irrésistiblement poussée par quelque Loi secrète, s'avançait, s'avançait toujours vers cette si lointaine lueur, gravitant péniblement, — serrés, étouffés dans ces ténébres, — par les flaques d'eau, les précipices,

les roches aiguës, sur les cailloux coupants, les ronces et lesépines...

La marche était rendue plus pesante encore sous l'oppression d'une atmosphère étouffante, chargée de miasmes léthifères. Cet air, suffisant aux uns, était absolument irrespirable pour d'autres qui tombaient sans ralentir d'une seconde la marche universelle, — insensible et opiniâtre...

Ce qu'il me fut donné de percevoir surtout, c'est que deux volontés, inexorablement inconciliables, inspiraient cette foule, compacte matériellement, à jamais divisée par l'Esprit : — les uns, la majorité presqu'unanime, voulant marcher, — les autres rester sur place, reculer même...

Et alors ceux qui refusaient d'avancer, tâchaient par entente instinctive, d'arrêter l'in-

domptable coulée. Les uns se couchaient à terre, désespérés, — et le flot les couvrait.

Il en est qui se faisaient porter par d'autres, groupant autour d'eux les crédules et tâchant de couper la voie, tantôt par refoulement graduel, tantôt par brusque recul. — Ils étaient alors avec plus de force et irrésistiblement poussés en avant par ceux de derrière.

Mais ce n'était pas sans luttes horribles, et, dans le noir, par l'effroyable tumulte, j'entendais les clameurs des nations, la plainte des étouffés, le râle des suppliciés, le broiement des os et le grincement des dents. Car la férocité et la brutalité étaient presque égales de part et d'autre, et ils écrasaient les tout petits enfants sur les mères foulées aux pieds.

J'en entrevoyais, des plus perfides, faisant, de grands gestes, proférant des paroles sonores et creuses, criant : — En avant ! Mais ils ne marchaient pas, et, sournoisement, tendaient

d'invisibles obstacles. — Et sous la meule ambulante ils étaient engloutis.

Quelques autres, dans un héroïque transport, voulaient se précipiter en avant ; aussitôt anéantis, ils avaient disparu....

Et la molle progression des légions s'accomplissait toujours, et par les lamentations, les gémissements, les sanglots, les cris de rage des bourreaux, les soupirs suprêmes des martyrs, dans cette inéluctable angoisse, je m'avançais toujours vers la lueur éternelle, — et je gardais l'Espérance, puisque je voyais, s'approchant insensiblement de moi dans son lointain, la douce et pâle Étoile.....

FIN.

TABLE

	Pages.
Paris posthume	1
Le Refrain du Lait	14
La Matinée du 4	21
Les Charpentiers	31
Héros anonymes	37
Paris assiégé	43
Deux frères	55
La mort du pauvre homme	57
A une courtisane	60
Le Tailleur de pierres	64
La Seule.....	70
Jocrisse	73
Le Vautour de St-Germain	77
Les Poissons rouges	83
Les Divagations du voisin Louis	88
Carthago delenda	100
L'histoire de Tête à claques	103
Monarchie	113
Il est défendu de dép...	117
Le propre discours de la Tête coupée	123
Hypérathéisme	138
L'Imprécation du Morceau de Viande	140
Le Respect	146
Sans nom...	149
La Vraie légende Napoléonienne	153
Une Page de Mémoires inédits	157
Prototype	181

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13, PARIS

à 3 fr. 50 le volume

(Le Catalogue complet est envoyé franco contre demande affranchie.)

OEUVRES DE THÉOPHILE GAUTIER

Poésies complètes. 1830-1872. ..... 2 vol.
Émaux et Camées. Édition définitive, ornée d'une eau-forte, par M. J. JACQUEMARD. ..... 1 vol.
Mademoiselle de Maupin. . 1 vol.
Le Capitaine Fracasse..... 2 vol.
Le Roman de la Momie... 1 vol.
Spirite. Nouvelle fantastique. 1 vol.
Voyage en Russie. Nouvelle édition. ..... 1 vol.
Voyage en Espagne (Tras los montes). ..... 1 vol.
Voyage en Italie..... 1 vol.
Romans et Contes..... 1 vol.
Nouvelles..... 1 vol.
Tableaux de Siége..... 1 vol.
Théâtre..... 1 vol.
Les Jeunes-France, romans goguenards, suivis de Contes humoristiques. ..... 1 vol.
Histoire du Romantisme.. 1 vol.
Portraits contemporains. . 1 vol.
L'Orient..... 2 vol.
Fusains et Eaux fortes.... 1 vol.
Tableaux à la plume..... 1 vol.
Les Vacances du Lundi . . 1 vol.
Constantinople..... 1 vol.
Les Grotesques..... 1 vol.
Loin de Paris..... 1 vol.
Portraits et Souvenirs littéraires..... 1 vol.

Extrait du Catalogue de la PETITE BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 4 » le volume broché.
5 50 reliure anglaise, souple, tranches rouges.
6 50 demi-veau, tranches rouges ou dorées.
7 » cuir de Russie ou maroquin, avec coins, tête dorée

Mlle de Maupin, avec quatre dessins de M. EUGÈNE GIRAUD. 1 vol.
Fortunio, avec deux dessins de THÉOPHILE GAUTIER, reproduits en fac-simile..... 1 vol.
Les Jeunes-France avec deux dessins de THÉOPHILE GAUTIER, reproduits en fac-simile..... 1 vol.

PARIS. — Imp. E. CAPIOMONT et V. RENAULT, rue des Poitevins, 6.